Le
Disciple Aimé

DU MÊME AUTEUR

Monsieur Rabosson (L'ÉDUCATION UNIVERSITAIRE), nouvelle édition. 1 vol. grand-18. 3 50

Le Cavalier Miserey, 23e édition. 1 vol. grand in-18. 3 50

Nathalie Madoré, nouvelle édition. 1 vol. grand in-18. 3 50

La Surintendante, nouvelle édition, 1 vol. grand in-18. 3 50

Cœurs à part, nouvelle édition. 1 vol. grand in-18. 3 50

Amour de tête, nouvelle édition. 1 vol. grand in-18. 3 50

Serge, nouvelle édition. 1 vol. grand in-18. 3 50

Ermeline, nouvelle édition. 1 vol. grand in-18. 3 50

Les Confidences d'une Aïeule, 9e édition. 1 vol. grand in-18. 3 50

La Carrière, 6e édition. 1 vol. grand in-18. 3 50

Dans la collection Ollendorff illustrée, à 2 francs le volume

Eddy et Paddy, *avec 36 dessins de* J. E. BLANCHE.

En préparation :

LE FRISSON DE PARIS

Roman.

ABEL HERMANT

LE Disciple Aimé



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1895

Il a été tiré, à part, 10 exemplaires sur papier de Hollande et 5 sur papier Japon numérotés à la presse.

PRÉFACE

Ce livre a été une première fois écrit et publié sous un autre titre, voilà neuf ans. Il plut à quelques lecteurs de Russie, où l'on s'intéresse aux cas particuliers du sentiment, et il émut quelques Suisses, parce que j'en ai placé la scène à Lausanne.

En France, il passa inaperçu. La Presse, qui a [illegible] toutes les raisons possibles de m'igno-
r[illegible] demeura muette. Je ne retrouve dans
[illegible] papiers qu'une charmante chronique

d'Hugues Le Roux, le premier de notre génération arrivé à une puissance de journaliste, et qui en usait libéralement pour tirer ses camarades de l'obscurité. Je ne retrouve qu'une ou deux lettres, une précieuse lettre de J. K. Huysmans...

La modeste première édition que l'on avait tirée de la première écriture de ce livre se trouvant épuisée, j'en profite pour le représenter au public dans des conditions que j'espère plus favorables, après l'avoir remis au point. Pourquoi les auteurs dramatiques auraient-ils seuls le privilége des remaniements et des reprises?

Je sais le peu de chose qu'est un roman. Sauf d'illustres exceptions, ils n'obtiennent de succès immédiat que par un intérêt d'actualité, et de survie que par un intérêt documentaire. Littérairement, ce motif de durée ou de résurrection n'a rien de flatteur. Je n'en évoque point d'autre, cependant. J ne me serais pas inquiété de refaire un so au *Disciple aimé* s'il n'était qu'une œuvı

de littérature, une créature de mon imagination. Mais ce roman est à peine un roman, et il est une page authentique de réalité. C'est pour cette réalité, qui vaut par soi, que je fais un rappel à l'attention.

* * *

J'avais offert, en ces termes, mon essai, à l'observateur net et subtil d'*Une Vie*, de *Pierre et Jean*, de *Notre Cœur*:

« *Je dédie à Guy de Maupassant, le maî-*
» *tre des* « *exacts* », *ce livre d'étranges pas-*
» *sions et de rares douleurs, écrit avec le ré-*
» *cit d'une victime et avec les lettres d'un*
» *mort récent.* »

Je suis heureux de reproduire ces lignes, en témoignage de fidélité à sa glorieuse mémoire.

Elles ont en outre l'avantage de résumer e préface, et de mentionner succinctement mes sources.

Je n'ai rien à dire de « la victime », de qui j'ai tracé dans les pages ci-après un portrait véritable, avec son expresse autorisation : intelligence large, simple, développée naturellement, rien que par la liberté, par les voyages, et comme les poumons se développent rien qu'à respirer le grand air, vive, gaie, de cette gaîté qui est moins la marque d'une légèreté de caractère que la fleur d'un tempérament sain.

Victime, témoin plutôt, de ce douloureux épisode, et donnant à son récit personnel un tour d'objectivité, qui d'abord me fit sentir comment un homme de lettres respectueux de sa plume peut traiter sans péril la plus scabreuse matière, avec une franchise d'homme de science.

Je me mis donc à la besogne, et je ne me souviens pas d'en avoir jamais entrepris de plus malaisée, de plus compliquée, ni de plus attrayante.

Je n'avais que des données générales,

quelques points de repère, et la connaissance approfondie d'un seul de mes personnages. Je dus procéder par hypothèses, que je soumettais ensuite à la vérification de cet unique témoin survivant. C'était des interrogatoires, c'était une véritable instruction. Sa psychologie était rudimentaire et ne m'aidait point. Ses réponses contradictoires me dépistaient souvent. C'est plutôt à l'expression de son visage que je reconnaissais quand j'avais vu juste, et quand mes inductions fortuites avaient ressaisi du passé. Il me fallait flairer ses souvenirs, les faire lever, les tirer au vol.

J'y ajoutais mes propres souvenirs, du milieu qui ne m'était pas étranger, de ce lumineux lac de Genève que j'avais choisi pour décor, et qui devait prêter au drame trop sombre un peu de son éblouissement. Je possédais enfin quelques photographies, ne liasse de lettres, ces « lettres d'un mort écent ». Bizarres épîtres dont j'ai cité quel-

ques-unes, mais dont je regrette de ne pouvoir donner le fac-simile. L'écriture est encore plus riche d'indices que le style. Les plus différents caractères s'y affirment en s'y heurtant. Elles présentent les signes de la volonté et de l'abandon de soi, de la confusion et de la netteté, de la logique et de la folie, de la concentration et de l'expansion, d'une matérialité inattendue et d'une mysticité qui se débat.

Aujourd'hui, la victime à qui je dois ce récit est depuis longtemps retournée dans son pays natal, jamais le hasard d'un voyage ou d'une villégiature ne m'a ramené aux rivages d'Ouchy, de Vevey ou de Montreux, et ces lettres sont le seul témoignage, le seul souvenir palpable qui me reste.

Je viens de les feuilleter encore, et elles m'ont inspiré, comme autrefois, un sentiment pénible, où l'antipathie domine mais d'où la pitié n'est pas absente.

Je ne puis que prier mes lecteurs de se

mettre dans cet esprit. Qu'ils se rappellent que ce livre d'étranges passions est aussi un livre de rares douleurs. Si les unes ne peuvent guère émouvoir qu'une hostile curiosité, les autres, comme toutes les douleurs, réclament d'abord qu'on les plaigne. Toute âme humaine qui souffre rentre par là dans la nature, et confondue dans la souffrance universelle, mérite sa part de l'universelle pitié.

ABEL HERMANT.

10 Septembre 1894.



LE

DISCIPLE AIMÉ

PREMIÈRE PARTIE

I

C'est un dimanche de Pâques, où vibrent des cloches dans l'air doré d'avril.

Jean-Baptiste médite au bord du lac.

Il marche d'un pas réglé, sa veste grise déboutonnée et ballante, ses fortes mains croisées derrière le dos, les yeux baissés, voûté — à dix-sept ans comme un homme usé ou malade. Et souvent il porte sa main droite à sa grosse tête d'enfant précoce, il la pose rudement sur son visage, d'un geste habituel qui a fait dévier vers la gauche la

pointe de son nez. Dans l'ombre froncée des sourcils touffus et rejoints, brillent des yeux dont le blanc est brun et bilieux, la prunelle bleue et volontaire. Le front est démesuré. Les lèvres épaisses font une moue.

Jean-Baptiste médite au bord du lac.

Ce même jour, l'an dernier, son père, Auguste Merminod, est mort, vaincu par la phthisie; ce même jour, Jean-Baptiste lui a fermé les yeux. C'est pourquoi, dès ce matin, il a fui la triste maison de Lausanne, où ressuscitait le souvenir anniversaire des draperies noires, des parents qui chuchotent, de la bière qu'on soulève et qu'on emporte lourdement. Pour mater sa douleur par la fatigue, il a marché jusqu'à Vevey, il revient, à pied, hanté par l'idée fixe du hasard qui confond cette année le jour de Pâques et la date de son deuil; et de son âme chrétienne un *alleluia* s'élève au son des cloches, qui parfois aussi, lui sonnant à l'oreille comme un glas, ébranlent son âme de fils.

Un brouillard s'élève du Léman, dans le soleil. L'eau, comme vaporisée par l'intime pénétration de la lumière, ne réfléchit plus les objets qui s'y posent : elle simule un amas de brumes splendides, calmes, appesanties vers le fond d'une vallée. Les bateaux y glissent, miraculeusement suspen-

dus. Les cygnes qui nagent, semblent voler. Les berges sont plantées de vignes dont chaque feuille, vivement éclairée par les rayons horizontaux, pique la poudroyante atmosphère d'une paillette d'or vert ou d'or rouge. Au bas, sur le quai, se tendent les rideaux de peupliers. Plus loin la verdure de la colline pâlit et se fond avec la délicate couleur verte et orangée du ciel. La côte de Genève est invisible et noyée. Le lac ne se finit point. La côte de France a disparu. Mais les pointes de glaciers font des trouées dans le brouillard.

. . . .

Jean-Baptiste va, pensif, se murmurant à lui-même des choses comme un pèlerin ses prières. La route en corniche tourne à l'angle droit. Voici que le lac est à ses pieds. Il s'arrête, il se jette en arrière comme s'il avait le vertige. Et subitement suffoqué, il se laisse choir dans les herbes, la gorge sèche. Son cœur crève, sa douleur sanglote.

Il reconnaît cette place : elle lui est fatale.

Dans une après-midi de chaleur et d'énervement comme aujourd'hui, il s'est battu, ici, avec un camarade pour qui, la veille, il se fût jeté du haut e mur dans les eaux profondes; battu pour une lle, quelque résistance à son orgueilleuse vo-é ; battu comme un fou. Il a si malheureuse-

ment frappé son adversaire qu'il lui a crevé l'œil droit.

Et, à quelques pas plus loin, un matin d'hiver, se promenant avec trois amis, ils sautaient d'une butte de neige sur le revers d'un fossé. Comme le plus jeune avait peur, il l'a contraint de sauter aussi, poussé, et l'enfant est tombé, se brisant la jambe, avec des cris déchirants.

Des cris comme Jean-Baptiste, maintenant, en étouffe. Il râle, ses dents grincent, sa poitrine se soulève. Il étrangle. Il est immobile, assis, les mains aux genoux. Et puis il se renverse et se roule, les poings serrés, balbutiant, comme s'il voulait se gourmander et ne pouvait pas. Puis, c'est un grand soulagement, les larmes qui coulent, les frissons, la détente. Il a comme un bandeau serré autour du front, il a faim, mais au cœur qui se sent gros et vide : il a une crampe au cœur. Ses larmes coulent jusqu'entre ses lèvres, et il les boit. Il a oublié pourquoi cette désolation, et son père, et les deux enfants blessés. Il éprouve seulement un grand désir de larmes, qu'il satisfait. Et sa pensée est noyée dans les brouillards comme le grand lac doré.

. . . .

Il se calme, par un effort de volonté. Il se remet en marche, lentement. Il raisonne à voix haute, au sujet de la crise qui l'a terrassé là, comme Paul, dit-il, sur le chemin de Damas. Il s'analyse avec perspicacité, il monologue en phrases correctes de conférencier, faisant des pauses pour trouver le terme juste, citant par cœur des passages de la Bible, des aphorismes de philosophes et des vers de poètes allemands : pédant et évangéliste, précis et lourd, surprenant de maturité comme d'enfantillage ; pris, par accès, d'enthousiasmes qui le clouent en contemplation, les bras tendus vers les belles choses environnantes, les jambes flageolantes et comme prêtes à la génuflexion.

— O mon Dieu ! O mon Dieu ! Si je ne vous aimais pas, je voudrais être une brute !

Il souffrait de trop penser, et trop tôt. Sa supériorité l'isolait. Et il avait soif d'aimer ! Il n'accordait à sa mère que du respect, il dédaignait ses sœurs. Il était seul dans la petite maison en deuil de la place Saint-François. Son cœur ardent et mystique s'était précipité dans l'amitié : il n'avait pas su garder un ami. Il était seul parmi ses condisciples, environné d'antipathies. Le vieux maî-
de sa pension le chérissait, mais le chérissait
Christ, pour sa piété, pour la chasteté de ses

mœurs, pour l'austérité de son langage et pour ses bons devoirs.

Il était seul, rongé d'ennui en cette solitude ; mais soutenu par un pieux orgueil, il murmura :

— Je n'ai en moi que Dieu.

. . . .

II

La pension Liardet est à mi-côte entre la gare de Lausanne et la ville, sur la route qui tourne autour des jardins de l'hôtel Beauséjour et monte directement vers la place Saint-François, en passant devant le Casino. Elle a, en face, la pente douce vers le lac, la vue d'une étendue d'eau fort large, un vague panorama très ramassé d'Evian, et des blancheurs éblouissantes de pointes neigeuses. Vers la droite, s'étage la cité de Lausanne, avec la cathédrale, bien plus haute, qui domine tout. Le collége est un monument froid d'architecture classique, conçu comme une esquisse d'élève. Trois étages : rez-de-chaussée, premier et mble mansardé. Construction carrée, flanquée à oite et à gauche de deux excroissances. Sur la

façade, les ailes avancent, mais fort peu. Les fenêtres sont larges et à meneaux. Tout cela est rectiligne, correct.

Ce logis nu avait l'aspect lamentable des colléges vides, pendant les vacances. Merminod y entra sans sonner comme en une maison déserte, monta l'escalier de bois froid et propre, entra, sans rencontrer un domestique, dans le salon vert et blanc. Un grand feu flambait dans la cheminée, malgré la chaude température extérieure ; et le fils du directeur, Alfred Liardet, étendu sur une chaise longue, enveloppé de couvertures, lisait, tout près du feu. Il vivait ainsi, couché, depuis dix ans, roulé de pièce en pièce, la face en toute saison empourprée du reflet rouge des bûches : une pauvre face maigre et longue, aux joues horriblement creusées, au nez long et pincé, aux yeux étonnés et désespérés. Misérable corps, grand, décharné, rongé par une affreuse maladie de poitrine subitement contractée une nuit que, ruisselant de sueur, il avait été renversé d'un jet de pompe à incendie reçu dans les reins. Cet éternel mourant, autour duquel jouait avec insouciance toute la pension bien portante, passait et repassait sous les yeux de Jean-Baptiste, qui lui aussi sentait les latents progrès de la maladie héréditaire, et la vie se consumer en sa poitrine, chaque

jour. Et il le regardait avec l'ironie satisfaite de ceux qui souffrent et vont mourir, mais ont cette terrible consolation de savoir qu'ils ne sont pas exceptionnels en leurs souffrances, et que d'autres morts identiques suivront leur mort.

Alfred se souleva sur le coude, fit bonjour d'un geste, accoutumé à ménager sa voix, à ne point s'user par des paroles inutiles, et dit seulement très bas :

— Père va venir. Il reçoit un nouveau, un Américain.

Merminod répondit d'un signe de tête, fit le tour du salon, regarda longtemps les trois cadres pendus au mur : une vue de Vallorbe, à l'huile, fausse de couleur, étonnante par la naïveté des glaciers trop bleus, des sapins noirs, du ciel gouaché, et deux lithographies sous verre, d'après Gleyre, le peintre favori des Suisses français. Il s'assit un instant dans un fauteuil Voltaire couvert de velours d'Utrecht, et fatigué. Mais l'insupportable chaleur du foyer lui montait à la tête. Il passa dans la salle à manger, meublée seulement d'une grande table longue aux bouts arrondis, et de trente chaises. Il ouvrit la fenêtre, aspira fortement l'air frais et parfumé de la route.

Mais il baissa les yeux, charmé par un joli groupe. n bas, le nouveau disait adieu à son père. Le

vieux M. Liardet, grave et souriant, appuyé au chambranle de la porte, attendait tout droit en sa redingote noire, longue, déboutonnée, les favoris et les cheveux tout blancs, soigneusement peignés, les mains étroites, décharnées et d'une blancheur jaune de cire.

L'enfant avait couru après son père pour l'embrasser une dernière fois, et se pendait à son cou dressé sur la pointe des pieds, presque enlevé de terre. Il était habillé de noir, des bas noirs, un petit chapeau noir, bas, sur les cheveux blonds, presque blancs. Merminod ne le voyait qu'en profil perdu ; mais une tête d'enfant, aux joues pleines et fraîches, qui sourit et se dérobe ainsi, est plus fine. Et l'enfant souriait, accoutumé sans doute aux longues absences, aux séparations sans larmes. Il ne tira point le mouchoir qui mettait une tache blanche sur son veston d'alpaga noir. Et quand celui qui partait eut disparu au tournant de la route, disant : « Adieu, Georgie, adieu », il fit seulement un grand adieu de la main et de la tête, et se retourna vers M. Liardet avec le même sourire d'affectueuse amabilité. Merminod vit alors le visage blond et rosé, les cheveux — comme il tenait son chapeau à la main — les cheveux séparés par une raie sur le côté gauche, à l'anglaise, et sous les sourcils presque in-

visibles, les beaux yeux grands et clairs, à qui les longs cils incolores ne donnaient point de mystère ou de mélancolie, mais une vivacité pâle et douce. Il admira la distinction des traits, le beau front haut et large, le nez bien dessiné, et animé à l'extrémité d'un mouvement qui parfois le rendait presque aquilin; surtout la bouche taillée en pleine chair, petite, aux lèvres fermes et fortes, l'ovale sans défaut du visage; l'irréprochable proportion de toutes les parties; la franchise de cette beauté d'enfant, qui était justement une beauté d'enfant, et ne devait son charme à aucun caractère de pensivité précoce ou de mollesse efféminée.

Quand M. Liardet remonta, Merminod était encore à la fenêtre, et son premier mot fut pour lui demander le nom des inconnus.

— Moore... le petit s'appelle George. C'est un joli enfant, n'est-ce pas?

Et il parla tout de suite d'autres choses, de choses sérieuses, de la grande fête chrétienne, de la communion qu'ils avaient reçue tous deux l'avant-veille, de la tristesse du dimanche pascal pour Jean-Baptiste, qui ce jour-là vit mourir un père bien-aimé. Il parlait d'un ton monotone et onctueux de pasteur, prêchant presque, mais très doux et respectueux de son auditeur, dont la dé-

votion sévère faisait son admiration et sa joie. Merminod l'écoutait d'une oreille distraite, et l'arrêta d'un de ces impatients gestes sans réplique auxquels le vieux professeur obéissait toujours docilement.

— Ces Moore, dit-il sans transition, qu'est-ce que c'est ?

Il lui fallut savoir tout ce que M. Liardet lui-même en avait appris. Qu'ils étaient nés en Californie, en des plantations d'orangers, où, tout le jour, sous l'ardent soleil, des noirs récoltent les fleurs; que George, âgé de quatorze ans et demi, avait trois frères, un peu plus jeunes, et qu'ils avaient passé leurs premières années en ces plaines où l'accablement de la chaleur s'aggrave de l'accablement des parfums, où circulent des hommes nus, pliés sous le fardeau des pétales odorants ramassés en des hottes, où les moissonneurs de fleurs tombent souvent asphyxiés sur le sol, où ceux qu'une asphyxie soudaine ne terrasse point s'usent vite, extasiés et détraqués. Mais tous les Moore, robustes et sains, avaient respiré sans fatigue cette exaspérante atmosphère, et l'enfant qu'ils envoyaient grandir dans le bon air des lacs et des montagnes, s'instruire en une de ces pensions suisses où des soins gymnastiques sont donnés au corps, faisait contraste avec ses nouveaux condisciples,

par la vigueur de ses muscles, comme par la sincérité de sa nature. Il avait poussé dans la liberté, jamais abandonné, toujours indépendant, accoutumé à se suffire, à décider, à se gouverner. Lorsque sa famille s'était installée pour plusieurs années en France, à Nice, il était souvent resté seul, tout enfant, en ce pays nouveau. A dix ans, il fit pour la première fois tout seul le voyage de Nice à Paris.

Merminod se le représentait avec émotion parmi des inconnus, en ce wagon, et nullement effrayé. Il éprouvait un étonnement à ce récit. Il était porté à l'admiration, comme d'ailleurs à la sympathie : car avant d'apprendre ces choses, il avait aperçu l'enfant, que l'habitude de vivre au milieu des hommes n'avait rendu ni rude ni effronté, mais doux au contraire et timide. Séduit par le charme tout physique de sa personne, il s'était senti tout d'abord poussé vers lui. Et voici maintenant qu'il le connaissait profondément, l'ayant à peine entrevu. Il eut un grand désir de le rencontrer, de lui adresser la parole, mais il ne le trouva ni dans le salon ni dans les corridors ; et comme la nuit tombait, il fallut qu'il se hâtât de rentrer à la maison.

Le ciel était sans nuages, les étoiles très nombreuses. Et derrière le grand vide que faisait le

lac invisible, des petits groupes de lumières marquaient sur l'autre rive la place des villages épars et endormis.

. . . .

III

Jean-Baptiste avait la triste expérience de ces amitiés douces, et vives, et martyrisées comme des amours qui sont l'éternel roman de la vie du collége. Sous ses yeux, des passions naissaient dans la communion de l'internat. Les étrangers surtout, qui étaient sevrés de l'affection des mères et des sœurs, éprouvaient un appétit de tendresse mal défini. Ils satisfaisaient leurs désirs des caresses en lisant au même livre qu'un ami préféré, le bras autour de sa taille, la joue contre sa joue. Romanesques enfantillages presque toujours innocents, quelquefois purement littéraires. Ces enfants trop érudits vivaient dans une réalité factice, faite des souvenirs de leurs auteurs anciens — élevés eux-mêmes à la grecque, par la gym-

nastique et la musique, dans un air sec et léger de montagne.

Merminod aimait moins puérilement que les autres. Il y ajoutait sa névrose religieuse. Il y ajoutait une conscience claire et infaillible de soi-même : dès le lendemain, au réveil, quand l'image de George Moore l'obséda, il connut son propre secret, il pressentit qu'il allait souffrir. . .

Et tout de suite, en effet, il souffrit. Ce fut, le jour même de la rentrée, une jalousie aiguë, et la rage de ne pouvoir attirer sur lui l'attention de George Moore. Ce gamin avait séduit toute la pension. Les élèves étrangers, restés là pendant les vacances, l'adoraient. Jean-Baptiste arrivait, comptant l'arracher à des brimades, se poser en protecteur, et puis profiter de son isolement mélancolique, de ses envies de pleurer, pour surprendre sa reconnaissance attendrie. Il le trouva jouant, riant fort, criant haut, avec un petit vicomte Prandoni de Florence : le corps fin, au sang purifié jusqu'à l'appauvrissement, du dernier rejeton manqué d'une grande race, et le masque d'un collégien vicieux. Les deux enfants prenaient des vues photographiques instantanées. Prandoni, la bête noire de Merminod, se plaça lui-même devant l'appareil, attira George à lui, et ils posèrent ainsi, George juste en l'attitude où Jean-Baptiste

l'avait vu le premier soir, et souriant. Toute la pension faisait cercle. Le petit vicomte italien pressa vivement la poire de caoutchouc : l'obturateur s'écarta, se replaça de lui-même.

— Tu me donneras une épreuve ? dit Merminod.

George demanda :

— Qui est-ce ?

Prandoni fit la présentation, George tendit la main à Jean-Baptiste. Alors on lui amena les élèves suisses du collége : un cousin de Merminod, Charles Bruderli, un grand diable tout en muscles, l'air très jeune et très poussé pour son âge, avec des yeux naïfs où luisaient à la fois l'ignorance et l'impatience de la femme. Puis Gutenheim, le premier de la classe où entrait George Moore, un brun frisé : visage aux traits marqués mais fins, dédaigneux mais gentiment dédaigneux, et adouci d'une myopie souriante, l'air sûr de soi, malgré la raillerie des lèvres minces et des dents découvertes, les canines toutes petites pointant à peine à côté des incisives plus longues. Et Sandozet, et Thévenaz, deux bons cancres qui vinrent humblement les derniers.

George Moore régnait. Le prince Nicolas de Giurgevo, bon garçon susceptible et brutal qu'il s'était concilié d'un coup de poing, n'avait pas gardé rancune à l'enfant batailleur et insouciant. Il lui serra

les mains, protecteur, mais affectueux. Vergani même vint à lui, fit les premiers pas, malgré le respect dont toute la pension l'entourait, à cause du nom de son père, le plus célèbre des antiquaires romains, de sa fortune bien assise, de son bagou de méridional improvisateur.

Ensuite ce fut Stephen Ellis, un Anglais vigoureux et lymphatique : la peau blanche, d'une diaphanéité de stéarine, le gros nez aquilin prolongeant la courbe du menton et du front haut, fuyant, mais la tête trop longue pour que cela lui donnât un profil bourbonien, les yeux vert clair reculés au fond d'un trou noir, et les cheveux du blond des filles qui se teignent, relevés à grands coups de cosmétique et de brosse, mais rebelles à la brosse et hérissés.

Et derrière lui le Grec Stamati, face contractée comme par une envie de pleurer, grimaçante ainsi qu'après une grande douleur une face ravinée par les larmes ininterrompues de plusieurs jours, la cernure de l'œil descendue jusqu'au creux de la joue à travers les pommettes défoncées, et marquant d'une tache plus jaune le cuivre de son teint.

Et Merminod, resté en vain à quémander encore un regard de George, le vit qui se sauvait en gambadant.

Une grosse envie de pleurer lui chatouilla la

gorge et lui brûla les paupières. Il laissa jaillir ses larmes. « Les premières larmes », murmura-t-il...

Il avait une volonté acharnée. De ce jour, ce fut une poursuite haletante, avec des palpitations et des battements de cœur, et des éblouissements qui lui aveuglaient les yeux, et sa main passée sur le front comme pour l'essuyer. La chasse commençait le matin dès sept heures. Jean-Baptiste, externe, arrivait longtemps avant l'heure, dans l'espérance, toujours trompée, de parler à George, de l'apercevoir d'une porte entr'ouverte. George Moore passait de la salle à manger dans sa classe, directement; et il n'y avait que le hasard d'une rencontre sur l'escalier. Aux classes de onze heures et de deux heures, même supplice. Merminod s'isolait et guettait, la tête échauffée, les yeux cernés par la fatigue d'une idée fixe, la gorge serrée par le périodique retour d'un désespoir toujours le même, et plus amer de jour en jour.

Ses trois ans de plus que George l'indignaient. Il aurait pu, moins âgé, faire les mêmes études, dans la même pièce : se glisser jusqu'à la place à côté de lui; oublier ses livres pour suivre l'explication dans les siens, et lui murmurer des choses qui l'auraient mis en confiance, qui auraient rompu la glace.

Ou bien, interne comme George Moore, il aurait vécu avec lui tous les petits détails de sa vie ; dîné à une heure, goûté à six heures et demie, à la même table où encore il aurait gagné des chaises jusqu'à lui. Toute la soirée, ils l'auraient passée ensemble dans la grande salle où les pensionnaires se réunissaient pour écouter une lecture. Souvent Jean-Baptiste et George auraient lu : lui pour George avec des intentions énigmatiques mais soulignées, des inflexions de voix fort douces ; et quand le sort eût désigné George, Jean-Baptiste aurait écouté, non les choses du livre, mais sa voix, sa voix d'enfant, si bien harmoniée avec ses cheveux blonds, blonde comme eux, n'est-ce pas?

Les deux jours de la semaine où la folie de poursuivre George était désespérée, c'était le mercredi et le samedi. Le dimanche, Merminod n'était pas libre. Il y avait le culte, les méditations religieuses. Mais ces deux jours-là, c'était demi-congé, congé de toute l'après-midi, après l'étude impatiente et inattentive du matin.

George sortait après le dîner, à deux heures, avec ses amis. Ce petit Prandoni ne le quittait pas. Vergani non plus, cette tête brune, frisée court. Et Jean-Baptiste se rongeait les ongles de jalousie, à voir l'enfant attentif au romain hâbleur, qui zézayait les gasconnades, de sa voix paresseuse

d'Italien. Souvent, derrière, venait Sandozet pendu au bras du prince de Giurgevo, très grand, qui chantonnait en marchant, enragé de musique, fier de sa basse qui cassait les vitres lorsque seulement il fredonnait.

Merminod suivait, à vingt pas, se dissimulait à l'angle des maisons, sous les portes, faisait mine de s'oublier à la contemplation des étalages. Il devinait le chemin que George allait prendre. Il courait, par une rue transversale; puis s'arrêtait, essuyait la sueur de son front, se calmait; et tout à coup apparaissait devant lui, marchant à petits pas, l'air de flâner, affectait un profond étonnement.

— C'est vous? tiens...

Il leur prenait la main, à tous, plusieurs fois, pour la prendre à George.

— Venez-vous jusqu'à la place Saint-François?... Non... Oh! je ferai bien un bout de chemin avec vous.

Ils grimpaient des rues montantes, étranglées, toujours dépavées pour quelques travaux, où l'on marchait à la file, sur un trottoir étroit, au bord d'un fossé, sous le ciel brûlant et bleu, à l'ombre des maisons rapprochées. Pour rester plus longtemps, Merminod marchait en tête, péniblement, courbé, retardant les autres.

Dès le 15 mai, George alla tous les mercredis et tous les samedis au bain. Merminod montait la garde, à la gare du chemin de fer funiculaire de Lausanne à Ouchy, et le retrouvait dans l'unique wagon, toujours par hasard, toujours étonné. Il alla jusqu'à baigner sa phthisie dans les eaux froides du Léman, pour avoir George près de lui plus longtemps; pour le voir nager très loin dans l'eau neigeusement bleue, et plonger parfois afin de passer sous les cygnes, nageurs calmes, que remuaient seulement les grandes vagues arrondies soulevées chaque demi-heure par les vapeurs qui passaient tout près de la rive.

La pension Liardet avait un bain réservé à Ouchy : une prairie en pente douce vers le lac et, sur la berge, un châlet divisé en cabines; tout cela entouré de grands linges blancs qui se gonflaient et claquaient. Une digue de bois s'avançait dans l'eau; et au bout, un escalier y plongeait. A cet endroit, le bain n'était plus entouré de pieux et de cordes; mais illimité, il occupait tout le lac en face. C'est dans cet indéfini d'eau bleue pénétrée de lumière qu'on se baignait, avec les bateaux chargés d'une foule, avec les poissons parfois projetés en l'air d'un élan, avec l'image frileusement frissonnante des montagnes réfléchies, avec les cygnes pareils à des flocons de neige tombés du

haut des glaciers et flottant comme des choses sans vie, puis allongeant d'un mouvement brusque leurs cous au pied même de l'échelle, vers les jambes nues des baigneurs.

C'était une grande joie de se baigner dans cette pureté de l'eau, au milieu de cette vie palpitante et claire de soleil, de ces grands éclats de lumière et de bruit qui invitaient les bruyants enfants à pousser des cris et des rires. George, dans l'eau du lac, était gai, George était fou. Il entrait lentement, faisait durer le plaisir du saisissement, plongeait un pied et le retirait, avec le cri d'une brûlure vive, et un rire qui démentait son cri. Puis il faisait jaillir d'eau d'une gifle retentissante, et courait, les jambes empêtrées par la résistance de l'eau comme par une corde, et il tombait à plat ventre dans l'eau peu profonde, ne mouillant que son visage et ses cheveux plus longs par devant, tandis qu'aux cheveux clairs de la nuque encore sèche s'accrochait du soleil comme une auréole. Puis il allongeait ses brassées et un peu plus loin se redressait, souffletait encore l'eau, et se laissait couler à pic, le bras dressé. Il courait après les barques de régate étroites et longues, filait dessous, les poussait d'un effort qui le couchait à plat ur l'eau et faisait ressortir ses pieds avec des estes incohérents; riait de l'eau entrée dans ses

yeux, dans ses oreilles, dans sa bouche; s'ébouriffait comiquement, crachait loin de lui; et surtout criait, par plaisir, par besoin, criait aux voyageurs flegmatiques du *Mont-Blanc* et du *Jura*, accoudés à l'arrière, leurs vestons flottant, leurs pipes de bois garnies d'argent fumant mal à cause de l'humidité, ennuyés et pâles sous le jaune splénétique de leurs ombrelles; criait aux nageurs disséminés qu'il rejoignait d'une course vigoureuse et poussait sous l'eau, criait de toutes les forces de sa jeunesse et de sa santé.

Mais en ces grandes fêtes, Merminod était un rabat-joie. Il jetait une mélancolie sur le paysage, sur le lac où il se baignait. Il rendait sérieux ou moroses les plus rieurs; et George, gagné par la contagion, finit aussi par se taire, tout gêné, quand il était là. Ce fut une corvée de le voir déboucher toutes les fois à la gare, avec sa maigreur d'ennuyé, sa mine d'enterrement.

Un mercredi Sandozet dit à George :

— Nous allons au bain?...

— Si tu veux... Mais pas de Merminod, hein?...

Et pour lui donner le change, il annonça devant Jean-Baptiste une promenade à pied sous les grands beaux arbres du Montbenon, où la brise serait fraîche à l'ombre, malgré le soleil de juin. La déception de sa partie de bain manquée, et la

terreur d'une longue journée solitaire exaspéra Jean-Baptiste. Il suivit, sans être aperçu, Sandozet et George Moore, et quand il comprit qu'on l'avait trompé, rageant, pleurant, autant de honte que de jalousie, prit un biais pour les rencontrer à mi-chemin de la gare. George le vit de loin, et eut un haussement d'épaules découragé qui fit manquer le cœur à Merminod. Il approcha plus lentement, plus timidement qu'à l'ordinaire. Mais George s'était juré qu'il se débarrasserait de lui ce jour-là. Il se retourna brutalement, et avec un geste de gamin de Paris :

— Hé!... toi, là-bas!... le Merminod, tu nous embêtes!... Fiche-nous le camp!

Jean-Baptiste n'y voyait plus. Il s'arrêta, chancelant, aveuglé. George cria encore :

— Te voilà muselé, ma vieille!...

Un grand froid lui vint aux extrémités. Le nuage qui était sur ses yeux se dissipa. Il courut sur George, et le gifla de toute sa force ; mais George riait, à peine touché. Il tendit l'autre joue... « Pour qu'elle ne soit pas jalouse...» Et Jean-Baptiste la frappa aussi, du revers de la main, la marbrant de rouge. George Moore ...ntit le coup, et ne le rendit pas ; mais il sauta arrière et balbutia, rageant aussi : « Fiche-i la paix... »

Puis il repartit, silencieux, un peu ému... Quand il se retourna, Merminod était là, toujours derrière, attaché à ses pas. George se baissa, ramassa de ses petites mains un pavé qui traînait sur la chaussée à demi démolie, et murmura, devenu tout rouge, jusqu'aux oreilles, jusqu'à la nuque :

— Ah! si tu ne nous lâches pas, tu sais, prends garde.

Et il resta immobile, laissant marcher en avant Sandozet, les yeux fixés sur Merminod qui s'éloigna lentement.

George tout seul, reprit le chemin de la gare, sifflant entre ses dents, très calme. Et voilà qu'au tournant de la première rue, Merminod reparut tout à coup, en larmes, lui mit les deux mains aux épaules, l'embrassa.

— Je t'en prie... Pardon...

Et George très étonné :

— Pardon... Comment?... Mais oui, grande bête, bien sûr...

— Tu ne m'en veux pas trop, alors?

— Mais non.

— Alors, veux-tu?... Samedi... Veux-tu sortir avec moi?...

George fronça le sourcil.

— Tu veux, dis?...

Et il le regarda dans les yeux, profondément.

— Samedi, si tu veux.

Jean-Baptiste lui prit la main, la serra très fort. Et il eut encore une crise de larmes, appuyé au bras de George, murmurant toujours le sanglotant pardon..., pardon.....

IV

Et Jean-Baptiste se dédommageait tout de suite largement. Il obtenait un bonjour de George avant et après chaque classe. C'était deux mots affectueux criés près de l'oreille dans le bruit des talons sur les marches de bois de l'escalier, dans le brouhaha d'un commencement de récréation, dans la grande poussée vers la porte; un geste et un sourire adressés du haut de l'escalier au pied duquel Merminod se tenait anxieux, le nez en l'air; une descente de l'enfant agile à cheval sur la rampe, et Merminod le recevant dans ses bras et l'enlevant quand il avait tamponné la boule de cuivre terne, en bas. C'était, un instant, George rester debout, avec son sourire interrogateur et embarrassé sous le regard pensivement adorateur

de Jean-Baptiste. — George avait toujours les vêtements noirs, et sous le petit boléro noir, la poussière pâlement dorée de ses cheveux blonds.

Puis, Jean-Baptiste se faisait réserver plusieurs après-midi de congé, une sur deux au moins. Et c'était de longues promenades à pas lents au Montbenon, ce Champ de Mars de Lausanne, mais un Champ de Mars guindé sur une colline, avec des ombres séculaires, et à ses pieds le lac, comme une tapisserie aux dessins vagues de contours, brodés de taches de lumière, au hasard ; ou bien au Signal : la montée d'un sentier raide et le repos au sommet, dans le jardin, devant la maisonnette, et encore la découverte du lac, jusqu'à perte de vue. Car il était toujours présent, le lac, le compagnon égayé de leurs promenades, plus inévitable que Merminod lui-même, apparaissant comme lui au tournant de toutes les routes, à la crête de toutes les collines, avec son éternel sourire de lumière, et la profondeur étonnée de son regard bleu. C'est lui qui animait le paysage, lorsqu'ils s'asseyaient à la Terrasse, ancien cimetière où la vie des arbres et des plantes a consumé toute la poussière des morts oubliés d'autrefois, devant la Cathédrale, cette morte de pierre, qui nourrit ssi de sa substance les vivantes végétations dont e est dévorée. C'est lui qui se rapetissait à leurs

yeux comme dans une lorgnette retournée, avec le délicat détail des miniatures, lorsqu'ils grimpaient jusqu'aux Grandes-Roches et s'asseyaient là, furetaient dans le scintillant brouillard où s'estompent les courbes compliquées du Mont-Blanc.

Et ils prolongeaient l'embarras de leurs silences, malgré les gaîtés confiantes de cette grande nature douce, dont la majesté n'écrase pas; où l'on est très reculé du ciel, et à l'aise comme dans un appartement haut de plafond; où il y a du joli jusque dans l'orage, dans le coloris léché des neiges éternelles. Ils contemplaient ces choses, en désœuvrés, cherchant que se dire, souffrant tous deux de cette factice intimité brusque. Car George, que travaillait déjà un ennui inconscient de Merminod, perdait la mémoire de son babil devant la gravité de son ami; et Merminod, qui l'adorait sans le connaître, avait mille choses en tête loin de lui, et près de lui la tête vide.

Peu à peu, à force de songer la veille : « demain je lui demanderai ceci », Merminod dissipait la fatigue silencieuse des promenades. Il se faisait raconter toute l'enfance de George qui, moins curieux ou plus indifférent, répondait sans interroger. Mais bientôt, lorsqu'il avait obtenu tous les jours de congé pour lui seul, les silences se multipliaient encore, parce qu'alors ils se connaissaient trop,

vivant quotidiennement ensemble, sans secrets l'un pour l'autre dans le passé, sans cachotterie possible dans le présent.

D'ailleurs, voir George lui suffisait. Pourquoi parler? S'il coupait parfois le silence d'interrogations paternelles et tendres, « Tu n'as pas trop chaud, mon chéri ?... Je t'ennuie ?... » si de longs discours passionnés parfois lui jaillissaient des lèvres, avec une soudaineté d'averse, s'il ne se rassasiait plus de lui expliquer que dès le premier coup d'œil il l'avait adoré, ou de lui demander pardon pour la gifle, avec un enrouement d'émotion, un gonflement de larmes sous la paupière, il préférait pourtant la marche côte à côte, la main disant tout à la main qu'elle presse, et entendre pousser en lui son amour, de toute l'attention appliquée de sa conscience à l'ouïe fine.

C'était en lui comme un grondement sourd et continu, un détraquement de toutes les forces vives de son esprit, tous les rouages de la machine emballés en un tournoiement vertigineux. C'était l'appétit contenté et renaissant aussitôt, pinçant plus fort; l'image familière devenue monomanie; quelque chose qui le mordait partout; à toute heure la douleur d'une blessure nulle part localisée, ou l'irritation d'un chatouillement.

L'idée fixe était ceci : voir George. Troublé souvent par la crainte de l'excéder, il ne savait toutefois résister à l'impérieux besoin de le voir. Il venait au collége à l'heure des récréations, apportait au parloir des fruits, les lourdes grappes des raisins de la côte, et des Leckerlys de Bâle que George grignotait, découvrant ses dents blanches, empoussiérant ses habits de miettes de sucre. Il lui expliquait ses devoirs, corrigeait les brouillons. Et quand George n'avait point pour le soir de besogne pressée, il revenait aux tendresses, en débitait durant des quarts d'heure, éprouvait ensuite comme un soulagement et un débarras, mais partait incomplètement satisfait, ayant des ressouvenirs subits de quelque parole bien douce oubliée : et le besoin de réparer cet oubli le ramenait à la même place, à la récréation suivante, ravi d'ailleurs d'arracher George aux parties et aux camarades dont il était jaloux. L'enfant répondait par d'affectueuses gentillesses, sans portée, les mêmes pour tout le monde. Mais l'appétit de Merminod s'en amusait encore : trop proches étaient les temps où il n'osait espérer rien pour qu'il ne s'accommodât pas de peu. Jean-Baptiste s'avouait heureux, faisait des actions de grâce. Et cet imprévu bonheur était un remède souverain, s'opposait au lent progrès de la phthisie. Puis,

malgré ses nerfs surexcités jusqu'à affolement, une seule crise, en un mois.

C'était au Musée Cantonal, où il se mettait en tête de pénétrer un dimanche. Exaspéré par la résistance du gardien, il l'injuriait grossièrement, risquait d'être empoigné, coffré, était sauvé par un geste de George, et ce mot murmuré : Il est fou. Et de fait George le crut fou, à voir sa face convulsée, tous les muscles raidis, la bouche serrée, avec un filet d'écume à la commissure des lèvres, et des larmes de rage dans les yeux ; et ses poings fermés qui battaient le vide, les injures pressées dans sa gorge, venues toutes à la fois, et trop vite, confondues en un balbutiement stupide, puis étouffées en un grondement continu.

Il est fou... Il est fou..., répéta-t-il machinalement quand il se trouva seul avec Jean-Baptiste dans la rue, ahuri devant la porte close. Et toute son antipathie instinctive refoulée se redressant, son enfance calme s'épeurant devant cette rage de brute, il recula lentement, puis plus vite, pour fuir. Mais Merminod lui mit la main à l'épaule très doucement, l'emmena, le caressa de paroles amicales, pour lui faire oublier ces choses. Il lui fallut trois jours pour regagner George, trois jours de placides tendresses, d'humbles assidui-

tés, de gâteaux apportés au parloir, d'affectueuses et paisibles causeries.

Mais le triomphe de Jean-Baptiste, c'était à la fin de juin de retourner seul avec Georges, et à part, à ces bains du lac, où il l'avait poursuivi tout un mois. C'était la revanche des chasses furtives, des rencontres timides longuement préméditées; une prise de possession superbe dans le plein air, dans la pleine eau, avec l'orgueil d'être vu par toutes ces choses inanimées. A Merminod maintenant, à lui seul ce hardi nageur dont la tête au loin, blonde et dorée de soleil, s'effaçait sur la plaine d'azur parmi les blancheurs duvetées des cygnes. Mais vraiment George ne s'égarait plus si loin. Car Merminod le rappelait d'une voix déjà autoritaire, dissimulant sous son émotion de garçon maladroit et presque poltron, sa despotique volonté d'être obéi.

Un jour, ce fut un cri de détresse qui fit George se redresser sur l'eau vivement, un hoquet gargouillant de noyé. Et de loin, il aperçut Jean-Baptiste dans un jaillissement de l'eau fouettée, plongeant, puis surgissant, aveuglé, la bouche grande ouverte, les doigts écartés. Il avait perdu pied subitement et barbotait à quatre brasses du bord, seul, sans secours possible. George nagea

rapidement, le saisit par les cheveux, le ramena évanoui et le coucha dans l'herbe, ne perdant son sang-froid qu'après l'avoir tiré du lac, à genoux devant lui, criant : « Merminod ! Merminod !... »

Enfin Jean-Baptiste revint à lui pour pleurer très fort, pour envelopper George de ses bras.

— Ah ! mon enfant chéri, que c'est bon de se sentir mourir et d'être sauvé par toi !... Tu m'aimeras bien, dis, maintenant que je te dois la joie de te voir, de t'embrasser là, de vivre par toi, pour toi....

A mesure que la chaleur de vie lui revenait aux extrémités, il s'exaltait, prêchait un sermon mystique. Et c'était bien protestant cette prédication en plein air dans la nudité ridicule de l'école de natation, cet enthousiasme en caleçon de bain...

— Merci à Dieu qui n'a pas voulu que je meure à l'heure de la félicité naissante... Merci à Dieu, qui m'a sauvé par le courage et par les mains de mon ami bien-aimé !

Et il voulait que George se mît à genoux aussi, que George répétât une prière qu'il lui soufflerait.

Mais George Moore : « Je suis catholique... »

Et Merminod sentit se dresser un obstacle entre eux, une irrémédiable antipathie de religion qui

empêcherait à tout jamais l'intimité d'être parfaite. Car l'intimité, c'est la communion des sentiments et des pensées... « vouloir et ne pas vouloir les mêmes choses, » murmurait le pédant faisant quelque citation.

Puis aussitôt, il se jurait un grand serment de ne jamais plus parler à George de cette chose qui les séparait, la Religion. Et il remontait lentement avec lui, jusqu'à Lausanne, à pied pour se réchauffer, avec l'angoisse d'une joie reconnaissante qu'il aurait voulu plus complète, mais que lui gâtait un *scrupule*.

V

Adieu!... Jusqu'au dernier instant il est resté dans le wagon à côté de lui, comparant les coins, fermant la glace, arrangeant ses bagages dans le filet. Puis, descendu sur le quai, il remonte vivement la première marche de la passerelle, appelle George, veut dire mille choses qui tout de suite lui échappent; et il le regarde sans rien dire, lui tient la main avec le sourire qui clairement signifie: Vois quels efforts je fais pour ne pas pleurer... Et le sourire de George répond: Sois raisonnable... console-toi...

Adieu... Ce n'est pas comme en France un brutal « en voiture » qui vous arrache, dans le fracas des portières battues, des commandements jetés et des sifflets. Non, un léger coup de sifflet, un

seul, Et le convoi part très lentement, pas pressé, reste en vue longtemps, avec les mouchoirs blancs agités.

Adieu... dit le grand geste de George, tout là-bas. Et Jéan-Baptiste se rappelle : je ne lui ai pas recommandé de m'écrire. Mais le train s'enfonce dans l'horizon, vers Genève. Il est bien irrévocablement parti pour deux mois — toutes les vacances qu'il va passer à Nice, chez les siens... Oh! deux mois!... Deux mois ? — Cette mise en marche si tranquille, si peu terrible du convoi qui emporte George, cela roue le cœur de Jean-Baptiste comme un sinistre départ sans espérance de retour.

Il est sur le quai, stupide, heurté par la foule, lisant sur les wagons de tous pays les inscriptions en diverses langues, *Raucher*, *Nichtraucher*, *Fumeurs*, *Fumatori*; longtemps occupé par le *P. L. M.* des wagons français, par une grande voiture des postes où il y a écrit tout du long: *Milan*, *Milano*, *Mailand*; puis tourné vers la ligne que George a suivie, suivant des yeux la courbe allongée des rails, indéfiniment.

Tout le drame de son amour brisé est écrit là, dans cette belle verdure des collines tout autour de la gare, sous le soleil accablant d'août; avec le lac qu'on devine tout près, aux buées de lumière qui s'en élèvent, presque palpables comme des

gazes dorées; et tout cela coupé, saccagé par le passage de la voie, traversé par le roulement paisible du train omnibus, l'ébranlement successif et la fuite à petit bruit de ces wagons d'enfant des chemins de fer suisses, et le panache de vapeur blanche balancé au-dessus des taillis. Et, adieu...

Pour deux mois!... Les deux derniers ont passé si vite avec George!... Mais Merminod sait bien que le temps va ralentir sa marche, avancer comme le convoi de Genève, paresseusement. Oh! les journées vides, sans lui! D'abord, il s'éveillera le matin... Mais le matin il a coutume d'entendre son bonjour, et ainsi, chaque matin, l'absence de la voix familière et du cher sourire sera le coup d'épingle qui fera sursauter sa douleur assoupie.

Puis, quand par hasard il ne l'avait pas rencontré de toute la matinée, à dîner il n'avait pas faim: et ce sera maintenant tous les jours, le supplice de s'asseoir à table l'estomac étouffant et la gorge serrée, et parler des lèvres, la pensée voyageant fort loin, et croiser son couvert comme un enfant honteux, sur l'assiette intacte. Voici l'heure des classes, la sortie, la descente de l'escalier... — Un jour, sachant les Liardet tous en 'omenade, il s'introduisit furtivement dans la nsion, resta debout aux premières marches pour donner l'illusion que George allait descendre,

appelant à voix basse: Georgie... Georgie... Oh! le triste silence des maisons où il y a eu beaucoup de monde et qui sont vides! Un frissonnement tombait sur ses épaules de la cage haute et large de l'escalier.

Plus même la distraction du travail! C'est les vacances. C'est tous les jours mercredi et samedi. Et jusqu'à cette semaine, tous les mercredis et samedis ils sortaient ensemble.

Et ce n'est pas seulement la sonnerie des heures qui chaque fois lui tintera aux oreilles un souvenir et une douleur. Les objets aussi lui parleront de George. Merminod, avec sa précision philosophique de langage: « Je souffrirai, se murmura-t-il, dans l'espace comme dans le temps. » Oui le Montbenon, oui, les grands arbres où Jean-Baptiste, en son délire passionné, rèvait de graver son chiffre entrelacé au chiffre de George, comme dans les épopées amoureuses d'autrefois. Oui, les Grandes Roches. Oui, la silhouette au loin dessinée du Mont-Blanc comme une brume plus dense parmi les brumes, Oui, la Cathédrale, oui, la Terrasse; oui, le lac surtout, où il cherchera des heures la tête effacée de George Moore, comme les jours où il nageait très loin; où il viendra se baigner seul, puisque toute la pension s'est envolée vers les quatre coins du monde. Et lorsque les draps ten-

dus autour de la prairie claqueront au vent, il lui semblera entendre le cri des oiseaux de passage qui rayent le ciel de leur vol, et déchirent l'atmosphère calme de leur strident adieu.

Adieu... dit toute la nature à Jean-Baptiste qui entend ses voix, abandonné en cette cruelle sérénité du mois d'août, dans cet étouffement de désert, ce spleen du lac sans limites, et de la lumière inaltérée...

Mon Dieu! hier encore, il le tenait là. Il disait : « Oh! tu vas partir demain. » Et pourtant il n'y pouvait pas croire. Ce départ lui semblait fort lointain, impossible. Il ne se voyait pas séparé de George, George, qui depuis huit jours était à lui la journée tout entière. Car il ne craignit plus, la dernière semaine, d'être importun. Il l'accompagnait en ses courses, ou lorsqu'il était forcé de le quitter, faisait pour lui des commissions, afin de penser à lui. Il l'aidait à préparer sa malle, avec des attendrissements, aux divers objets qu'il plaçait, ou bien aux furtifs cadeaux qu'il dissimulait dans les coins, comme une mère qui envoie son fils en un collége. Il disait : « Tu es content de partir, mon Georgie?... » Et il blêmissait au « oui » naïf de l'enfant, tout à la joie du déplacement et des vacances et de revoir les siens. Puis George, étonné que le

visage de son ami se décomposât pour cette réponse naturelle : « Dame, disait-il, je n'ai pas vu maman, papa et mes frères depuis plus de quatre mois. » Et avec toute son exubérance, de son argot coloriste d'enfant, il lui dépeignait ce paradis de Nice, la blanche villa sous de gigantesques ombres exotiques, et, tout autour, la crudité du ciel bleu, la sécheresse des oliviers gris. Il suscitait le midi poussiéreux, le midi ensoleillé, amoureux de l'engourdissante chaleur, amoureux de l'étouffant mistral. Joyeux, oui, tout à fait joyeux, de partir : et toutefois il avait, le cher enfant, serré bien fort, bien affectueusement la main de Jean-Baptiste, à la gare, où une timidité les avait arrêtés de s'embrasser devant cette foule... Adieu...

Ah! dès le soir il commençait, le supplice de tous les instants. L'horrible gêne de s'endormir sans avoir pu dire à George ce qu'il avait fait durant toute cette fin de jour... S'endormir?... Oh! non... L'insomnie cruelle, Dieu!... La bougie vingt fois rallumée, et contemplée, vingt fois, la photographie de George, en son cadre de peluche mousse, posée sur une table, près du lit; et le baiser si long sur le verre; et le bonsoir dit tout haut comme si George avait pu l'entendre, en éteignant de nouveau la lumière; et le bonjour au matin, et

le baiser encore appuyé sur le verre qu'il essuya ensuite du bord de son drap, pour effacer la buée de son haleine et voir clairement la jolie tête blonde. Puis la course folle du jour suivant; car il fit tous les environs de Lausanne, visita pieusement les paysages que George de son sourire lui avait égayés; puis se hâta vers la ville, pris d'un grand besoin de lui écrire.

« Je t'écris tout de suite, mon George bien-aimé,
» mon George chéri. Quand on a coutume de se
» voir matin et soir, de n'avoir pas de secret l'un
» pour l'autre, que de choses à se dire après vingt-
» quatre heures d'absence ! Si tu savais quelle hor-
» rible après-midi j'ai passée... »

Il a l'idée que cette lettre sera très longue. Mais il se tarit et se dessèche en écrivant. Il n'ose confier à ce papier, qui fera tant de lieues, les choses qu'il dirait. Plus de tendresses : il discourt et il raisonne, et cette impossibilité de parler à cœur ouvert est encore une cuisante blessure; il sent George très loin de lui, tout à fait absent; il abandonne la lettre à la quatrième page, ayant écarté même les dernières lignes pour que toute la feuille fût remplie, puis il ajoute en travers :

« Quand je t'écrirai, surtout, ne montre mes
» lettres à personne. »

Il prépare l'enveloppe, découragé, songeant :

comme cette lettre me paraîtrait froide si c'était moi qui la recevais!

Et, dès le quatrième jour, c'est une habitude prise de ne plus voir George, de penser à lui moins souvent, malgré cette religion du souvenir qui fait Jean-Baptiste rester des dix minutes absorbé en la contemplation de son portrait, et le baiser toujours, jusqu'à le sentir chaud sous ses lèvres, comme une chose vivante. Souvent, au dernier coup de la pendule, il tressaille : « C'est l'heure où je le voyais... mon Dieu! je n'étais pas avec lui par la pensée... » Et il s'en accuse humblement dans la lettre suivante : « Ce soir, en contemplant ta chère photographie, et en lui donnant, suivant mon habitude, un grand baiser, je me suis presque trouvé ingrat de n'avoir pas été plus affecté par ton départ. »

Et deux jours plus tard : « Mon George chéri, je
» pourrais presque commencer ma lettre, comme
» Gœthe son Werther: O le meilleur de mes amis,
» qu'est-ce donc que le cœur de l'homme? Je t'ai
» quitté, toi que j'aime, toi dont j'étais insépara-
» ble! Je t'ai quitté, et j'éprouve du plaisir! »

Et cette phrase déclamatoire n'était pas une vaine déclamation. Jean-Baptiste avait peur. L'aimerais-je moins? pensait-il. Dieu! si elle tombait,

cette fièvre qui le faisait tant souffrir, mais d'une souffrance préférable à toute volupté!

Elle tomba... Il était trop las et faible pour supporter cette activité de la douleur. Mais ce fut moins une guérison qu'un accablement, une paresse des fibres détendues, le coma qui précède l'agonie...

Puis une guérison véritable, les pleurs moins fréquents, les impatiences moins nerveuses, la pensée de George redevenue consolante et douce.

Alors Merminod jetait sur le passé un regard plus calme et s'étonnait d'avoir été pris, lui, homme déjà, aux séductions de cet enfant. Tout à fait enfant, ce George. Elles étaient puériles, les lettres griffonnées à de longs intervalles, les lettres quémandées chaque fois par trois épîtres très humbles de Merminod, que torturait cette indifférence étourdie. Oh! ce n'était pas la puérilité charmante, abandonnée de ceux qui aiment; non, mais la contrainte de celui qui ne sait pas écrire et que cela ennuie, dont les amitiés sont forcées et maladroites, et souvent les phrases affectueuses contournées ou coupées, pour éviter un participe gênant. Et, depuis quatre mois, les travaux de Jean-Baptiste interrompus, sa pensée fixée par cet insignifiant bambin! Son orgueil lui faisait de rudes reproches; il tambourinait sur la table du

bout des ongles, avec un dépit agacé contre lui-même et contre George. Mais quelle soumission de nouveau, et quel extasié sourire, à l'apparition en son esprit de la figure enfantine!

Toujours ainsi, à la vue de George; car du temps qu'il était là aussi, souvent son insignifiance avait irrité Jean-Baptiste. Mais d'un seul de ses regards en face, George le séduisait, l'induisait en des enfantillages qui jadis l'eussent fait rougir. Il en rougissait maintenant. Vraiment c'était pur égoïsme de jouer de la sorte avec cet enfant joueur, afin que l'amitié fût entre eux un plaisir seulement. Et cette amitié brusquement lui apparaissait comme une chose de devoir et d'utilité. S'arrêta-t-il à cette pensée? Non. Mais ce fut en lui une clarté en même temps qu'une confusion crépusculaire d'aube. Ensemble s'imposèrent à lui le souvenir de cette puérilité excessive de George et surtout de cette religion détestée où il était égaré de naissance, l'idée, comme soufflée par une personne invisible, que lui, l'aîné, pouvait bien avoir en tout ceci une mission, être désigné par la Providence, et comme un remords du mauvais serment qu'il s'était fait, le jour où George l'avait sauvé, de ne jamais lui parler de cette chose brusquement surgie entre eux : la Religion. Cette pensée brilla, passa comme un éclair, sans

qu'il se rendît compte. Mais quand elle revint le lendemain, il la connaissait déjà. Elle devint familière, à son insu, par un travail lent, inaperçu de lui-même. Elle s'attacha indissolublement à l'idée de George. Quand il songeait à lui, c'était une réflexion grave. Il oublia vite les mesquines joies passées, ne s'inquiétant plus que de l'avenir; quand il prononçait dans la solitude le nom de George, ajoutant ces mots : ma tâche envers lui...

Le changement de ces deux mois! C'est pour cela qu'il est si triste de se quitter. Celui qu'au retour on trouve, n'est plus celui qu'on a laissé au départ, et soi-même on est tout autre. Certes ce n'était plus le Jean-Baptiste des premiers jours d'août, saignant et pleurant d'amour, ce rigide calviniste à la démarche compassée, au pas sec, qui revint à la gare de Lausanne le 1er octobre, pour s'emparer de George, dès son arrivée. Et par un ciel gris, rayé de pluie fine; une pluie qui voletait, lente, invisible, muette, depuis huit jours, après la dernière semaine splendide et chaude de septembre. Etait-ce bien George, ce garçon subitement grandi, amaigri, en plein âge ingrat, qui courut vers Merminod?... oh! non pour l'embrasser, mais pour lui conter plus vite une étrange et

vilaine aventure de voyage : une femme de Lyon, âgée déjà, quarante ans, montée dans le wagon où il était seul, entamant la conversation à propos de journaux, se rapprochant de lui pour lire par dessus son épaule. Et ses mains s'oubliant, une étreinte inattendue, un baiser sur le front, sur les yeux...

Merminod l'écoutait, lui tenait la main, debout sur le quai où il avait tant souffert, souffrant plus. Autour d'eux tombait toujours, silencieuse, la pluie d'eau sale et de charbon dissous. Les rails luisaient d'humidité, éclaboussés de boue grise, et les vitres des wagons étaient opaques d'ordures mal essuyées, Un sleeping tout seul, comme oublié sur une plaque tournante, disparaissait sous une couche épaisse de poussière, que transformait la pluie en une pâte compacte; et le stewart fumait au balcon, abruti par les nuits blanches, et l'éternel roulement de sa vie à travers l'Europe, et l'étouffement de sa respiration sous les tunnels infinis. Il courait dans le ciel noir de gros nuages tout gris et la vapeur des locomotives rasait la terre, plus lourde. C'était un envahissement lent de la boue, l'impression d'une vase où l'on s'enlize et d'où l'on aurait la paresse de s'arracher, une résignation des choses et des hommes à se laisser maculer de petites taches occupant toute la surface

peu à peu. Et Merminod en effet restait là, tous ses habits buvant la pluie, immobile sous l'ondée, comme les machines dont les boulons de cuivre s'encrassaient philosophiquement. Il écoutait, sans comprendre, la sale histoire de George, pataugeait.

Et George, joyeux sous la pluie comme sous le soleil, fiévreux encore des baisers de cette misérable, corsait le tableau avec un ingénu cynisme, insistait sur les détails crus, répétait mot pour mot les phrases obscures d'abord, puis trop claires de l'inconnue, le « Veux-tu? » final, et la main glissée dans ses cheveux d'enfant. Ses cheveux, il les avait tout ébouriffés encore de cette caresse, et Merminod y fixa son attention morne, muet d'une horreur où il y avait aussi de la jalousie. Il observa George avec un sourire curieux et dégoûté. Sa peau blanche était toute souillée de charbon que ses doigts, durant le long voyage, avaient étalé sur le front, sur les joues, sous les yeux. Ses mains étaient noires, son linge chiffonné, sali; ses vêtements plus gris de poussière que le sleeping oublié là, sur la plaque tournante, et pleurant de ses gouttières lamentables une eau épaisse. Alors il lui sembla qu'on lui avait soudainement sali son ciel, sa campagne, son lac, son George; que tout cela indistinctement croupissait dans le péché; il

eut une sensation presque matérielle du péché: c'était cela le péché, cette eau, cette boue et ce charbon. Tout s'y enfonçait et s'y complaisait. Et lui-même, à ce contact, abîmait sa belle pureté. Il était englué dans l'abomination. Et toujours il voulait se secouer, fuir; mais ses pieds étaient collés à l'asphalte du trottoir; et toujours la pluie silencieuse dégouttait, mêlée de poussière de bois et de charbon dissous.

Cette pluie, Jean-Baptiste, les derniers jours, l'avait saluée de cris heureux, comme il en poussait tout seul dans sa chambre, accoutumé à se parler à lui-même tout haut: Voici venir octobre! Voici venir George! Et il avait de nouveau refait toutes les promenades autour de Lausanne, disant: C'est maintenant sous cette jolie pluie fine que nous les ferons ensemble; réveillé par la fraîcheur de l'atmosphère humide; goûtant les nuances délicates du ciel grisaille,du lac dont l'azur se fondait à l'horizon avec le gris des espaces, des glaciers voilés de gris, blancs comme un visage mat sous une gaze. Et George revenait bien avec la jolie pluie d'automne, mais l'eau du ciel étalait, sans les laver, sur ses joues, la boue et les souillures de son voyage; et dans cette gare aux odeurs fortes de houille, dans cette gare fardée de noir indécis et terne comme par le pinceau chargé de

bitume d'un peintre maladroitement sombre, il lui revenait hideux, l'enfant aux cheveux trop blonds collés aux tempes par l'humidité condensée. C'est pour cela qu'il le contemplait avec un étonnement fixe, et tenait ainsi, sans la serrer, la petite main glacée, dans sa main froide aussi et toute moite.

C'est George qui lui presse et lui secoue la main, pas affectueux, mais cordial toujours.

— On se revoit, mon vieux ?

— Oh ! murmure Jean-Baptiste, oui, mais changé, mon Dieu ! bien changé !...

Et pas un reproche, non ; mais le regard d'un martyr qui met dans son regard toute sa douleur et tout son cri. Cet œil vitreux de supplicié fit peur à George. Pour la première fois il mentit. Il coupa le dénoûment, la nuque baisée après les cheveux caressés, son corps d'enfant attiré sur la femme, ses bras d'enfant instinctivement noués autour du cou de la femme, l'éblouissement, comme si les arbres de la route et les poteaux télégraphiques se fussent précipités en une course plus folle, son oreille assourdie contre la poitrine haletante de la femme, et après l'amour, dans le demi-sommeil, la palpitation du baiser prolongée par l'interminable grondement des roues.

VI

C'est dans la rue Chenneau-de-Bourg, une ruelle montante, prostituée, dissimulant la honte de ses bouges dans une nuit d'égout, la bodega espagnole de José Galiño...

— Une turne épatante, mon cher..., affirme Charles Bruderli en son affectation d'argot parisien. C'est lui qui un soir l'a dénichée, dans une grande « vadrouille » avec le prince Nicolas, Stephen Ellis et les autres. Car il est très coureur, ce grand naïf, cousin de Merminod, sans une ressemblance : noceur, blagueur et tout à fait « jeune fille ». Langage ordurier, vie chaste, promenée par tous les coins louches de la ville, aux heures les plus entraînantes de la nuit ; vigoureux garçon, passionné de tapage, capable de défoncer les

divans et de briser les glaces dans une maison de filles, mais timide à en sortir vierge.

Il avait flairé là mieux qu'une brasserie allemande, malgré ce long boyau de la salle dont le fond se perdait dans une ombre enfumée de vieux tableau, avec une seule lumière en veilleuse, très loin, comme à l'extrémité d'une crypte; malgré la double rangée des tables carrées en chêne massif, avec, chacune, le broc d'étain humide de bière; malgré le plafond bas, et le nuage des fumées de plusieurs jours, que nul courant d'air ne balayait; malgré la bonne figure grasse et rose de ce Cambrinus, souriant à la pinte immense d'où la mousse déborde, au-dessus de la porte, au bout d'une tringle rouillée. Le premier étage l'intriguait : deux fenêtres à demi-cachées sous l'avancée du toit, comme un visage sous le bord d'un grand chapeau. Sur une vitre était écrit en lettres de peinture jaune écaillée : Bodega espagnole.

— Qu'est-ce que vous cachez là-haut, José ?

— Ma fille, ma femme, dit gravement le petit traiteur aux cheveux gris, aux favoris soignés, leste et cambré comme un torero.

Bruderli eut un geste superbe de connaisseur.

— On peut voir ?...

Et à minuit, les derniers buveurs de bière partis, la boutique fermée par la petite sauvage ser-

vante brune, José avait conduit Bruderli et Sandozet dans un cabinet misérable où ils s'étaient grisés de xérès et de malaga, en écoutant, deux heures, les chansons de Maria-Concepcion. Imaginez une pièce carrée, nue, presque sans meubles — deux chaises et un long banc de bois contre le mur blanchi à la chaux ; des imageries espagnoles, courses de taureaux, combats de coqs, tout cela naïf de dessin jusqu'au grotesque, mais éclatant de couleur ; une banderille piquée dans le plâtre par sa pointe de fer, et tachée de sang ; à côté, l'objet de piété inévitable, le Christ peinturluré. Et dans cette misère éblouissante, sale, bien espagnole, une merveilleuse fille hâlée, forte de la poitrine et des bras, la tête toute petite dans l'encadrement disproportionné de ses touffus cheveux noirs. Face douce par la finesse des traits; mais les yeux luisaient vifs, perçants, sous les épais sourcils. Peau mate et dorée, effets de sombre sur sombre, de charbon sur charbon. Mais du sang sous la peau, du sang qui souvent, lui montant au visage, la faisait brunir et non rougir; et dans l'indolence de la pose, la vie se trahissant par des palpitations brusques de la gorge, par un éclair sous les paupières qui se rentr'ouvraient.

Et dans un coin, tout à fait dans l'ombre, la

mère, ratatinée, des cheveux tout blancs, un visage tout noir, se taisait, écoutait, surveillait comme une duègne.

— Nous reviendrons..., cria Bruderli, qui partit au petit jour, appuyé sur l'épaule de Sandozet, tous deux très ivres.

Ils complotèrent d'amener là tout le collége. Des externes d'abord s'y réunirent. Puis, un soir, une troupe de pensionnaires, le prince de Giurgevo Stephen Ellis, Vergani, Prandoni, Stamati, conduits par George Moore.

Bruderli était émerveillé.

— Comment avez-vous filé?

— C'est George: il a chipé la clef de la grande porte.

Et George prit la parole, raconta lui-même, très fier d'être chef de bande, très animé.

— Mais montons....

Et dès qu'ils furent installés sur le banc, tous côte à côte, le prince Nicolas chanta à tue-tête; mais George lui imposa silence et se retournant vers Maria-Concepcion, avec sa drôlerie et sa gentillesse d'enfant:

—Chantez, dites... Voulez-vous?

Et presque chaque soir, elle chantait pour ces ,ut jeunes garçons, sans se faire prier, naturelle

et calme, inattentive à leur attention ravie, à leurs compliments crus, aux choses très claires que souvent ils lui murmuraient. Elle chantait, assise d'abord, pinçait les cordes de la guitare, nerveusement et vite, le visage impassible, le regard absent; puis se levait, accompagnait le chant rauque et barbare, de gestes autant que de musique; et arrivait le refrain, avec ces onomatopées étranges des chansons d'Espagne. Alors, elle dansait très vivement, sans être embarrassée de ses jupes longues qui faisaient sa danse chaste. Et c'était un crescendo d'entrain jusqu'au dernier couplet, chanté et dansé follement, furieusement, achevé soudain dans un déroulement de toute sa chevelure jusqu'à ses pieds, une chute lassée de ses bras le long de son corps, et la guitare pendant contre sa cuisse nerveuse subitement immobilisée.

Puis elle chantait en français; car elle ne savait que ces deux langues, français et espagnol. Et c'était des romances de sentiment, des pleurnicheries d'opéras-comiques, « Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village... » Elle scandait les mots défigurés par son horrible accent; et en même temps se tendait devant ses yeux ardents un voile d'ineffable mélancolie. La pose s'alanguissait. Elle avait des négligences de pose, mais comme un homme

plutôt, appuyant un genou sur la chaise, par exemple. Et son visage encadré de cheveux noirs souriait très doucement.

George souvent lui prenait des mains la guitare, et, prodigieusement, chantait en toutes les langues. Bizarre instruction précoce et partout racolée de ces enfants cosmopolites! Lui aussi chantait l'espagnol, puis des chansons grecques que Stamati lui avait apprises, sur des musiques sèches comme un crépitement de cigales, et dont les notes aiguës accompagnaient bien les i multipliés.

Et, tout à coup, c'était comme une vision de Naples ou de Venise avec la musique flottante des gondoles. Car, après la classique ritournelle italienne, partait en fusée joyeuse, comme un rire mélodique, le *Funiculi, funicula.* Et, comme les chanteurs du pays, « *Jammo* » lançait-il d'une voix très expressive, très mordante, de gorge, avec une pantomime des jambes, des bras, de la tête coquettement jetée en arrière ou de côté, « *Jammo* » et tous reprenaient en chœur le refrain, bissaient le petit chanteur. Mais lui ne voulait pas recommencer: toujours une chanson nouvelle! Et les airs gais et les mélancoliques se suivaient, presque semblables de rythmes et de mélodies : car c'est ainsi en ce pays où le rire alerte rit toujours, et jette

sous les plus funèbres paroles la joie vibrante des trilles et des vocalises.

Puis George lançait à pleine voix *l'Addio a Napoli*. Et c'était l'adieu à la chanson italienne. Car il déposait la guitare sur les genoux de Maria-Concepcion pour avoir les deux bras libres. Et c'était, de ces deux bras, des gestes vertigineux et disloqués tout autour de la tête, une imitation saisissante des chanteurs de café-concert entrevus à travers les taillis des Champs-Elysées, lors d'un court voyage à Paris. Tout le répertoire des Ambassadeurs. Mais sa gentillesse gamine, en débitant ces inepties, leur ajoutait un charme et contrariait parfois un geste de voyou d'un regard adorable par la naïveté. Adorable aussi lorsqu'il zézayait des chansonnettes anglaises en battant une gigue.

Mais son talent spécial, c'était de siffler les mélodies. Il sifflait merveilleusement, comme un sauvage, qui, en les forêts vierges, trompe les oiseaux par l'imitation de leur cri. Un chant véritable ce sifflet puissant, aigu, suraigu, puis roucoulant, tremblant d'une émotion vibrante de flûte, gloussant une plainte d'ocarina, affrontant la difficulté des arpèges, aisé dans l'agilité des trilles, précipitant la vivacité des mélodies sans souci et ne ridiculisant point la lenteur des plus tristes mélo-

dies, osant parfois des sonorités graves où il se prolongeait sur un point d'orgue, et qui faisaient courir sur la peau le frisson des profondes notes inattendues d'un contralto. Et dessous marquait le rythme un banal accompagnement italien de trois notes répétées toujours, pincées nettement sur la guitare.

Vers deux heures de la nuit, toute la pension titubante se disséminait sur la neige de l'hiver, en volètements maladroits de moineaux. C'était sur la neige, perpétuelle cette année, des clairs de lune de Pallanza ou de Bellagio, vers qui jetait encore leur voix avinée des paroles italiennes « *Stella del nostro amore* » ou le « *Sul mare luccica l'astro d'argento* », cadencé d'un rythme de rames. Les enfants ivres pariaient qu'ils marcheraient droit vers un point désigné. L'enjeu était une bouteille de malaga ou de quelque vin de liqueur, qu'ils sirotaient la soirée suivante, chez José Galino.

Chaque fois, un de la bande restait en arrière pour se dédommager avec la servante des rigueurs de Maria-Concepcion, dans la nuit de la boutique fermée, éclairée seulement d'une chandelle que l'on collait au fond d'une pinte renversée. Et un jour, ce fut George.

Stamati l'attendit, afin qu'il ne revînt pas seul par les rues désertes.

— Vrai! dit-il au retour, en accentuant sa grimace rieuse, si Merminod savait...

Oh! Merminod dormait à cette heure, d'un sommeil vertueux; ou sinon (car souvent des insomnies le tenaient sur le dos, les yeux grands ouverts, les doigts crispés sur le drap, rongé de pensées), sinon, il se parlait à lui-même de George, le croyait paisiblement couché dans la chambre qu'il partageait avec Ellis et Stamati.

Sa grande jalousie, cette chambre en commun; jalousie toutefois qu'il dissimulait maintenant, car il n'obsédait plus George, s'abstenait des tendresses trop passionnées. C'était son plan, conception machiavélique de son esprit rationnel, pédant et lourd, qu'il suivait scrupuleusement, avec un acharnement vers le succès. L'idée d'une tâche à remplir envers George, d'une mission providentielle, s'était précisée. Il avait du même coup d'œil vu le but, sauver George, et la route à prendre. Il s'y engageait, disant: c'est mon devoir, et marchait droit, le regard tendu en avant, avec ces œillères que portent les systématiques, et qui les empêchent d'attarder leur attention à droite et à gauche.

Il fallait mettre George en confiance: Jean-Baptiste s'astreignit à ne point parler de religion ou à

parler de ces choses avec une certaine légèreté. Et cette prière, à demi-nu, au bord du lac, George put croire que c'était un cri de hasard arraché par la terreur, un hoquet de noyé. Il fallait le séduire et l'enjôler. Son amitié se fit moins grave, se dépouilla des nuages du mysticisme, descendit au niveau humain de George. Ce fut plaisant de voir, durant trois mois, le Suisse empoté, s'échinant à être plus étourdi et insouciant que son ami, pour, à toute force, l'amuser, enrageant de sentir que l'ennui se dégageait de sa personne comme un fluide magnétique. Mais George l'aidait à son insu par sa facilité à rire, par son éternelle bonne humeur, communicative aussi par une sorte de magnétisme dans le cercle de son regard. Il cédait à l'attirance de Merminod, allant vers lui maintenant, lui épargnant la peine des poursuites, l'aimant bien, comme les autres, plus peut-être; très touché des petits cadeaux, des attentions silencieuses et discrètes; sensible surtout, le paresseux, aux devoirs corrigés ou dictés; à peine gêné par la vertu farouche de Jean-Baptiste, qui se gardait bien de moraliser lorsqu'un mot leste échappait à George. Pourtant, un instinct avertissait l'enfant de dissimuler ses scapades à Merminod; une peur vague s'éveilla n lui lorsque Stamati prononça ce nom dans la ancheur blême de la nuit d'hiver où il se rafraî-

chissait voluptueusement, tout fiévreux de plaisir.

— Merminod, murmura-t-il... Oh ! oui, motus ! pas de blague...

Ce fut pour Jean-Baptiste une cuisante douleur, lorsqu'il apprit un matin les horreurs de la nuit, grâce à l'enthousiasme bavard des ivresses encore allumées. Mais pas un mot à George, pas un reproche. Seulement, la clef qu'il avait soustraite, disparut, et plusieurs soirs, le père Liardet se coucha passé minuit. Merminod, sans dénoncer les coupables, lui inspira des soupçons. Le vieux docteur se laissait conduire. A peine fit-il une objection le jour où Jean-Baptiste demanda, exigea presque que George habitât une chambre à part. Il ne supportait pas l'idée que Stephen Ellis et Stamati pussent, la nuit, passer des heures à le regarder dormir; mais il ne s'avouait pas cela; il n'était pas si franc avec lui-même; non, c'était pour l'arracher aux mauvaises compagnies, aux conversations dangereuses.

— Sauvons-le, à nous deux, gronda-t-il au maître, avec toute son ardeur glacée de calviniste fanatique; et il lui laissa entrevoir ses projets, disant, ordonnant : « Vous m'aiderez... »

Le soir, George était seul dans une chambre

plus petite, mansardée, tristement meublée d'une toilette, d'une armoire, d'une commode et d'une table de travail, le lit presque dans la porte. Mais dans cette mesquine pauvreté, la note claire d'un papier de fantaisie à bon marché ; et sous la fenêtre, la grande étendue du Léman, tout pâle de l'hiver. Il s'ennuyait une heure, comme un prisonnier en cellule, puis prenait vite son parti, lisait un roman de Paul de Kock, acheté un jour de congé.

Mais le lendemain, on frappe. C'est Merminod.

— Tu t'ennuies ?...

Et sans attendre la réponse :

— Je viens te tenir compagnie. M. Liardet autorise.

Le voilà installé sur le bord du lit où George est déjà couché. George dissimule le malencontreux Paul de Kock ; mais Jean-Baptiste n'y prend pas garde.

Il est penché vers George Moore. Il lui explique :

— Tu comprends, le soir, tu ne t'ennuieras plus. Je viendrai toutes les fois que tu voudras... Et, tu ne sais pas ?... j'ai obtenu de M. Liardet que tu sortirais aussi pour venir à la maison... pas autre part, mais à la maison. Maman aussi voudrait te connaître. Je t'aime tant...

Ce n'est plus la calme camaraderie des derniers jours. Les folies de juin dernier recommencent : la main pendante de George saisie, Merminod courbé tout à coup pour le baiser au front, et George devenu morose, muet, comme si avec Jean-Baptiste était entré dans sa chambre tout le froid de l'hiver et toute la gravité de la nuit. Mais pour Merminod c'est l'âpre orgueil d'une victoire bien ménagée, la sombre joie d'une jalousie satisfaite, et lorsque l'enfant, pour rester seul, feint d'être accablé de sommeil et ferme les yeux, oh ! le long et triomphal regard dont il le caresse, sûr que George maintenant est bien à lui, à lui seul, comme s'il l'avait mis sous clef.

VII

George y pénétra enfin, dans cette maison Merminod, cette glaciale retraite de douleur muette et de piétisme concentré, encore assombrie par la mort récente du chef de la famille, par le deuil dévotieux et résigné de la veuve et des enfants ; ce foyer-sanctuaire où Jean-Baptiste s'était longtemps effrayé de l'introduire, malgré sa passion que ne satisfaisaient pas les rencontres de hasard et les effusions en pleine rue.

— Tu viendras ce soir...

Un ordre plutôt qu'une invitation. Et cela dit les sourcils froncés, solennellement, avec ce geste d'indécision et d'embarras qui poussait de côté la pointe déviée de son nez.

C'était la veille de Noël. On goûtait chez ma-

dame Merminod à sept heures. On passait la soirée ensemble, et on y revenait souper, après la messe de minuit.

— La messe de minuit ?...

Oui, dans la petite chapelle gothique de Lausanne, une cérémonie bien catholique, une comédie religieuse : à minuit sonnant, aux premiers chants de la messe, tous les cierges s'allumant d'un coup, éclairant une crèche, la Sainte Famille en extase autour d'un berceau d'osier où grelotte un enfant nouveau-né.

Et comme George s'étonne encore que le calviniste se risque dans une église.

— Comme dans un musée, comme dans un bazar, gronde Jean-Baptiste soudain transporté d'une sainte fureur. Nous allons au spectacle après goûter, et nous rentrons souper ensuite, voilà....

Il ne perdra pas une si belle occasion de prêcher contre les superstitions romaines. Quel dégoût et quelle pitié !... Non..., le sermon tourne court : George n'est pas mûr pour l'entendre. Mais l'effort que Merminod a fait pour comprimer sa colère lui laisse un énervement. Il se soulage par des taquineries et des critiques ; et comme George s'habille vite pour sortir avec lui, la couleur claire de son vêtement, le chic anglais de son veston trop court, l'exaspèrent.

— Peut-on avoir le mauvais goût de se fagoter ainsi !

Et lorsque George qui adore les bijoux, passe trois bagues à ses petits doigts, pique sa cravate d'une épingle Louis XV, le revers, d'une épingle à tête de turquoise pour fixer une fleur...

— C'est un peu violent !...

Un mot à lui, cela. L'expression suprême de son indignation grommelée. Un cri de rage retenue, qui siffle entre ses dents serrées. Et devant cette mine bourrue, George retrouve ses répugnances irraisonnées, sa primitive aversion de Merminod, avec une antipathie prévenue contre cette maison où on le tire malgré lui.

C'est bien pis chez les Merminod, dans le salon d'une nudité campagnarde et d'une froideur calviniste ; une pièce grande, basse de plafond, obscure, avec, sur le papier gris des murs, des gravures sous verre qui n'éclaircissent pas. Pas un point brillant où la lumière s'accroche, ni un point saillant, dans le salon sans moulures, sans corniches. Entre les deux fenêtres, le geste unique et raide des cent mains levées d'un Serment du Jeu de Paume. Le whatman est jauni, piqueté d'humidité. Plus blanche, plus neuve, une reproduction de Gleyre : *Exécution du major Davel*,

mort sur l'échafaud le 24 avril 1723, *martyr des droits et de la liberté du peuple Vaudois.* Point de tapis sur le parquet ciré d'une encaustique rougeâtre: d'insignifiantes carpettes seulement, touffes de roses sur un fond brun, devant la cheminée, devant les trois divans d'acajou premier empire, couverts d'un reps vert et fané. Un guéridon de la même époque, au centre, bien assis sur des têtes et des griffes de lion puissamment taillées, mais sans la note vive des cuivres. Le bronze vert pâle des lourds candélabres, de la pendule monumentale et sans grâce, s'harmonise bien avec l'étoffe fanée des meubles. Le piano carré écrase les X qui le soutiennent. Le couvercle soulevé laisse voir les touches jaunes, et on devine que ce géant doit chanter d'une voix vieillotte et vinaigrée de clavecin. Puis, des ouvrages de femme, sans charme féminin : coussins d'antipathique tapisserie, carrés de mousse, jetés çà et là sur le parquet, qui pourtant reste déshabillé comme un corps sous un haillon où il y aurait des trous. Et flottant dans l'atmosphère humide, un parfum de sacristie calviniste, pénétrant comme celui des églises romaines, mais n'enivrant point, et dépourvu de tout délicat fumet. N'oublions point les nombreuses brochures, sur le marbre blanc du guéridon, et les petits livres reliés en

noir, à tranches veinées comme un savon de Marseille, bréviaires de la piété pratique et terre-à-terre : *Sûreté, certitude et jouissance — Le pain quotidien.*

— George Moore, ma mère...

Jean-Baptiste l'a conduit par la main vers cette grande femme droite, en noir, assise là-bas devant la fenêtre contre le jour, ne penchant point son maigre buste ankylosé vers la tapisserie, qu'elle exécute à coups d'aiguille secs et réguliers comme une démarche d'anglaise. Elle se lève toute droite... « Ah! monsieur... » et l'humble pleurnicherie de sa voix, la perpétuelle émotion qui mouille son regard contrastent avec la raideur cassée de ses attitudes et de ses gestes. Les lignes du visage sont anguleuses, la peau ridée sur les chairs, moins par amollissement que par dessèchement ; le front beau, les cheveux gris séparés par une raie au milieu, à la paysanne ; le bonnet de tulle noir, très en arrière, sur le chignon tombant. Sous les sourcils clairsemés, presque blancs, les yeux doux et longs sont très creusés. Le nez se busque. La bouche grande, mal dessinée, pas ferme, sourit vaguement, sans décision. C'est un air de grande bonté — bonté apitoyée, gémissante, d'une dévote charitable.

George lui tend la main, et Jean-Baptiste qui

fronce les sourcils, scandalisé de cette inouïe familiarité, l'abandonne au milieu du salon, sans le présenter à personne. Nul ne prend garde à lui. C'est un enfant sans importance, comme les petites amies de cette insignifiante Hélène, la plus jeune sœur de Merminod, une gamine blond fade, coiffée les cheveux courts et ramenés sur le front, avec la raie au milieu, comme un garçon qui aurait l'air d'une fille; parlant bas, avec un sourire niais; manifestant sa politesse timide par des révérences plongeons, continuellement. La sœur aînée, madame Goestchel, est restée à Vevey avec son mari; mais sa belle-fille Marguerite est venue, très coquette, riant clair, jolie de fraîcheur et de vivacité; rose dans le brouillard de ses cheveux châtains; mais vraiment trop belle parleuse, solennelle et provinciale en ses enthousiastes discours ainsi qu'en ses romanesques poses de silence; toutefois, irritant et séduisant Jean-Baptiste par ses toilettes, par ses provocations encore inhabiles de toute jeune fille. Il s'assit près d'elle un instant, puis près de sa troisième sœur Caroline qui, avec beaucoup de volubilité, se moquait d'un jeune homme assez audacieux pour, la veille, avoir demandé sa main — le troisième de l'année. Sèche et hautaine, elle aussi, et répulsive comme tous les Merminod, mais sans la bonté de la mère,

sans la passion du fils, plus saine aussi, ayant du moins le charme des belles couleurs, bien taillée, vraie fille de campagne, attifée comme Marguerite avec un souci des modes françaises.

— Elle me déplaît cette Marguerite, dit Jean-Baptiste qui est revenu prendre place auprès de George, et qui pourtant reste le regard fixé sur elle... Quelle pose!...

Oui, avec pas mal de prétention — oh! une prétention un peu enfant encore — mademoiselle Goetschel raconte un accident qui a consterné toute la maison, tout Vevey, le matin même. Un nouvel attelage de son père, et elle décrit les chevaux complaisamment, aux aboiements d'un chien, s'est emporté, a rencontré un chariot, l'a fracassé. Le cocher des Goetschel est précipité entre ses deux chevaux, l'un renversé sur lui; puis le cheval blessé se relève, le piétine, et la course folle recommence, sur la descente, vers le lac; puis, le galop s'arrête court, l'attelage épeuré pointe au bord même de l'eau, et fait volte-face, et s'élance, et remonte traînant les débris du coupé, heureusement vide; et s'arrête encore tout en haut de la côte, blanc d'écume, frissonnant de toute la peau, la crinière longue hérissée sur l'encolure. Oh! le jeu de Marguerite, les sentences dont elle émaille son petit discours préparé, la palpitation voulue de sa gorge,

et le battement de ses narines transparentes, et sa jolie chevelure secouée sur ses épaules comme la crinière des chevaux emportés !...

Mais voici madame Merminod qui moralise de sa voix traînante, mouillée de larmes; un petit sermon préparé aussi, mais non pour la circonstance; une de ces homélies toutes faites que les apôtres savent par cœur et qui leur viennent naturellement aux lèvres avec des citations bibliques et, à la fin, une invocation ou une prière. Dans le salon où la nuit tombe, c'est une attention recueillie de catéchisme; et il semble qu'aux derniers mots, toutes ces bouches pincées vont s'ouvrir pour murmurer un amen ou psalmodier un répons. Bien vaines sont les coquetteries de Marguerite en cet apitoiement sur les misères humaines, qui entretient l'attendrissement de la petite église intime pendant toute la durée des Agapes, et prolonge l'ennui du silence depuis le potage jusqu'au rôti.

Jamais l'oubliera-t-il, George, ce goûter copieux de gens aisés mais où aucun mets n'égaie la gourmandise; ce demi-deuil des couteaux noirs sur la nappe toute blanche; et pas un joyeux rayon sur les cristaux et les argenteries; l'éclairage insuffisant; la bière même pâlissant et ne moussant pas dans les verres; un seul objet de luxe : la servante ber-

noise en son costume national, sa forte poitrine aplatie par le raide corselet de velours noir, et toute cliquetante de chaînettes d'argent. Puis le passage de la glaciale humidité de la salle à la funèbre solennité du salon, et Jean-Baptiste à la porte, l'arrêtant par le bras : « Non..., viens... » Il l'entraîne dans sa chambre, s'enferme avec lui. Encore une gronderie. « Tu te tiens mal... Tu parles haut... » Et cette poignée de main à madame Merminod. « C'est un peu violent... »

Et voilà qui est fait, il est soulagé. Il a grondé, il aime. Il agenouillerait volontiers son orgueil aux pieds de George. Devant la cheminée est un grand fauteuil Voltaire en velours rouge, où ils tiennent à l'aise tous les deux. Jean-Baptiste s'y assoit, assoit George tout contre lui.

— Et maintenant tu es entré daus ma chambre... Regarde...

Une chambre en longueur, à une fenêtre, avec un large lit de fer sans rideaux. Deux chaises et le fameux fauteuil. Toujours la demi-nudité du parquet sans tapis avec une carpette devant le lit, une peau de mouton sous la table de travail, au milieu. Une commode couverte d'une serviette blanche, avec, dessus, tous les ustensiles de toilette. Et sur la cheminée, sur la table, sur les murs tendus d'un papier blanchâtre à grands ra-

mages, partout, George était présent. Ici une photographie de George bébé, en robe, les cheveux coupés court sur le front et tombant derrière en ondulations incolores. Ici George les cheveux ras, petit homme déjà, en culottes bleu-marine, avec un jersey de matelot, col et tête nue. Ici George avec le vicomte Prandoni, dans le plein air, sous une ombre d'arbre. Ici George photographié à Nice tout récemment, en grand, la tête seule, sur un fond dégradé. Puis, de George, ces deux dessins naïfs, mais non point inhabiles, cette vue de Lausanne bleuâtre et gouachée, pochade réussie, ce portrait esquissé de Merminod au crayon dur, un Merminod très vivant, pris en flagrant délit de sourcils froncés, avec le désespoir de ses joues creuses et la cassure de son nez. De George encore, ces bibelots rapportés de Nice, ce cadre en bois d'olivier taillé, incrusté de bois rouges et verts, et derrière, l'inscription, d'une longue écriture maigre et penchée : « A Jean-Baptiste M., de son ami George. »

Les livres étaient rangés sur des planches, la première seule fixée par des clous, les autres attachées à celle-ci par de fortes ficelles, de sorte que tout cela pouvait s'écarter du mur, battre le mur. George, très amusé de ce système primitif et ingénieux, s'approchait pour mieux voir. Jean-Baptiste cria :

— Ne touche pas !... Il y a des livres de médecine, un Musset... Tu es trop jeune...

Mais tout de suite radouci, il se leva lui-même, feuilleta le Musset, choisit un passage inoffensif et le lut à voix haute, le menton appuyé sur l'épaule de George qu'il avait pris sur ses genoux. Au bout de cinq minutes, il jette le livre loin de lui. C'est assez lu. Ils ont bien d'autres choses à se dire... « Car nous n'avons pas été seuls un instant de la journée, mon chéri !... Dis-moi, depuis ce matin, qu'as-tu fait?... Dis tout, je veux... » — Lui tout entier : Je t'adore, obéis-moi, confesse-toi ! Et d'un coup il a démoli l'œuvre patiente et diplomatique de ces quatre mois. George n'a plus confiance. Il fixe Jean-Baptiste avec une peur vague qui abêtit son regard.

Mais sur cette âme inconsistante, ondoyante, d'enfant cosmopolite, les impressions trop tôt multipliées passaient sans laisser plus de traces que les paysages qui courent à toute vapeur à la portière d'un express. Cette peur soudaine, ce frisson de petite mort qui lui avait rebroussé la peau, dans le grand fauteuil de Jean-Baptiste, c'était déjà bien loin, bien oublié, lorsqu'en l'église emlie d'une foule invisible et d'une nuit épaisse, ›us les cierges se sont allumés comme par une ıagie, faisant clignoter les paupières surprises,

et se porter les mains aux yeux demi fermés, déshabitués du jour. En cette lueur pâle, George n'a vu ni le grelottant bébé nu sur la paille, ni cet épais saint Joseph, ni cette lourde vaudoise imitant si comiquement mal le fin et hardi profil juif de la Vierge ; mais seulement, dans l'assistance, une jeune fille, que sa robe toute blanche malgré la saison fait aussi saillante et lumineuse parmi la foule sombrement vêtue que les figures de Jésus dans le clair-obscur surnaturel des tableaux de Rembrandt. Sa longue tresse de cheveux faisait valoir l'ovale allongé de son visage, la longueur de son cou : des cheveux d'un blond cendré, et ses yeux avec cela, d'une couleur de cendre, d'un gris bleuâtre, grands ouverts. Sa bouche, un peu grande, laissait voir ses dents, oh ! admirables sans doute : car, à cette distance, George les voyait briller, soulignant ses lèvres d'un mince filet blanc d'émail. Et dans cette grande clarté elle était comme une clarté plus vive, toute fraîche et rose. Elle se tenait droite pour voir, sans prier, comme une étrangère au milieu de la foule catholique agenouillée.

Et George, aux railleries amères de Merminod que cette mise en scène de la Nativité révolte, répond d'un seul mot : « Qui est-ce ? » Jean-Baptiste, tout à ses inconvenantes plaisanteries ne

répond pas, George répète : « Qui est-ce ?... La jeune fille en blanc ?... »

— Jolie, n'est-ce pas ? répond Jean-Baptiste avec une désinvolture de langage qu'il n'affecterait pas autre part que dans cette église... La fille de Welti, l'agent de change, Florence Welti...

Et il ajoute tout haut, heureux de troubler la cérémonie, d'attirer sur lui les regards courroucés de tous ces bigots superstitieux :

— Mais elle vient souper à la maison...

L'église rentre dans la nuit, et la foule se disperse lentement. Oh ! George se moque bien maintenant du sermon que Jean-Baptiste ne manquera pas de lui faire sur sa mauvaise éducation et son effronterie : c'est lui, lorsque toute la société est réunie sous le portail, c'est lui qui offre son bras à Florence, avec une liberté d'allures tout américaine. Et ils vont ensemble dans la nuit. Elle s'appuie à son bras. Ils causent familièrement tout de suite... Ils vont ensemble dans la nuit, et George la voit toujours qui brille comme à l'église, toute blanche dans la grande lumière des cierges.

VIII

Et bien des soirs il revit la gracieuse apparition, à dîner, chez les Merminod; toujours vêtue de claires étoffes, et nimbée d'une lumière qu'elle semblait émettre de tout son corps; toujours environnée, comme à l'église, la nuit de Noël, de faces dévotes et sèches, dans le salon gris où le crépuscule était mystique.

D'abord on invitait George Moore les jours de dîners d'enfants, avec les petites amies d'Hélène : l'égoïsme autoritaire de Jean-Baptiste ne voulait pas qu'il fût grand garçon, homme déjà. Mais parmi ces bébés, lourdauds, bien vaudois, n'ayant point la beauté de cire des bébés anglais, point habillés avec le luxe extravagant des modes françaises pour enfants, fort souvent Florence Welti

s'invitait, apparaissait, rieuse, [illegible] : seu- vêtements que de sa personne. [illegible] les

Puis George Moore était admis [illegible] réunions, faisait partie de la fami[illegible] s'ingéniait à accaparer ses soirées. [illegible] à tout propos qu'il voyait Florence. [illegible] le frère aîné de Jean-Baptiste, pasteur à L[illegible]ry, marié à la fille d'un pasteur, ensommeillait tous les convives par le bercement monotone de sa voix. Et il ne manquait plus rien en cet oratoire, puisqu'il y avait maintenant une chaire, et un prédicateur : ce bourgeois à barbe de bouc si blonde, aux yeux doux et voilés d'une habituelle émotion. Mais le sermon, George l'écoutait sans distraction ; car à côté du saint homme longuement vêtu d'une redingote noire, Florence était fort joliment habillée d'un lainage bleu. Un jour débarquaient tous les Goetschel, de Vevey, et Jean-Baptiste poursuivait en bougonnant la solennelle Marguerite, qui le provoquait, lui échappait, l'irritait de ses rires dédaigneux et sonores : cependant que George et Florence, en toute liberté, babillaient dans un coin...

Ils babillaient ? Non. Elle seule. Lui la regardait, de ces grands yeux qu'ouvrent les enfants gourmands pour dire : Encore..., encore... Car il ne pouvait se rassasier de cette voix, des choses

que cette voix disait. Elle était incomparablement éveillée, vive. C'était une jolie créature. Si fraîche !... D'une fraîcheur un peu pâle. Bien formée, forte et grande. Mais toute légère. Ses cheveux s'envolaient sur son front — ses cheveux qui pourtant se tressaient bien sagement sur la nuque en une lourde natte. Ses gestes s'envolaient. Sa voix s'envolait comme un chant. Elle n'avait point d'ironie dans la voix, mais une malice. Et que disait-elle ? George ne savait pas. Lorsqu'il l'écoutait ainsi bouche béante, muet, il l'écoutait parler, mais il n'écoutait pas ses paroles. Et pourtant, il riait d'aise. C'est que le son de cette voix égayait. Et si, excité par le bruit qu'elle faisait en bavardant, comme les oiseaux qui entendent siffler et sifflent, il bavardait, c'est aussi comme des oiseaux qu'ils caquetaient tous deux à la fois, sans souci l'un de l'autre. Chacun criait plus haut, pour dominer l'autre, et les voix enfantines faisaient retourner Jean-Baptiste stupéfait de ces éclats inconvenants. Et cela finissait par un rire perlé, d'ensemble.

Puis Jean-Baptiste oubliait Marguerite et reprenait George. Il s'enfermait avec lui dans sa chambre, poussait le fauteuil Voltaire devant sa cheminée où un feu mourait. Ce feu et une bougie, placée loin, éclairaient seuls la pièce. Là, Jean-Bap-

tiste se mettait à l'œuvre. Plus de passion : seulement, à de longs intervalles, quelques grandes caresses données par mégarde. Plus d'enthousiasme religieux, ni de prosélytisme. Une ironie amère, refroidissante. Il s'était tracé ce plan : le débarrasser de toute religion avant de l'initier au culte vrai. De sorte que c'était des plaisanteries d'impie, où parfois — car Mermînod était homme d'imagination — saillaient des phrases pittoresques, et souriaient des blasphèmes voltairiens. Et la foi de George se fondait comme une neige : il était si jeune d'esprit, si peu réfléchi, si sensible à la blague ! Et puis l'œuvre de Jean-Baptiste s'accomplissait à son insu, car il entendait ses paroles sans les écouter, acceptait tout sans critique, n'ayant qu'une idée en tête : « Quand reverrai-je Florence ? » Les formules de Jean-Baptiste se gravaient en sa mémoire passive sans qu'il y prît garde. Une cristallisation s'opérait, où sa personnalité n'était pour rien. Pourquoi le soir, le matin, ne récita-t-il plus des prières ? Pourquoi cessa-t-il de fréquenter l'Eglise ? Sans doute l'influence de Jean-Baptiste avait opéré tout cela. Mais à peine George se rendit compte du soulagement qu'il éprouvait à s'être affranchi du scrupule, à s'être épargné l'ennui des pratiques. A peine s'aperçut-il qu'il ne s'était délivré du confesseur prêtre que pour tomber

sous la dépendance d'un confesseur laïque, mille fois plus curieux et sévère. Car durant ces longues conférences de la soirée, la grande affaire pour lui, c'était l'attente de l'heure où madame Merminod frapperait à la porte :

— Jean-Baptiste !... Il est temps de reconduire Florence et George, mon enfant.

Dieu ! c'était bon, le froid franc et mordant de la nuit d'hiver, après le froid engourdissant et fiévreux de la maison Merminod ! George et Florence l'aspiraient de leur bouche ouverte, de leurs narines dilatées, et ne se pressaient point de rentrer, feignant de s'empêtrer les pieds dans la neige. Mais Merminod, très emmitouflé, hâtait le pas, frappant de la semelle la neige durcie. Alors ils trouvaient moyen de rester un peu en arrière, et Merminod criait : « Mais venez donc ! » Et il criait aussi, agacé de leurs apartés : « Qu'est-ce que vous dites ? » lorsqu'il les entendait rire aux éclats.

Ils allaient ainsi dans la nuit qui était toute blanche. Tout blanc, le ciel, si blanc que les étoiles y pâlissaient et s'y éteignaient. Et sur le sol, la neige était immaculée.

A la porte des Welti, tout près de la pension Liardet, l'adieu se prolongeait. Et si un coup de vent soudainement les faisait frissonner, tant pis : ils piétinaient sur place dans la neige, et frappaient

l'une contre l'autre leurs mains épaissement gantées. C'est qu'en vérité ils avaient beaucoup de choses à se dire encore. Et Merminod rageait; mais il se donnait des airs de bourru bienveillant, ne voulait pas les empêcher de s'amuser, « ces enfants... » Les jours de mauvaise humeur il était moins commode. Le vent froid le faisait tousser... « Vous allez me rendre malade... C'est un peu violent. » Et il entraînait George, le ramenait au collége; seulement là, c'est lui qui s'attardait. Il ne pouvait plus le quitter. Il retenait sa main longtemps. Plusieurs fois il le rappelait sous des prétextes, pour renouveler l'adieu, la poignée de main, cette incomplète caresse, la seule que maintenant il se permît. Et ne craignant plus d'avoir froid, il guettait la lumière à la fenêtre de George, attendait que la bougie fût soufflée.

Souvent, le lendemain matin, il lui dit :

— Tu lis donc le soir?... Qu'est-ce que tu lis?

George ne lisait plus. Paul de Kock s'empoussiérait. George avait des insomnies tout comme Jean-Baptiste, et comme lui des rêves. C'est le désir de Florence qui tenait ainsi sa bougie allumée, car il songeait à elle, et non point à se plonger dans l'obscurité pour dormir. C'est le désir de Florence qui plus tard l'éteignait : car dans la nuit vraiment, il la voyait mieux. C'est le désir de

Florence qui lui fermait les yeux : car il la voyait plus clairement encore quand il dormait. Alors c'était un enchantement. Il rêvait des grandes promenades avec Florence Welti, sur la neige. Et Florence à lui seul. Plus de Merminod, plus de trouble-fête...

Et ce rêve est réalisé.

Sur la plaine de l'Houst, une bise âpre souffle. (Car c'est un plateau élevé, sans abri.) Alors on barre la petite rivière, et les eaux se répandent sur le terrain plat, et tout aussitôt se gèlent.

— George Moore, dit un matin le père Liardet, allez essayer la glace.

C'est lui le plus jeune patineur de la pension, le plus léger. Il court d'un trait jusqu'au bassin factice, fort éloigné de la ville. Et voilà qu'il est lancé, l'enfant hardi, sur la glace inconsistante, précipitant ses courses en ligne droite, resserrant ses courbes comme un oiseau qui enveloppe une proie. Alentour c'est une grande nudité neigeuse, une épaisseur moelleuse et blanche comme une étoffe veloutée jetée sur la terre, mais si ample qu'on n'aurait pu la tendre tout à fait et qu'elle ferait de grandes ondulations. Des branches droites et raides en jaillissent toutes noires, avec des flocons comme de minuscules fleurs scintillantes.

Toute noire aussi, une forêt dépouillée, bien loin, qui borne la vue. Par un effet de singulière perspective, les accidents du terrain cachent les plaines de niveau inférieures au plateau de l'Houst, et les hauteurs qui le dominent sont noyées en des brouillards ; de sorte qu'on est isolé dans l'espace, sur un miroir dépoli, à peine glauque, parmi un paysage pâle, sous un ciel laiteux à peine verdâtre.

Mais le premier jour, s'est étoilée, brisée la glace. George a enfoncé jusqu'aux épaules dans un trou. Il est revenu au pas gymnastique, les vêtements durcis et cassés comme une croûte, et s'est réchauffé devant un grand feu, riant de l'accident, prêt à renouveler l'essai demain.

Puis une semaine plus tard, à deux heures, toute la ville est réunie au plateau de l'Houst ; et sur le bassin, la veille désert, funèbre, c'est des rires, des chutes et de vertigineuses courses.

Garçons, filles, se touchent la main, s'enlacent la taille en la libre intimité du jeu. George d'abord a vu Florence, glissé vers elle. « Venez »... Les voilà seuls enfin, au milieu d'une foule, mais seuls, pouvant crier haut leurs paroles, car le vent les emporte. Et point gênés ; en cet éblouissement de la course rapide, l'haleine étant courte, les embarrassants silences se justifient. Florence

est toute simple, en une robe de drap bleu, avec peu de fourrure légère au collet du manteau court, et au chapeau de feutre une fort belle plume d'autruche. George en culottes bleu marine, formant bourrelet au-dessus du genou, les jambes épaissies par de forts bas de laine rouges, aux pieds de gros souliers, aux mains des gants de laine grise doublés de rouge, un foulard rouge au cou, le veston croisé pareil aux culottes, et un grand col rabattu pour jouir du vent froid. Il est arrivé avec ses patins pendus aux deux extrémités du foulard, qui maintenant flotte, noué lâche. Son bonnet de loutre est campé sur l'oreille.

D'abord ils glissent en ligne droite, changent ensemble de pied, se balancent en mesure, accélèrent leur course. Puis George s'arrête court et Florence retenue par sa main fait autour de lui un rapide cercle. George lui saisit les coudes, la pousse en arrière, l'abandonne tout à coup, fuit. Elle le poursuit, l'attrape, malgré la brusquerie de ses détours, l'imprévu de ses volte-face ; et ils repartent ensemble plus calmes, appareillent leurs allures comme un attelage bien conduit.

— La première fois que je vais seul avec vous, dit George.

Mais elle s'est échappée. Lui, la poursuit, la saisit par le pan du mantelet, l'entraîne dans une

chute rude. Le temps qu'il se relève, elle est déjà loin... Lassée, elle se ralentit, se laisse prendre. Et elle répond à ses mots, que lui a oubliés déjà, de tout à l'heure.

— La première fois, oui...

Comme égaré d'une folie subite, George a lâché sa main, et il tourne tout autour d'elle très vite, en spirale, à mesure qu'elle avance ; elle le croit derrière, le voici devant elle. Et il prend son temps, fait mille singeries, plie les genoux, écarte les pointes, ouvre les bras tout grands. « L'aigle royale,... » crie-t-il en riant, et en cette posture héraldique, il tourne tout autour de Florence, l'emprisonne, la saisit à la taille, l'emporte abandonnée, les yeux fermés, les bras tombés.

Parmi la foule des patineurs ils se perdent, se retrouvent. Impossible de faire plus longtemps bande à part. Toute la pension est là qui réclame George, Florence. Tous en ligne se tiennent par la main. Ils s'élancent en avant. Subitement, le premier à gauche enfonce ses talons dans la glace, s'arrête en chancelant, et les autres sont lancés en cercles concentriques autour de lui.

Puis c'est des poursuites : la *couratte* en ligne droite indéfiniment; les croisés : ainsi le prince colas fuit devant George Moore, Sandozet les upe, et c'est lui que George doit attraper, et

toujours ainsi jusqu'à une chute, ou jusqu'à ce qu'un des coureurs fatigué ait renoncé à la lutte. Mais Florence une dernière fois a coupé George, déjà las, découragé. Il repart d'un nouvel élan; elle glisse moins vite. Il la touche, la remmène plus loin. Et là, pour elle seule, il essaie des exercices plus difficiles : le manége à main gauche, en appuyant sur le pied gauche, à main droite en appuyant sur le pied droit. Et ensuite, la jambe du dehors soulevée et retombant, en des balancés d'une régularité parfaite...

Que se dirent-ils en cette première journée? Oh! rien, presque. Et pourtant, lorsqu'ils se quittèrent, à la tombée de la nuit grise, dont toute cette neige, cette glace dissipait les ombres, ils étaient tout à fait camarades, intimes, familiers. Ils avaient pris cette habitude (sans se rien demander, par une entente muette) de s'appeler de leurs prénoms, tout court, sans monsieur ni mademoiselle. Car il fallait bien, n'est-ce pas? se reconnaître et se héler d'un seul mot, en cette confusion, cette étourdissante rapidité des courses. Ainsi. « Adieu, Florence. — Adieu, George, » se dirent-ils, et elle tenait longtemps en la main de George sa main grossièrement gantée. C'était son unique défaut, cette main un peu forte et ses pieds

trop longs. Mais George aimait surtout ses grands yeux de cendre grise, que l'animation du jeu faisait briller et qui s'harmonisaient bien, métalliques et voilés, avec l'hiver environnant :

— A demain...

Oui, le lendemain encore et tous les jours, tant que la plaine de l'Houst conserva son manteau de glace et de neige, ils se donnèrent librement des rendez-vous. George accourait au sortir de la classe, à cinq heures, et ils se perdaient ensemble dans le crépuscule où il y avait des lumières de lanternes. Et c'était des causeries plus intimes chaque jour; mais entrecoupées. Si parfois un peu d'émotion, à leur insu, faisait leur voix plus profonde, si un mot d'amitié tendre leur échappait, l'instant d'après, c'était oublié. Car un obstacle les séparait, et il fallait ensuite se chercher, s'appeler dans la brume.

Souvent Florence feignait d'être très fatiguée. Elle avait beaucoup patiné avant que George vînt... — oh ! toute seule... Elle n'en pouvait plus. Elle aimait mieux qu'il louât pour elle un petit traîneau, la poussât sur la glace. Comme les traîneaux étaient très bas, George était forcé de se pencher beaucoup. Il se pliait presque en deux. Et pour parler à Florence, retournée à demi, il s'approchait de son épaule, sentait sa joue

tout près, et le chatouillement de ses cheveux.

Mais lorsqu'on organisait un steeple-chase, Florence était soudain reposée, voulait courir avec George. On élevait des petits tas de neige. On plantait dans la glace des pieux, entre lesquels des cordes étaient tendues : et en courant, on sautait par dessus les obstacles. Ils allaient tous deux étroitement réunis, s'enlevaient ensemble, retombaient, repartaient ensemble après l'obstacle.

Puis elle feignait d'avoir peur.

— Non, c'est trop dangereux ainsi... Sautez seul.

Et elle le quittait, sautait légèrement par dessus la corde, et lui tendait la main, ensuite.

George, il n'y a qu'un mois, ne savait pas sauter. Mais une fois que lancé à toute vitesse il était arrivé au bord d'un trou, il l'avait franchi d'un bond. Dès lors il fut maître. Il fut le plus adroit patineur du collége, comme le plus jeune. Il rechercha les difficultés, les complications. Infatigable d'ailleurs, heureux surtout les jours de demi-congé, quand il pouvait chausser ses patins à deux heures et rester à l'Houst jusqu'à la nuit.

Ces jours-là, c'était fête complète, et George revenait dîner chez les Merminod presque malade d'avoir trop ri. Il y avait toujours des accidents comiques. Une après-midi Gutenheim, le fort, le pre-

mier, élevé par sa mère dans du coton, malhabile aux exercices physiques, était amené de force par le père, revenu la veille d'un voyage. Et il fallait voir tous ces cache-nez, ces doubles paires de gants, ces doubles gilets, afin qu'il n'eût pas froid. Il venait tout gêné, tout dépaysé, de ne pas être là comme à la pension le premier, le respecté, l'incontesté. Il s'avançait timidement, souriant, un peu courbé, à cause de sa myopie fureteuse. Et dès le premier pas, la glace s'effondrait sous lui. On le retirait à grand'peine, lamentablement mouillé.

Mais la grande surprise, ce fut, un beau matin, de voir apparaître Merminod. Lui aussi était grand ennemi de la gymnastique, la déclarait inutile ou nuisible. Il avait interdit à George les leçons d'escrime, n'admettant point que l'on perdît ainsi un temps précieux et qu'on se préparât de sang-froid au mortel péché de duel. Dépourvu d'arguments identiques contre le patinage, il avait dû autoriser George à passer des journées entières à la plaine de l'Houst. Mais il ne pouvait se résigner à perdre des après-midis que jusqu'alors il s'était jalousement réservées, et il revenait exercer sa surveillance, renouveler et affirmer sa possession.

Ce fut pour George une contrariété aussi vive

que les jours où il le poursuivait aux bains, il y a cinq mois. Mais déjà il n'osait plus se défaire de lui si brutalement. Il dissimula son ennui. Et puis Merminod était si drôle, si drôle avec son haut chapeau rond, sa grande écharpe à carreaux noirs et blancs, trois fois tortillée autour du cou sous le grand collet relevé de l'ulster, fait d'un épais molleton. C'était si ridicule, si lourd, tout cet attirail, pour courir et glisser sur la glace. Et parmi l'épanouissement de toutes ces joies, l'ennui grave de cette face mystique au nez cassé ! Fallait-il qu'il aimât George et qu'il eût soif de le voir, pour exposer ainsi son susceptible orgueil aux charges et aux quolibets ! Il se sentait bien déplacé, même grotesque... Mais quoi ?... Il avait seulement pensé : d'autres ont George, je ne l'ai pas. Et il était venu.

D'ailleurs, cette équipée lui fut fatale. Le soir il se mit au lit, grelottant de fièvre, la poitrine déchirée par une toux sèche ; épouvanté : car toujours son imagination était poursuivie par le vivant fantôme d'Alfred Liardet, cette phthisie ambulante. Les craintes mal dissimulées de madame Merminod qu'il surprenait essuyant des larmes, croisant ses mains décharnées, levant les yeux au ciel pieusement, le frappaient. Mais à toutes ses attentions de garde-malade, à ses délicates câlineries maternelles, il répondait d'un seul mot :

— George... Voir George... C'est le remède.

Elle obtint de M. Liardet que George Moore passât tous les soirs au chevet de son ami. De ce jour Florence Welti vint fidèlement prendre des nouvelles de Jean-Baptiste tous les soirs. Madame Merminod la retint souvent à dîner, et comme George dînait aussi, ils se voyaient durant des heures. Et puis le soir, il la reconduisait.

Ils allaient seuls dans la nuit.

Et le premier soir, ce fut un retour très gai, la conversation enfantine commencée chez les Merminod qui continuait, plus libre dans cette solitude et dans cette ombre.

A la porte des Welti, George noua ses mains derrière le cou de Florence et l'embrassa. Ils s'embrassèrent comme des enfants qui jouent. Mais ce baiser leur causa un tel trouble inattendu qu'ils demeurèrent interdits l'un devant l'autre, George encore dressé sur la pointe du pied, car Florence était plus grande que lui. S'il n'avait pas été nuit, elle l'aurait vu qui rougissait. Il s'était rappelé tout à coup la femme du chemin de fer, et il se reprochait ce vil souvenir. Mais en vérité nulle caresse de cette effrontée ne l'avait remué plus profondément, délicieusement. Florence, égarée, flatta

encore la chevelure de George, puis rentra chez elle en courant.

Et le second soir ils ne se baisaient point. Ils n'osaient se toucher, s'approcher.

Oh ! ce fut un triste retour dans la nuit sans lune, sans étoiles, où parfois ils s'appelaient : George... Florence..., pour se retrouver, car ils marchaient si loin l'un de l'autre qu'ils se perdaient de vue. Ils se dirent très vite : adieu, adieu..., et se séparèrent loin encore de la maison où Florence demeurait.

Mais sans doute, ils comparèrent tous deux, durant la nuit, la tristesse de ce jour et la gaîté du jour précédent. Car le lendemain, ils marchaient de nouveau serrés l'un contre l'autre, et la main dans la main : George aimait mieux tenir Florence par la main que lui offrir son bras. Cependant ils ne purent encore parler. Depuis le baiser de l'avant-veille, ils n'étaient plus enfants du tout, ils ne pouvaient plus se dire les puérilités qu'ils se disaient autrefois, cela ne leur venait plus aux lèvres ; et ils ignoraient encore les choses qu'ils devaient se dire maintenant : c'est tout un nouveau langage qu'il leur fallait apprendre. George l'apprit le premier. Après plusieurs soirées de silence, il se mit à discourir tout seul et très longtemps. Il expliquait à Florence comme elle lui

était gracieusement apparue à la messe de Noël. Au sortir de la messe, il était venu vers elle, elle était venue vers lui, naturellement. Et ils étaient allés ensemble dans la nuit.

Comme ce soir... Oh ! comme ce soir...

— Mais sais-tu (car il la tutoya subitement sans qu'elle y prît garde...,) sais-tu pourquoi nous étions si libres cette première fois ?... Et nous n'osons plus nous parler maintenant. Sais-tu... pourquoi j'avais l'air de te connaître très bien, quand je ne te connaissais pas du tout ? Et maintenant que nous nous voyons tous les jours, on dirait que je te vois pour la première fois.

Elle ne répondit point. Et ils allaient en silence dans la nuit. Mais ils se serraient très fort l'un contre l'autre. Tout près de la maison des Welti, ils entrevirent par une échappée un peu du lac tout brillant d'une blanche lumière, venue on ne savait d'où, car il n'y avait point de lune ni d'étoiles au ciel. Cela faisait une tache de clarté dans le terne de la nuit. Ils s'arrêtèrent d'un accord tacite, pour regarder cette belle chose. Et Florence s'alourdissait de plus en plus au bras de George, étroitement enlacé autour de sa taille. Si bien que lorsque George la tira doucement pour repartir, elle se trouva presque renversée sur sa poitrine.

Et assurément, rien de tout cela n'était prémédité; assurément George comprenait à peine le sens de ses paroles, quand il murmura :

— M'aimes-tu?... M'aimes-tu?...

Et tout de suite, redevenu enfant, avec cette impatience et cette fougue naïve des enfants qui demandent, qui veulent qu'on leur accorde sans les faire attendre :

— Réponds... Oui, n'est-ce pas? dis?...

Elle ne répondit point, mais elle pleurait si fort... Et George fondit en larmes. Car il était ainsi : il ne pouvait voir pleurer personne sans pleurer. Ils osèrent de nouveau le baiser qu'ils avaient osé une fois, et cette fois encore ils se sauvèrent l'un de l'autre, très effrayés et la tête perdue.

IX

— George, regarde-moi... Il y a quelque chose que tu ne me dis pas.

Merminod l'a deviné tout de suite à la rougeur de George qui entre dans sa chambre les yeux baissés. Il rougit comme personne : les oreilles, le cou, deviennent écarlates, et même le cuir chevelu qu'on aperçoit sous les fins cheveux blonds plutôt argentés que dorés. Jean-Baptiste, sans répondre à son bonjour, sans prendre la main qu'il lui tend :

— Qu'est-ce que c'est?... Voyons...

Et, pour la première fois, cette crainte vague que George a toujours de Merminod, se précise. Il tremble devant lui comme devant un père dur et impitoyable. Mais malin et câlin comme un en-

fant qui se sent fautif, il s'assoit sur le bord du lit, Jean-Baptiste s'est mis sur son séant, George pose la tête contre sa poitrine, tout confus.

— Ne gronde pas...

— Mais non...

Jean-Baptiste a fermé ses bras, et tient ainsi la tête chérie tout contre lui. Il dorlote George.

— Dis-moi cette vilaine chose.

Sa voix est adoucie. Il a des larmes dans la voix.

Et George, bien bas: « J'aime Florence. »

— Et puis?

Ce n'est pas tout, Merminod le sent bien. Tout doucement il l'encourage. Et George ne lui cache plus rien. C'est d'abord une confession timide; et puis c'est un récit enthousiaste et naïf, une vivante et troublante peinture; toute cette soirée enamourée, les aveux et les étreintes, le ciel nocturne et le lac qui est témoin. La jalousie qui un instant a brûlé au cœur Jean-Baptiste, se perd en la sensation douce et tiède de la tête de George qui est tout contre lui, de George qui est entre ses bras. Il pense : Après tout, c'est bien à moi qu'il appartient. Il sourit avec bienveillance, il a, cet austère calviniste, l'indulgent sourire d'un directeur jésuite qui excuse le péché sauvé par la restriction

mentale ou par la direction d'intention. Et il dit seulement : « Bébé!... »

Puis il s'attendrit.

— Tu vois, c'est bon d'avoir un confident. Tu me diras bien tout, n'est-ce pas? Tu comprends, pourvu que vous ne fassiez pas mal, je ne gronderai jamais.

Et George, très ému par les choses qui s'étaient passées la veille, s'attendrit aussi. Vraiment, pendant quelques minutes il aima beaucoup Jean-Baptiste. Toutes ses fibres amoureuses, la veille mises en branle comme par un puissant coup d'archet, vibraient encore, et tant mieux pour Jean-Baptiste qui arrivait à temps pour recueillir de ses oreilles avides les suprêmes vibrations et les échos affaiblis. George, oui, se trouvait bien dans les bras de Merminod. Il ne songeait pas à se relever. Et la surprise de cette caresse prolongée, la première qu'il n'eût pas sollicitée à genoux, emplissait Jean-Baptiste d'une joie de rêve. Il sentait sa pauvre poitrine malade se fortifier et se guérir à la chaleur de ce contact. Il respirait l'haleine de George comme un souffle de vie et de bonne santé.

Mais cet abandon, cette confiance ne dura guère. Le soir, Florence ouvrit de grands yeux, quand

George lui dit : « Si tu savais comme Jean-Baptiste est bon et affectueux pour moi !... Il m'a parlé de toi toute une heure, pour me faire plaisir. Et quand je lui répétais les choses que nous nous étions dites hier soir, il était touché, il pleurait presque... »

— Tu lui as dit?...

Elle s'exagéra le danger... « Nous sommes perdus... » Ce Jean-Baptiste... Oh ! elle avait bien prévu. Son George ne pouvait faire un pas sans que Jean-Baptiste en fût informé. Et c'est elle maintenant qui était jalouse : « Tu ne m'aimes donc pas, que tu lui as dit?... » Elle devint toute rose de colère. Elle bouda. Certes, à elle Florence, George ne devait rien cacher. Mais à Jean-Baptiste... un ami, un camarade !... Voilà qu'elle pleurait, détournant la tête. Mais elle était trop inquiète, et renonça vite à la coquette bouderie.

« Ecoute, tu es si jeune... Tu es aveugle, il faut que je t'avertisse... »

Elle lui fit la leçon bien doucement, le gourmanda de son étourderie, mais bien affectueusement, afin qu'il ne pleurât pas. Elle avait tout deviné, avec son instinct, son flair de femme : la tactique de Merminod, ses indulgences calculées, la faiblesse et l'insouciance de George qui se lais

sait *museler* comme il disait. Mais elle se révoltait vraiment, la petite indépendante, qui jamais n'en avait fait qu'à sa tête, et elle lui disait, si comiquement indignée : « Si tu n'es pas ton maître, tu n'es pas un homme; et si tu n'es pas un homme, je ne t'aimerai plus. » Elle essayait de comprendre comment Jean-Baptiste arrachait ainsi à George ses secrets, sans violence, par la seule autorité d'un regard ou d'une parole plus sévère, et elle ne comprenait pas. Alors George voulut lui expliquer; mais voilà qu'il ne savait pas non plus. Il ne se rendait pas compte. Il arrivait, bien décidé à dissimuler ou à mentir. Et Merminod lui disait : « Il y a quelque chose..., » comme hier soir justement. Tout de suite il avouait. Comme il mesurait pour la première fois l'étrange puissance de cette domination, et comme il en cherchait les sources sans les trouver, il eut peur de ce mystère, se sentit plus que jamais faible devant son ami. Il dit naïvement à Florence : « Mais comment faire? Je ne peux pas... » Elle était une fille trop décidée pour admettre ces mauvaises raisons. Elle frappa du pied la neige et dit : « C'est des paroles, tout ça... Tu peux, si tu veux... Jure-moi, tiens, jure-moi que tu ne lui diras pas les choses de ce soir. »

Ensuite, elle devint très triste. Oh! maintenant

peu importait que Jean-Baptiste fût au courant de leurs histoires, puisque la maladie le clouait dans son lit... Mais quand il se lèvera, quand il sortira... D'abord il les reconduira le soir tous deux, et il faudra perdre l'habitude du tête-à-tête, il faudra causer tout haut des choses indifférentes, murmurer furtivement les paroles tendres et renoncer à l'âpre plaisir des baisers... Et Jean-Baptiste va se lever dans cinq ou six jours!... Et sortir dans une quinzaine!... Alors tout sera fini, autant dire. C'est quinze jours qu'il leur reste pour s'aimer, et c'est de la veille qu'ils se sont avoué qu'ils s'aimaient.

Ils pleurèrent bien amèrement.

Mais ces misérables quinze jours, ils les vécurent en la fiévreuse ardeur de ceux qui ne sont pas assurés du lendemain. Ils n'en perdirent pas une minute. Ils ne dormaient plus la nuit, pour imaginer des rencontres qui sembleraient fortuites, et ils se communiquaient leurs idées en des lettres qu'ils se remettaient chaque matin. A l'heure où Florence descendait vers l'école des filles, George se trouvait à la porte de la pension. Et tous deux ensemble : « C'est vous, tiens..., » car quelqu'un pouvait les voir. Ils se disaient bonjour seulement, et se séparaient après une poi-

gnée de main. Mais ils s'étaient glissé leur lettre de la nuit.

Il y avait aussi une heure dans la journée où Florence se mettait à la fenêtre. George se trouvait dans la rue, assez loin, et il la contemplait. Ils ne pouvaient se parler; se saluer, à peine. Florence ne pouvait avoir l'air de l'apercevoir ni George surtout de la regarder. Mais cela leur faisait plaisir. George serait resté ainsi des heures.

Pourtant, lorsqu'elle disparaissait, il retournait, très calme, très insouciant, à ses études; car il était extraordinairement mobile. Depuis qu'il avait de longues causeries le soir avec Florence, il vivait une double vie, tout à fait homme avec elle, et loin d'elle très enfant.

Oh! oui, combien enfant! Savez-vous? même, le premier soir, le soir où Florence se renversa sur sa poitrine et où il lui dit à l'oreille : « M'aimes-tu? M'aimes-tu?... » en rentrant à la pension, il trouva dans sa chambre le prince Nicolas de Giurgevo qui l'attendait, très animé. Et tout aussitôt :

— Mais rentre donc... Si tu savais...

Et George en même temps: « Si tu savais... »

Car tous deux étaient les mêmes : ils ne pouvaient garder un secret. Ils avaient ce soir-là deux histoires pareilles à se conter. La même idylle

presque : en cette ville où les jeunes gens sortent seuls et ensemble très librement, ces aventures ne sont point romanesques ou rares. Et tous deux parlèrent à la fois, n'ayant souci que de parler, nullement d'écouter. Ils se grisèrent de leurs paroles et des souvenirs évoqués, et aussi d'une bouteille de liqueur que le Prince avait rapportée. Ils ne se cachèrent point le nom des jeunes filles qu'ils aimaient. Et dans son ivresse, le Prince eut une idée bizarre. Il fourna de l'encre de chine dans un godet, puis à l'aide d'une aiguille, tatoua d'une F le bras droit de George Moore. George, à son tour, dessina un B sur le bras du prince Nicolas, car sa bien-aimée se nommait Berthe. Trois heures de la nuit sonnaient quand ils se séparèrent. Et George tomba sur son lit tout habillé, plus ivre que les nuits où il sortait de la Bodega, avec, devant les yeux, l'image dansante et chantante de Maria-Concepcion.

Mais homme tout à fait, lorsqu'il se trouvait avec Florence. Ou plutôt non : c'était l'adolescent grave et inquiet. On eût dit que cela le grandissait et l'allongeait d'être avec elle. Son corps n'avait plus les gentillesses puériles, mais une certaine souplesse. Ses gestes n'étaient plus gamins, mais enlaçants. Et cela faisait paraître ses bras plus forts. Il ne faisait plus de petites mines.

Il était mélancolique souvent. Souvent il avait dans les yeux des larmes qui ne venaient pas d'avoir ri.

Elle toutefois le traitait en petite maman. Elle aimait beaucoup le gronder et prendre une grosse voix, pour après lui pardonner et dire : « Vilain enfant ! » Mais elle disait cela d'une voix de larmes, comme une amoureuse, non point comme une mère. Ses caresses, c'était de petites tapes sur les joues, les doigts passés dans ses cheveux : en vérité George avait des cheveux très soyeux et très fins, et s'il les eût laissé croître comme une femme, la chevelure se fût ondulée merveilleusement. Ou bien elle posait sa main protectrice sur l'épaule de George. Ou bien elle prenait sa main, disait en riant : « Il faut que je te conduise, petit ». Mais sa coquetterie à refuser, puis à accorder ces caresses prouvait bien que c'était les enfantillages d'une femme et non les maternelles sollicitudes. Et puis George, plus hardi, la baisait aux lèvres. Oh ! il n'implorait point ce baiser timidement. Il n'attirait pas longuement Florence vers lui. Il ne descendait pas insensiblement depuis son front chastement baisé jusqu'à ses brûlantes lèvres... Non : il lui sautait aux lèvres, et la baisait. Il la prenait à l'improviste, au milieu d'une bouderie ou d'une chère gronderie. Et alors Florence

n'était plus, certes, la petite mère qui veut bien jouer, qui rit avec l'enfant chéri, qui le flatte de la main. Elle était la chose de George. George la soutenait pour qu'elle ne tombât point, car elle fermait les yeux.

Mais tous deux étaient bien jeunes pour supporter la violence de cette jouissance. Le vrai baiser, celui des lèvres contre les lèvres, l'humide baiser par qui les fièvres sont mutuellement inoculées, qui fait se heurter les dents aux dents avec un désir de morsure, confond en une personne deux êtres nerveux par le contact des papilles très sensibles et des délicates muqueuses, c'était trop, c'était trop... Ils en jouissaient, mais ils en souffraient. Ces têtes faibles s'enivraient facilement : il leur restait ensuite une lassitude et une lourdeur. Aussi préféraient-ils causer en camarades. D'autant que leur intimité était maintenant parfaite, puisqu'il n'y avait plus entre eux de secret. Auparavant, cet amour qu'ils ne s'étaient point dévoilé, les gênait. L'aveu les avait soulagés d'un poids. Aujourd'hui c'était chose convenue : ils s'aimaient. Ils n'avaient plus à revenir là-dessus. C'est pourquoi leur gaîté était plus franche et leur aisance absolue.

Ainsi vivaient-ils tous deux, en la chasteté vo-

luptueuse des héros de romans grecs; et de plus, l'amitié de Merminod pour George Moore, n'était-ce point l'amour platonique en sa passion farouche comme en sa mièvrerie efféminée ? amour toutefois si évidemment pur qu'il ne suscita, parmi ces garçons vicieux, pas une plaisanterie : car Jean-Baptiste, au milieu des hontes du collége, demeurait intact, et même ignorant.

Mais en ce temps-là, il advint à Lausanne un événement qui doua cette idylle antique d'un fort bizarre caractère de modernité. George faisait des expériences de physique avec l'un des fils de M. Liardet et le frère de Florence Welti. Ils essayèrent, lorsque fut connue l'invention du téléphone, d'établir un de ces appareils chez les Welti et à la pension, et ils eurent le plaisir d'obtenir un plein succès. Surtout la joie de George fut épanouie et rieuse : c'est qu'elle n'avait rien de scientifique. L'un des récepteurs étant placé dans le cabinet de travail de M. Welti père, George Moore sut persuader à M. Liardet, que la meilleure pièce du collége où placer l'autre, était justement la chambre qu'il occupait.

Toute la ville défila dans la chambre de George et parla devant la plaque métallique. Mais lorsque la première curiosité fut tombée, il resta seul maître de l'appareil, qui n'intéressait plus même les

élèves de la pension. De cette manière, lorsqu'il accompagnait Florence le soir, au sortir de la maison Merminod, leur entretien était à peine interrompu. Dès que M. Welti montait à sa chambre, Florence descendait à pas assourdis, pieds nus, appelait d'une sonnerie discrète George déjà couché ; et longtemps se continuait dans la nuit la transmission électrique de leurs naïves paroles d'amour.

Mais cette étrange correspondance les ennuya bientôt. Il y avait danger pour Florence d'être surprise. George d'autre part était forcé de parler haut, dans le silence du collége où jamais tout le monde n'était endormi, et Stamati qui occupait la chambre voisine devenait le confident obligé de toute cette intrigue. D'ailleurs, ils n'avaient point tant de choses à se dire, puisqu'ils se rencontraient et s'écrivaient très souvent. Leur grand besoin était de se voir, et de se sentir tout près l'un de l'autre sans se parler.

Aussi préféraient-ils se donner des rendez-vous la nuit, dans un hangar assez voisin du collége et de la maison des Welti, situé cependant tout à fait en dehors de la ville. Florence pouvait s'échapper sans peine, et George s'était de nouveau procuré une clef.

C'était un hangar ouvert à tous les vents, très

haut monté sur des poutres symétriques et bien équarries, dont la charpente découpait un grand triangle sur la pâleur éclairée de lune du ciel nocturne. Une silhouette solide et carrée, d'où saillaient les moignons des poutres horizontales grossièrement taillés à leur extrémité comme par un désir avorté d'ornementation. Toujours un rayon de lune frappait droit à l'intérieur, enveloppait d'une poussière vibrante un chevron ou un fer à T ; et autour de ce trou blanc de lumière, s'enchevêtrait la complication des fers et des bois. C'était, dans ces ténèbres, la saisissante impression d'une construction fantasmagorique et géométrique tout ensemble, où l'esprit, un instant troublé par l'aspect de gargouilles que prenaient parfois les bois saillants, était calmé par le parallélisme des poutres et la perfection des angles droits. Par un trou en forme de lucarne coupé dans le toit, on apercevait des étoiles comme dans un télescope pointant au zénith. A terre étaient couchées de longues planches étroites et minces de bois blanc non raboté, les quatre montants et les traverses d'une sapine, une chèvre blanche de plâtre, et des cordes. Puis dans un coin, une diligence hors de service, d'un jaune clair souillé de boue, sous la draperie à grandes cassures d'une bâche de cuir roussie, déchirée. Des volailles per-

chaient sur les roues, s'éveillaient au moindre bruit, et l'on entendait de grands froissements d'ailes et des gloussements ensommeillés. Des pots de fleurs s'entassaient dans un coin au milieu d'une humidité noire de terre végétale. Des ficelles étaient tendues pour le linge. Des habits de rebut gisaient ou s'accrochaient, avec la tristesse lamentable des pourritures lentes, perdant peu à peu la forme des corps qui les avaient portés, mais s'affaissant avec un reste d'apparence humaine, comme s'ils se resserraient sur un malade qui s'amaigrit et fond tous les jours.

Etrange surtout était la diversité des odeurs qui s'élevaient de tous les coins. Sur la route, où le hangar s'ouvrait comme un gigantesque portail, l'odeur de la ville arrivait par la gauche ; en face, un jardin de maraîcher restait l'hiver sans parfum, et quand le vent soufflait du côté droit, c'était une bonne brise de montagne sèche et légère. La moitié du hangar était occupée par cette odeur de bois taillés mais encore frais, qui pique les narines et fait pleurer les yeux comme si on aspirait la sciure ; et de l'autre côté, c'était le bouquet du vieux : au milieu des saines émanations de fermes et de fumiers, la moiteur des draps et des laines mouillées, un soupçon d'eau de javelle, un écœurement de lessive. Et quand on tournait le

dos à la route, du même coup on voyait et on sentait le lac : odeur fade des eaux douces très poissonneuses, qui ont l'âcreté des relents de marée sans le piment du sel et la rafraîchissante amertume. Puis c'était, sentant plus fort, détonnant au milieu de l'égalité des odeurs diverses, la bâche de cuir mouillée, ce plâtre resté après les barreaux de la chèvre et la grande sapine couchée là, qui sentait une odeur pâle, une odeur toute blanche. Mais comme le grand vent circulait et traversait librement, souvent toutes ces odeurs étaient balayées d'un souffle et s'envolaient en un tourbillon.

Florence, arrivée la première toujours, attendait George derrière la voiture, se réchauffait dans l'odeur campagnarde du coin des poules. Mais lorsque George arrivait, tout rouge d'avoir couru depuis la pension, elle l'emmenait au fond du hangar, et ils se tournaient vers le lac. Car elle n'aimait pas la solitude de la route et la nudité du jardin de maraîcher où toutes les plantes étaient mortes de froid, où seulement les vitrines des serres basses et les cloches enduites de chaux étaient éclatantes et blafardes. Elle préférait la moire du lac étoffé, les miroitements crêpelés de l'eau calme. A leur droite s'étageait la ville de Lausanne, et l'on eût dit, dans la nuit douteuse, que

la procession des maisons blanches descendait lentement vers le port d'Ouchy.

Ils n'avaient pas froid; ils étaient très enveloppés : Florence apportait un grand manteau et ils s'y enroulaient tous deux côte à côte comme dans une couverture. Alors ils ne disaient plus rien, engourdis aux bras l'un de l'autre. Et les heures de la nuit se passaient. Durant ces veillées, ils avaient l'illusion d'être les seuls vivants du monde. Car il n'y avait pas autour d'eux de mouvement, pas de bruit. Elle était morte, la campagne, sous le grand linceul étendu des neiges, soulevé par places comme par une ébauche de cadavre humain. Ils étaient morts, les arbres dépouillés et noirs qui se tordaient en des poses spectrales dans la magique lumière livide. Mort, le lac qui réfléchissait toutes ces morts, emprisonné pour jamais en ses hautes montagnes, et renonçant depuis des mois à les battre de ses vagues. Morte, la ville blanchâtre et bleuâtre comme une chair en décomposition. Et au-dessus d'eux, le hangar avec ses charpentes apparentes, c'était un gigantesque squelette montrant le ciel au travers de son thorax découpé à jour. Eux seuls vivaient, et encore.

uissement qui peu à peu les envahis

uvaient souvent le besoin de parler

persuader qu'ils respiraient toujours

et qu'ils ne s'étaient pas endormis de l'éternel sommeil des neiges.

Une nuit seulement, ils eurent un réveil en sursaut. Le hangar était voisin d'une tour servant d'abattoir. Ils entendirent des cris d'animaux qu'on égorge.

Et puis ils recommencèrent à s'aimer dans une paix chaste.

Ils savouraient le plaisir raffiné des vrais frileux, qui veulent sentir du froid tout autour d'eux quand ils ont chaud. Sur ce matelas moelleux de la neige, dans le glacial plein-air, parmi le frissonnement de tous les êtres et de toutes les choses, la phthisie de l'hiver, la toux rauque du vent, ils jouissaient plus violemment par le contraste des cuissons de leur fièvre. Ils n'avaient froid qu'à l'heure tardive où ils se renfermaient dans leurs chambres chauffées, fatigués par l'insomnie ardente et par l'énervement de cet amour éperdu qu'ils étourdissaient de paroles vaines et qu'ils irritaient de baisers innocents.

X

La convalescence de Jean-Baptiste traîna, dans le demi-sommeil des lectures édifiantes et des pieuses méditations, jusqu'aux premiers jours du printemps qui vint trop tôt, subitement, noyant les neiges amoncelées sous un déluge de pluie tiède. Il se leva, avec une lassitude dégoûtée, découragé, dès les premiers pas, de la mollesse de ses jambes, regrettant la paresse du lit. Il était complètement brisé, très sombre, indifférent même à George, oublieux de sa mission, doutant du succès.

Mais il suffit pour le tirer de sa torpeur qu'il crût surprendre dans le regard des deux enfants une inquiétude de sa guérison. « Ils craignent que je ne les dérange », pensa-t-il. — Bien à tort; car

ils ne tenaient plus guère au tête-à-tête de l'après-dîner, puisqu'ils avaient sous le hangar toute la nuit. Ce fut une jalousie sourde, une colère sourde, qui éclata enfin par ces mots à George :

— Sois donc tranquille... Ne te désole pas de me voir guéri. Je ne vous gênerai pas...

Mais George, plus politique déjà, et bien conseillé d'ailleurs par Florence Welti, reprit cette comédie, qui toujours réussissait, des caresses et des protestations hypocrites. (Oui, c'était le seul résultat jusqu'alors de la diplomatie de Merminod : il avait dépravé vers l'hypocrisie cette nature droite). Et George, d'un zézayant langage de bébé qui ravissait Jean-Baptiste, comme si cette affectation eût allongé la distance de leurs âges et autorisé de sa part une paternité plus hautaine :

— Mais je t'assure, mon chéri, que ton petit George est très heureux de te voir bien portant... ton George bien-aimé qui t'aime beaucoup...

Et il poussa en riant Jean-Baptiste vers le fauteuil Voltaire où lui-même s'installa, tout entier blotti dans la mollesse capitonnée du velours d'Utrecht, comme en les anciens soirs de confidences et d'épanchements.

Merminod, qui si facilement avait les yeux humides, pour la première fois demeura sec et sombre, le caressant d'une main bien distraite,

ne désirant même point de le baiser au front.

Et le soir, fidèle à la promesse faite le matin avec tant d'amertume, il laissait George et Florence partir seuls.

Mais à peine avaient-ils tourné au premier coin de la rue, qu'il s'enveloppait de son lourd et long ulster et courait sur leurs traces, dans l'ombre propice de la nuit sans lune, violacée, ballonnée de nuages.

Florence reposait sa tête sur l'épaule droite de George, dont les bras étaient ballants, le bras droit toutefois posé sur la taille de Florence, mais ne la serrant point. Sous l'orageuse pesanteur de l'atmosphère saturée de vapeurs et du ciel bas à caissons et à bosselures de nuages, ils semblaient tous les deux accablés. Ils allaient très lentement, s'arrêtaient souvent, et Jean-Baptiste tout à coup se trouvait sur leurs talons. En ces arrêts, ils se baisaient très légèrement les lèvres, sans nulle passion, et ne paraissaient point soucieux de profiter des courts instants que la bonté de Merminod leur accordait. Il fut plus surpris encore qu'ils ne s'attardassent pas à l'adieu, et soupçonnant quelque mystère, s'approcha.

— Dans une demi-heure, murmura Florence. Jean-Baptiste vit George Moore qui rentrait à la pension, et l'attendit, dissimulé dans l'encoignure

de l'un des pavillons avancés. Il serrait les dents, contractait ses muscles qu'échauffait une vibration moléculaire, appuyait l'un contre l'autre ses genoux qui fléchissaient. Puis il subit lâchement l'accès prévu; et fut secoué du tremblement des alcooliques, la chair frémissante, les cheveux hérissés par des frissons saccadés comme des éclairs, tout glacé, brûlé ensuite par une montée soudaine du sang vers le cerveau, les extrémités insensibles et froides. Sa gorge râlait, desséchée. Une plainte continue s'échappait profondément de sa poitrine, et lorsqu'il put articuler un mot, ce fut : « George... George », indéfiniment. Durant les courtes intermittences, il se calmait lui-même par de bonnes paroles, comme s'il eût été penché vers la couche d'un délirant. Puis il se rudoyait : « C'est fini, n'est-ce pas?... Dieu! je suis fou. » Et la danse effrénée de tous ses membres, sourds aux ordres de l'impuissante volonté, dessinait de nouveau sur le mur une ombre que l'insuffisante lumière diffuse dans les ténèbres faisait plus effrayante en sa monstrueuse indécision de contours.

Et encore : « Je veux que ce soit fini..., » criait-il à voix basse, étranglée. C'était fini, subitement comme toujours; et il s'accroupissait, les genoux aux mains, sur une marche du perron de pierre,

égarant son attention vers les plus indifférents objets, vers l'orfèvrerie d'un nuage que la lune entrevue sertissait d'un anneau de cuivre argenté, aux teintes métalliquement fondues, dentelées de rose, s'évanouissant en une pâleur verte. Calme, lorsque la porte se rouvrit sans bruit, il s'effaça, laissa passer George, que d'abord il avait résolu de surprendre, et le suivit.

Le hangar où Florence, debout, attendait George Moore, lui ménageait de faciles cachettes...

Dieu! celui qu'une femme trompe, et qui est là, qui voit, qui entend, ne souffre pas à ce point. Il peut crier sa jalousie, l'enivrer et l'étourdir d'un meurtre, briser les choses tout autour de lui, s'acharner de préférence après ce qui est insensible et innocent. Lui, comment déchaîner la jalousie furieuse, tempête à l'étroit dans son étroite poitrine? Non, il fallait contenir en soi cet ouragan. Et les lèvres pincées pour étouffer ses cris, ridicules forcément, ou incompris, ou honteusement interprétés, Jean-Baptiste Merminod écoutait toujours, le cou tendu, comme avide de savourer la douleur, et induit par un certain appétit de martyre.

Il se fût trouvé si délicieusement bien, assis à cette heure de la nuit auprès de George, comme Florence était assise; parlant de choses sérieuses

avec une gravité tendre, sous l'abri de ce hangar, tourné vers le beau lac!... Et ce n'était pas lui qui disait à George : « Tu n'as pas froid?... » Cela le torturait férocement de voir, malgré lui — car il voulait fuir, et il ne le pouvait pas; car il fermait les yeux et ses yeux se rouvraient; car ses doigts refusaient de boucher ses oreilles... voir le maternel empressement de Florence autour de George, les petits soins, qui irritaient sa jalousie plus encore que les baisers... Oh! leurs baisers cependant. Si longs étaient-ils que parfois Jean-Baptiste palpitait saisi d'inquiétude, et rampait vers eux pour voir s'ils restaient toujours les enfants chastes.

Cette nuit, Florence était folle. Elle ne s'amusait plus des incomplètes caresses qui la pâmaient pourtant, raidie comme une morte. Elle voulait savoir. Elle disait à George : « Fais de moi ce que tu voudras. »

Et George, avec une sévérité comique : « Non, Florence, ce serait mal, vois-tu. »

Et cette réponse de George arrêtait Merminod : il allait sortir de sa cachette et, violemment, détacher leurs bras unis; le convertisseur habile et retors, combinant, des mois d'avance, la stratégie de ses plans, allait compromettre l'ouvrage lentement accompli d'une demi-année. En sa gêne présente, il n'y songeait guère, à la tâche que Dieu

lui avait désignée, à sa mission évangélique. En cette cachette il n'y avait qu'une créature d'amour et de souffrance, un pauvre être tout hystérie, tout jalousie, tendu tout entier vers l'exaspérant et poignant spectacle.

Et Jean-Baptiste eût désiré qu'on lui imposât des épreuves surhumaines, avec, pour récompense, une heure de causerie douce, aux côtés de George, à cette place où Florence était couchée... Et comment? ne souhaitait-il pas en son désespoir de s'asseoir auprès de George sans même que Florence fût supprimée?... N'importe : ils se seraient assis dans la nuit tous les trois... Oh! Jean-Baptiste aimait encor mieux aimer George que le gouverner! Oh! il était bien brisé, son grand orgueil...

Non... Comme il se redressa, l'orgueil ployé, humilié, lorsque Merminod entendit prononcer son nom, dédaigneusement. Ils parlaient donc de lui maintenant?... Tiens, ils pensaient à lui... Et il écouta plus attentivement, comprimant d'une main son cœur dont les battements trop sonores paraissaient troubler le silence, de l'autre s'écrasant le nez — son geste habituel.

... Ce qu'il entendit? Des paroles qui, chacune, lui faisaient dans la poitrine la sensation absolument matérielle d'une déchirure et d'une brûlure. George exprimant son irrémédiable indifférence,

sa répugnance peureuse, avouant le mensonge des caresses qu'il prodiguait à Merminod. Et Florence qui répondait : « Pourquoi lui es-tu donc soumis et obéissant? » Mais George avec cette hardiesse en paroles des indécis facilement dominés, niait l'ascendant de Jean-Baptiste :

— Maintenant que tu m'as fait comprendre, c'est fini, je ne lui obéis plus. Je mens plutôt. J'invente des histoires. J'avais commencé de lui raconter que nous nous aimions : j'ai bien dû lui dire tous les matins quelque chose, mais jamais la vérité.

Et il se révolta violemment.

— Jamais, jamais... C'est inutile, n'est-ce pas ? de lui dire des faussetés, puisque nous ne faisons rien de mal. Tant pis pour lui. Il n'a pas besoin de demander, de savoir. Moi, vois-tu, ajouta l'enfant, je me connais : il ne faut pas qu'on me tienne, je ferais des bêtises.

Florence, d'une voix plus basse, un peu honteuse :

— Tu n'as pas raconté le hangar, alors ?...

— Pour qu'il nous épie ?... Pour qu'il nous suive ?...

Avec colère, il expliqua l'obsédant Jean-Baptiste, renchérissant sur les méfiances de Florence Welti. Car depuis qu'elle l'avait mis en garde contre l'ennemi, George avait découvert, deviné

les plus secrètes intentions de Merminod, très fin et pénétrant, n'ayant d'abord cédé que par une indolence de sa nature et une paresse de sa volonté, exagérant maintenant les soupçonneuses et ombrageuses craintes, se raidissant avec le désespéré courage des très peureux.

Puis ils s'égayèrent au sujet de Merminod, qui en sa cachette, remâchant sa rage, perçut le bruissement des rires étouffés de baisers. A peine pouvaient-ils, parmi les hoquets de leur gaîté, articuler ces mots : « Il dort, » qui leur suscitaient chaque fois une gaîté plus vive, interminable.

Mais c'était une consolation pour Jean-Baptiste de songer que s'ils l'avaient su tout près d'eux, en dépit des récentes bravades et des inutiles révoltes, ils se fussent enfuis dans un désarroi d'épouvante.

Tellement anéanti était son cœur, abruti de coups successifs et rudes, que toute son affection s'était subitement tue, comme ivre-morte. Il était très froid et très calme, nullement jaloux, mais plus acharné que jamais à servilement soumettre et à manier George. Heureux presque d'une velléité de résistance qui l'aiguillonnait, fier d'avance d'une victoire moins facile, ouvertement disputée. Souriant avec une ironique confiance en soi-même. Parlant bas : « Tu es à moi plus que jamais. Tu te

crois libre, petit: je te tiens. » Et solennel toujours: « Je ne retirerai pas ma main de toi. »

Alors il n'était plus curieux d'entendre, et cherchait à s'esquiver sans bruit, son égoïsme s'étant réveillé dans le soudain sommeil de sa passion, sa main serrant à sa gorge les foulards, ou consultant d'une auscultation sourde sa poitrine à travers les draps entassés. Sa fièvre était tombée, et la fraîcheur de la nuit glaçait ses doigts et ses joues. D'un coup de vent, tous les nuages avaient disparu, balayés, et le ciel s'était reculé, approfondi, et au lieu des lourdes décorations de vapeurs lourdement sombres, enrichies de fauves cernures, s'étaient allumées pâlement de fort nombreuses étoiles dans la simplicité d'un ton de fond unique : ainsi quand se déchire un décor nocturne pour le changement à vue, et s'ouvre jusqu'au fond la scène illuminée. Merminod dut se cacher plus soigneusement, dans l'aveuglement d'électricité qui poudroya tout à coup sous le hangar, du toit jusqu'au sol, éclairant les plus petits détails de la compliquée charpente, la compliquant encore par la multiplication des ferrures et des bois que répétaient, à côté, des ombres très nettes, indiscernables des objets réels.

Le joli groupe fut enveloppé d'une éblouissante

clarté théâtrale ; et le charmant de cet effet de lumière, c'est que les cheveux cendrés de Florence parurent poudrés à blanc, donnant ainsi à son teint une miraculeuse animation et une diaphanéité perlée. George de même, si blond, sembla d'une extraordinaire blancheur. C'était deux têtes blanches, excitées d'un éclat, l'une vers l'autre penchées, se touchant ; et les corps se perdaient sous le fouillis des étoffes.

A cet instant, un pas s'entendit sur la route, et tous deux se levèrent, coururent, cherchant, affolés, un coin d'ombre dans cette lumière.

Mais le passant les vit, et reconnaissant leur jeunesse malgré les visages dissimulés, d'une voix gaillarde :

— Eh ! jeune homme ! cria-t-il à George, à ton âge, tu fréquentes ?...

Il passa. Florence et George s'enfuirent, et Merminod rentra d'un pas méditatif, ralenti par la conception de plans nouveaux, par la prévision d'une crise imminente, décisive.

XI

C'est le lendemain la journée des scènes, clichée à jamais en la mémoire de Georges Moore, comme un vilain rêve inaugurant la série des cauchemars qui hantèrent son esprit, durant plusieurs mois de continus et abrutis sommeils; lui ressuscitant maintes fois devant les yeux en ses infinis détails: ainsi évoquant le geste favori de M. Liardet, son poing droit fermé frappant deux fois sa main gauche ouverte, sa main droite se rouvrant, frappant deux fois l'épaule de George consterné.

— Dites donc, George... Vous n'y allez pas par quatre chemins, mon ami.

George lui jette un regard sournois, sans répondre.

— Vous êtes sorti, hier soir... Où êtes-vous allé?

— Au hangar de bois...

C'est vrai, il y est allé jeter quelque vieille défroque. Il a imaginé cette petite jésuitique malhonnêteté, pour la paix de sa conscience. Mais le droit M. Liardet ne se paie pas de mots.

— George, savez-vous ce que c'est, mentir en action ?...

— Non, monsieur Liardet...

— Savez-vous ce qu'on appelle mentir en paroles ?

— Oui, monsieur Liardet...

— Alors vous savez ce que j'appelle mentir en action.

Un instant de silence. Et George, les yeux baissés, tout décontenancé, balbutie encore : « Oui, monsieur Liardet... » Alors, deux fois le bonhomme frappe sa main gauche de son poing fermé, et frappe l'épaule de George du bout des doigts. Puis, onctueusement, d'une voix qui traine et chante la fin des phrases, d'une monotone voix de prédicateur, d'une tremblante voix de vieillard, il énumère ses reproches, en un discours qui parfois est un acte d'accusation méthodique, parfois un sermon ému. Et George mille fois préférerait le heurt de sa colère provoquant résistance et réaction, à l'entraînante et inéluctable fluidité de

cette douceur prédicante, à l'émotion bête que sollicite cette voix plaintive, énervante comme la vibrante mélopée des orgues.

— Monsieur...

Et le vieux fut si désorienté lui-même par l'inhabituelle solennité de ce mot que son visage se contracta, sa paternité débonnaire et molle s'aggrava, se raidit, et George, pour la première fois, remarqua l'austérité pastorale de sa cravate de satin noir tendue autour du faux-col non empesé, de la redingote à grands revers, longue, déboutonnée, la propreté protestante des cheveux et des favoris blancs, bien peignés, réverbérant une lumière sur le jaune et sec parchemin de sa peau. Il examina aussi machinalement la virgule de ses cheveux, épaissement ramenés en avant sur l'oreille droite ; puis ses lèvres obstinément pincées pour dissimuler l'émotion du tremblement qui les agitait. Seule, en cette dureté cherchée de tout le visage et justement sous le froncement voulu des sourcils, subsistait, inaltérable, la grande bonté vague des yeux clairs. Ils étaient, ces yeux, profondément encaissés; mais non point ardents en cette ombre ; fort pâles tout au contraire, et d'une laiteuse transparence; et les paupières n'étaient point sèches, ridées, vieilles : mais brunes, soulignées de cernures d'une troublante jeunesse.

Donc :

— Monsieur, j'ai souvent lieu de réprimander mes élèves. Mais leurs fautes sont en général légères... Vous êtes le premier qui m'embarrasse, George... Vous m'embarrassez : je cherche en vain des paroles pour exprimer... je suis près de rougir.

Et il rougissait vraiment, comme George, qui a ce mot fatal sentit monter à son visage un flot de sang. Il était *muselé*, comme George, pris d'une pudeur de vieux, étranglé d'un attendrissement qui faisait affectueuses ses plus dures paroles.

Mais l'enfant, tout à coup, murmura : « Je vous assure que nous n'avons rien fait de mal. »

— Je le sais, répondit M. Liardet, sans s'expliquer davantage.

Puis il se leva vivement, par l'effet d'une réflexion subite :

— Il ne manquerait plus que cela, en vérité !...

Et les mains croisées, jetant à George un regard de curiosité effarée, de pitié tendre :

— A peine devriez-vous savoir, à votre âge, que l'on peut faire mal.

Cette naïveté de vieillard sans reproche égaya George. Mais le père Liardet ânonnait, avec une vraie douleur :

— Je vous aime beaucoup, George... Je suis très sérieusement peiné... Allons... Je ne veux pas vous

faire trop de reproches... Je ne vous dirai même pas que j'ai songé à vous renvoyer de cette maison... Je ne vous le dirai pas, non... Ce ne serait pas la vérité... Je n'y ai pas songé... Mais vous comprenez que... le père de cette jeune fille a dû prendre des précautions... et moi-même...

Il s'excusait presque. Mais George, les deux mains jointes, eut un déchirant et suppliant cri : Florence !... Florence !... Et lui, dans l'ignorance de ces choses, avec pitié toutefois, mais très froidement, lui annonça la nouvelle : Florence envoyée en Allemagne, à Tübingen, chez quelque cousine... Partie ?... Oui, dès le matin. Et sans adieu ! Et pour toujours ! Et cette *passionnette* d'enfant, cette gracieuse idylle dont la naïveté la veille eût invité à sourire de plus graves amoureux, s'agrandissait brusquement et s'assombrissait jusqu'au drame, s'abîmait dans un désespoir d'irréparable, dans l'anéantissement du jamais plus !

— George, mon enfant..., implora le vieillard, inexpérimenté, maladroit devant le sanglotant désespoir, faisant par toute la pièce de petits pas inutiles et pressés. Et d'abord il essaya de consoler George par d'émollientes et balsamiques paroles. Puis il s'efforça de le rudoyer, et ne s'y entendit point. Puis il reprit, avec sa permanente gravité douce, le sermon interrompu, prodiguant

les sages conseils, exhortant George à fuir les sociétés mauvaises, remerciant le Dieu qui avait permis que le plus raisonnable et le plus pieux de ses élèves s'éprît pour George d'une véritablement extraordinaire amitié. Le nom de Jean-Baptiste en ses discours remplaça le nom de Florence Welti, et George Moore sentit qu'il en allait être ainsi dans sa quotidienne existence, d'où Florence Welti était bannie à jamais, dont Merminod s'emparait seul, triomphant. Et il s'avoua vaincu, renonça d'avance à toute révolte : son âme révoltée était exilée là-bas, en Allemagne, avec Florence. Il eut le sentiment net qu'une malice féminine était nécessaire pour lutter contre cet énervé Merminod, si femme. Il constata l'invincible supériorité de l'ennemi, et il l'attendit, résigné...

Il le trouve dans sa chambre, la chambre où désormais il sera gardé à vue. Merminod est là, battant les vitres d'impatience, prêt à parler pour son compte dès que le vieux aura fini.

Depuis la veille, il vit dans une fièvre de bataille. Sans hésitation, sans scrupule, la fin justifiant les moyens, il a couru chez l'agent de change ; il lui a révélé l'inconduite de sa fille, brutalement, n'employant de précautions oratoires que pour s'excuser de trahir un ami. Oh ! bien vite il le tranquillise : rien d'irréparable. Il jouit d'affirmer cela,

tout à coup égratigné de jalousie ; il insiste là-dessus, malgré la délicatesse de la chose et l'embarras de ses périphrases pudiques. Mais quand il voit le père riant de l'enfantillage, haussant les épaules, il décrit la scène de la veille, en témoin rancuneux, s'irritant à la décrire, surexcitant jusqu'à l'hallucination son imagination folle. Et par l'occulte puissance de sa parole, sa volonté s'impose : c'est lui qui chasse Florence au fond de l'Allemagne.

Puis, au sortir de la maison Welti, c'est chez le père Liardet, pris au saut du lit, une indignation sacerdotale et une éplorée jérémiade, dans le tête-à-tête. Et vraiment, le vieillard est presque confus devant Jean-Baptiste qui, sans respect, durement, lui reproche de ne pas surveiller George. Il lui a dévoilé cependant ses desseins profonds. Il a résolu de l'associer à son œuvre, convaincu que l'autorité sévère du maître devait s'unir à la persuasive autorité de l'ami, pour le salut de cette âme égarée. Il a veillé sur les journées de George Moore, espérant que M. Liardet veillerait sur ses nuits. Il l'a cloîtré du matin au soir dans la prison de ses bras, sous le jaloux regard de ses yeux, mais .. s'est arrogé le droit de librement respirer, lu soir au matin, George une fois emprisonné dans a chambre et sous les verrous de la pension. Et

des deux évangélistes, celui qui pèche par négligence, c'est le vieux, l'expérimenté ! Lui, affirme orgueilleusement qu'il n'a pas commis une faute, et revendique la gloire de l'œuvre accomplie plus d'à moitié. Alors c'est un historique enthousiaste de ses efforts, de ses déceptions, de ses espérances ; c'est un aperçu de la victoire prochaine, assurée : car si le vieux maître lui prête son aide, George est conquis à Dieu, George est soumis à Jean-Baptiste. Merminod essaie d'allumer le docteur, guette une étincelle dans ces grands yeux d'une douceur mourante ; mais il ne trouve qu'une muette et impuissante admiration, une mollesse passive, une obéissance de vieillard affaibli et subjugué. Il dicte au bonhomme ses paroles et ses actes. Il le prépare. Il le met en scène. Et au son de la cloche : « Voici l'heure... George va descendre... Parlez-lui, et renvoyez-le moi dans sa chambre où je l'attends. »

Et pour la troisième fois, il compose différemment son visage : les joues creuses, tirées, le nez pincé par un reniflement larmoyant, la nuque ployée sous un accablement de douleur, et une contraction grimaçante des lèvres indique un vain effort pour sembler paternel et indulgent, une volonté combattue par la rancune, d'accorder le pénible pardon. Il s'est ordonné une affectueuse tris-

tesse, une affligée douceur. Mais à la vue de George, sa raison se brouille, l'hallucination renaît. Le voici, celui qui était couché, roulé dans un long manteau. Il porte les mêmes vêtements que cette nuit, et la fatigue bleuie de ses paupières accuse l'insomnie coupable. Jean-Baptiste, au travers d'un éblouissement, le voit, en sa pose étendue, les jambes frileusement cachées sous les plis de l'étoffe, sa tête blonde éclairée vivement. Et autour de lui, au-dessus de lui, ressuscitent les objets. La charpente régulière et compliquée du hangar se dresse, coupe le ciel de sa silhouette géométrique. Les minces planches de bois blanc s'allongent et s'étagent. La sapine prodigieusement haute s'étire renversée sur le sol, et les grosses cordes s'enroulent autour des traverses de la chèvre éclaboussée de plâtre. Des traînées de boue grise sèchent sur les panneaux jaunes de la diligence abandonnée. Merminod touche les écorchures roussies de la bâche de cuir qui la recouvre, pendant qu'une brise de poisson fade montée du lac balance au bout des ficelles tendues les vieux habits amaigris et allongés. Il voit le brusque déchirement des nuages, l'illumination soudaine des secrets recoins, la ojection des rayons pâles sur les deux enfants noureusement couchés. Oui, George couché, il voit. Oui, Florence elle-même, en la blancheur

poudrée de sa chevelure, en l'auréole surnaturelle de la clarté lunaire, est ici, pendue au cou de George, murmurant d'une voix de spasme : « Prends-moi... Fais de moi ce que tu voudras... » Qui donc les a prononcés, ces mots, dans le silence de la chambre, pour que Jean-Baptiste les ait si distinctement entendus ? Emporté par l'effroi, suffoqué par l'horreur de l'exécrable péché, il s'est précipité sur George, la tête et les épaules en avant, la poitrine rentrée. Il l'a saisi par les poignets. Et l'enfant pousse un cri de rage peureuse : « Ne me bats pas !... Ne me bats pas !... Laisse-moi !... »

Le brûlant et bien réel contact des deux poignets de George Moore arrêta l'hallucination subitement. Merminod se refroidit, l'éblouissement des yeux dissipé, la vision nette. Son masque de bonté souffrante était tombé. Il dit, d'une voix haletante, mais lente :

— M. Liardet t'a parlé?

— Ça te regarde? répliqua crânement George que la violence du premier choc avait secoué, et que n'effrayait plus le visage de Jean-Baptiste devenu hideux, les yeux rougis au bord des paupières, et injectés de bile. Merminod, surpris de cette audacieuse insolence, se tut, et George cria plus hardiment :

— C'est donc toi qui m'as mouchardé?...

Il répondit cyniquement : « Oui. » Et George recula, réduit au silence par cet impudent aveu.

Alors ce fut une incroyable furie d'injures. La crainte du ridicule qui cette nuit l'avait empêché de sortir de l'ombre, de prendre en flagrant délit Florence Welti et George Moore, ne l'arrêta point. Il trahit sa jalousie étrange et malsaine, accusa son ami de l'avoir trompé. Et devant l'étonnement de George, troublé tout à coup, regrettant d'en avoir trop dit, il joua sur les mots.

— Tu m'as trompé, dis-je, tu as menti...

Menti par omission. Ne lui avait-il pas juré vingt fois qu'il n'aurait pour lui aucun secret? Donc, son mensonge se doublait d'un parjure.

— Mais il faut que tu me connaisses bien mal : on ne me ment pas ainsi facilement ni longtemps.

Certainement, il avait voulu s'assurer de sa véracité. Certainement, il les avait suivis le soir. Et il se vantait hardiment de sa lâcheté, oubliait qu'il avait promis de laisser George seul avec Florence, et qu'il s'était parjuré aussi.

— J'étais derrière vous dans la rue. Je marchais le long des maisons. J'avais des chaussons pour ne pas faire de bruit en marchant. Et vous ne m'avez pas entendu. Vous alliez très lentement. La tête de Florence était appuyée sur ton épaule. Vous vous êtes arrêtés au milieu de l'avenue du théâ-

tre, après le Casino, pour vous embrasser. Tu vois bien que j'étais là et que j'observais tout. Vous vous êtes dit adieu très vite, et j'ai entendu Florence qui disait : « Dans une demi-heure ». Alors cela m'a donné des soupçons. Je t'ai suivi jusqu'au collége. Je t'ai attendu, la demi-heure, caché dans l'encoignure du pavillon de gauche. J'ai marché derrière toi jusqu'au hangar. Je me suis glissé dans un trou sous des planches, et j'ai écouté là, jusqu'à l'heure où la voix d'un homme qui passait vous a fait fuir. J'ai entendu, j'ai vu...

Et dans son insatiable besoin de se rappeler et de dépeindre sans cesse le spectacle qui le hantait, il raconta la nuit tout entière en ses plus menus détails. Il coucha George sous le hangar à côté de Florence Welti. Il les enveloppa tous deux du même manteau ample. Il les abrita sous les gigantesques et symétriques charpentes, les entoura des bois, des échafaudages, des loques suspendues, les éclaira d'une grande clarté de lune. Et de nouveau exaspérée par ces visions, sa jalousie gémit et cria. « Toi que j'aimais tant..., » disait-il, et il lui crachait au visage le mépris de sa trahison, de son adultère platonique.

Mais comme George se débattait au milieu de cette jalousie bizarre où son esprit droit et simple ne comprenait rien, Merminod, sans répondre à

ses récriminations loyales, à sa curiosité intriguée, détourna la conversation subitement.

— Si tu pensais au Dieu qne tu ne pries même pas, si tu lisais de bons livres au lieu de romans inavouables... Oui, ton Paul de Kock, et d'autres sans doute que je n'ai pas vus... Si tu fréquentais les églises le dimanche, si tu examinais ta conscience, le soir, à l'heure du coucher, tu ne courrais pas les hangars avec des Florence Welti.

Des Florence Welti! Ce ton dédaigneux blessa George, qui eut une dernière velléité de révolte :

— C'est trop fort... Tu sais bien que je priais, matin et soir. J'allais dans les églises, et pas le dimanche seulement, mais parfois dans la semaine... J'étais même très pieux... Et beaucoup d'élèves se moquaient de moi... Puisqu'on m'appelait *catholique, apostolique, à cheval sur une bourrique...* Mais j'allais à l'église tout de même, et je ne faisais pas attention aux bêtises qu'on disait... Je ne sais pas pourquoi j'ai changé si vite. Je ne sais plus quel dimanche, pour la première fois, je ne suis pas allé à la messe. Mais je me rappelle très bien, c'est toi, c'est tes moqueries qui m'ont empêché d'y retourner... Tu as tant ri de mon chapelet... Et mes images, tu m'as presque forcé de les brûler, même celle que m'a donnée mon frère Charles le jour de ma première communion à Nice,

et celle que j'avais de maman. Je ne suis plus allé à confesse, parce que tu me demandais le soir en riant, si je me sentais allégé du poids de mes fautes et si j'étais maintenant un petit garçon blanc comme neige. Et tu m'accuses d'impiété, d'indifférence?...

— Comme tu es bien catholique! Pratiquant ou non, catholique toujours de caractère et de cœur! Ce n'est pas ton Dieu oublié que tu regrettes, c'est tes images brûlées, c'est ton chapelet brisé et défilé! Tu ne comprendras donc jamais que ces indignes puérilités ne sont pas la religion, que ce n'est pas Dieu, ces images et ces statues? Et pourtant, il y a des gens qui s'obstinent à te montrer la route, qui ont voué leur vie à te sauver. Mais tu es sourd à leurs conseils et sans reconnaissance pour leurs efforts. N'importe, ils te sauveront malgré toi, et Dieu est si fort que tu ne les lasseras pas de tes résistances et de tes perpétuelles rechutes dans le péché.

« Oui, tu es perdu de péchés, » lui criait-il. Et avec une perspicacité admirable il fouillait la conscience de George, devinait les plus vénielles mauvaises intentions, les plus légères fautes, les amplifiait, et les lui jetait à la figure avec dégoût; finissait par l'effrayer lui-même, par l'induire à d'illusoires remords, et tout de suite lui indiquait

le remède : Pas de piété, pas de mœurs... Souviens-toi de m'obéir... »

Et Merminod sentit que George sûrement lui obéirait, car il endurait tout sans une révolte, la tête humblement baissée, le corps reculé en arrière, craintivement, souriant d'un vague sourire niais et résigné.

XII

« Vous serez mes amis, si vous faites tout ce que je vous commande... Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous... » [1]

Merminod s'arrêtait à ces deux versets réunis par un hasard suggestif en un même chapitre de l'évangile de Jean.

— Voici, disait-il, la colonne de feu qui marche devant moi sur ma route.

Et, méticuleux, il soulignait d'abord les deux formules dans sa petite bible de poche, un in-32 revêtu de toile cirée noire contrecollée de papier gris, arrondi aux angles, le dos plat, les tranches jaspées décolorées, les feuillets bouclés par l'usage quotidien. Puis il éteignait sa bougie pour méditer

1. Jean XIV, 14, — XIV, 18.

mieux les divines paroles dans l'obscurité, et s'allongeait sur le dos, dans son lit de fer.

Oui, Dieu même, par la bouche du bien-aimé disciple, lui enjoignait de réduire le rebelle George à une absolue soumission; et Merminod, en effet, aujourd'hui tenait George sous sa puissante main, sans force, sans volonté, sans intelligence : ingénu esprit, ouvert aux choses naturelles et simples, George s'abêtissait, s'épouvantait de cet acharnement pour lui incompréhensible, à l'adorer si brutalement. Puis, nature organisée pour le bonheur, et paresseuse en sa forte trempe, l'injustice et la singularité de ses infortunes multipliées, précipitées, l'avaient étourdi, étonné. Et l'on eût pu croire que ce cœur léger oublierait Florence Welti, se consolerait vite; mais le dramatique dénoûment, la perspective d'éternité qu'ouvrait à sa vue un peu courte la séparation pour jamais, l'idée toujours récurrente qu'il n'avait pas joui d'un adieu adouci de câlineries et prolongé en un suprême baiser interminable, le stupéfiaient. Et de plus — mais cela, Merminod ne l'eût pu saisir — l'atmosphère morbide que transportait Jean-Baptiste tout autour de lui avait agi sur l'inconsciente victime. Si développés étaient ses poumons et sa vigoureuse poitrine qu'ils refusaient le germe de la phthisie contagieuse, mais la contagion de la né-

vrose prenait et George parfois était tourmenté d'une inquiétude des nerfs à fleur de peau, ou convulsé de tremblements, ou s'appesantissait en un lourd et continuel malaise.

Donc, c'était fini, la période des louvoiements ; Merminod marcherait maintenant son chemin tout droit. Il n'adoucirait plus jusqu'à la prière ses commandements afin que George obéît à son insu presque : car il fallait qu'il cédât en connaissance de cause, et fît le sacrifice de sa volonté, volontairement. Et Merminod réclamait l'orgueil d'une victoire constatée du vaincu lui-même, pour la gloire de Dieu, dût-il se faire haïr de George comme Christ fut haï par le monde.

— Voici, ô mon Dieu, le sacrifice que vous fait votre serviteur : je vous sacrifie l'amour de cet enfant que j'ai tant aimé, car je ne l'aime que pour vous, mon Dieu !...

Oh ! il ment, il ment : c'est pour satisfaire à son égoïste amitié qu'il n'épargnera plus l'enfant abruti et soumis, qu'il s'attachera, sans une minute de répit, à ses pas. Il a fait ce raisonnement : puisque fatalement elle doit échouer, son entreprise de peu à peu induire George à l'amour par de la discrétion et des ménagements, pourquoi, ces inutiles ménagements, les plus longtemps continuer ? Pourquoi prolonger cette vaine

diète, inaugurée en l'espoir d'un futur enivrement de tendresses? Pourquoi ne point chérir George à son appétit et à son aise?

... Chaque jour, à des heures réglées, il le voit, et si à d'autres instants du jour il est pris d'un besoin de le revoir, il se présente à lui sans explications, sans prétexte. George s'éveille: Jean-Baptiste est au pied du lit. Il se penche, à la nuit, par la fenêtre ouverte, pour tirer les persiennes: Jean-Baptiste est devant la maison, guettant la fenêtre. George est à table déjà, le potage pris: Merminod survient, « Tu dînes à la maison ». Et sans un mot de réplique, George le suit. Le soir, Merminod le ramène, et quitte la pension quand M. Liardet, devant lui, a fermé sa porte à double tour.

— Tu vas me dire, sans rien oublier, tout ce que tu as fait, depuis hier matin.

Et qu'il omette un fait, si insignifiant fût-il, qui soit venu à la connaissance de Jean-Baptiste: « Toujours tromper, toujours mentir... »

Mais combien le rigide confesseur eût désiré que George à son tour lui demandât le récit de sa journée, et à quelles choses il avait pensé le soir en s'endormant! Si George eût exprimé un désir, il l'eût contenté bien vite, comme il voulait

que George lui obéît... George restait muet, et c'était son unique révolte, cette respectueuse indifférence, cette froideur humble. Jean-Baptiste, tout de même, le prenait pour confident, non sans réserve toutefois, car il conservait toujours en son aveugle amitié un certain dédain pour la jeunesse de George Moore. Mais il se fût réjoui que ses confidences fussent arrachées d'un suppliant regard, et moins négligemment écoutées.

Les après-midi de congé sont pour lui seul, et si à l'occasion de quelque fête la pension reste en vacances deux ou trois jours, il emmène George au loin, seul avec lui dans les montagnes. « Si cela ne t'ennuie pas trop..., » dit-il. Et une veille de vacance, George redoutant l'invitation, excédé, mais sachant bien qu'il n'aura pas la force de refuser, supplie M. Liardet. La pension part pour Genève, pour les Voirons, et c'est par toutes les chambres une gaîté de désordre, la joie des enfants qui déménagent. George a un impérieux besoin de cette joie et de ce bruit, et il prévoit la promenade longue avec Jean-Baptiste, le sermon sur quelque montagne. Eh bien ! c'est chose entendue, George est de la bande. Mais Merminod est prévenu à temps; devant la porte où les élèves sont réunis, il arrive à l'heure du départ silencieusement prendre la main de George Moore.

Il le sépare des jeux et des rires : trois jours entiers il le tient isolé, sous le muet reproche de ses yeux froids et durs. Et George voudrait bien que les autres ne fussent pas là, afin que son esclavage restât sans témoins, afin surtout qu'une telle gaîté ne babillât point autour de son pesant et morose ennui.

Jean-Baptiste pourtant lui expliquait merveilleusement bien l'utilité de sa présence, voulue de Dieu, et pourquoi il exigeait de lui d'exactes et sincères confessions chaque jour. Car seul, étant l'aîné, il pouvait le mettre en garde contre ses habituels péchés, et lui indiquer des moyens pratiques d'hygiène morale ou de guérison.

« Pratique », c'était son mot favori ; car ce calviniste continuellement hors de lui, épris de religiosité amoureuse, qui vaguement sentait l'hérésie catholique de ses mystiques enthousiasmes et de ses hystériques extases, voulait, en paroles du moins, se ravaler jusqu'au terre-à-terre de la foi protestante. Il s'imposait une discipline de refroidissants et desséchants exercices, et il ordonnait à George de l'imiter strictement.

Lui qui se fût attardé une matinée en la fixe contemplation d'une photographie de George Moore, avec, sur les lèvres, le sourire absent des moines que terrasse et cloue au sol une vision,

l'œil fasciné, inspirait à son catéchumène une horreur des images saintes, des chapelets qu'égrène le pouce distraitement. Il lui interdisait la génuflexion, l'ivresse des encensoirs, l'éblouissement des hosties blanches, le toucher des nappes de communion fines, toute la matérialité des prières. Il prétendait le soustraire à la tyrannie des formules canoniques que l'on récite sans les comprendre, et substituer aux rituelles oraisons fixées depuis des siècles pour chacun des jours de l'année, des méditations faites, assis à une table, un livre ouvert devant les yeux, sur quelque substantielle parole, ou quelque dogme qu'il faut admettre, mais qu'il faut discuter.

Il l'accablait de petits cadeaux utiles, brochures nettement éditées, mais sans luxe, sans la multicolore décoration des culs-de-lampe et des frontispices byzantins, cahiers de papier cousus d'un simple fil blanc.

Parfois il lui abandonnait pour quelques soirées un livre plus précieux, revêtu d'une terne reliure de deuil, et il lui recommandait avant tout d'en avoir grand soin, car sa prodigalité n'allait point jusqu'à remplacer volontiers un bouquin de trois francs, et il avait la manie des livres laids mais propres. Il indiquait un passage capital, disant : « Tu feras cette lecture ce soir, avant de te met-

tre au lit, et tu m'en rendras compte demain... — Tu seras donc toujours étourdi et léger ? » ajoutait-il le jour suivant, si George acceptait tous les principes sans objection. De sorte que le grand souci de George était de soulever des difficultés qui le lendemain fourniraient à Jean-Baptiste le sujet d'un sermon, ou le prétexte d'une diatribe contre l'éducation catholique.

Merminod glissait aussi aux ridicules pratiques des Jésuites. Non qu'il conseillât à George de fixer à ses habits une épingle, et de s'élever vers Dieu chaque fois que cette épingle le piquerait. Mais il lui recommandait de s'examiner à heures fixes. Et comme cela l'eût emporté trop haut, l'eût obligé à un trop violent effort, de se demander : Dieu en ce moment est-il content de moi ? il lui enjoignait de se poser cette autre question : Jean-Baptiste est-il content de moi ? supposant que cette pensée susciterait en son esprit une image plus immédiate, et qu'il se corrigerait mieux ainsi de ses défauts, par la crainte d'une réelle et humaine réprimande, dont chaque sonnerie d'horloge évoquerait la menace.

Mais lorsqu'ils se perdaient ensemble dans une »litude, l'éloquent systématique revenait aux ıéorieset aux déclamations. Merminod entraînait eorge le plus loin possible de Lausanne, et le

possédait complètement, partageant sa chambre dans les auberges, partageant, lorsqu'une ascension les retenait la nuit sur une montagne, sa botte de paille, en les châlets, ouverts à tout venant, du Club Alpin. Singulier couple, ce débile exalté se hissant péniblement, maladroitement, ce jeune homme bien découplé, hardi, le tirant et le poussant, affirmant en ces difficiles sentiers la supériorité de sa force physique et de sa beauté native, mais courbé, annihilé tout à coup lorsque le phthisique prédicateur retrouvait un peu de souffle, poursuivait à grands éclats le discours qu'avait interrompu une montée à pic, le côtoiement d'un précipice, ou l'assourdissant fracas d'une cascade.

Souvent, Merminod tombait dans la neige à la renverse. Il criait que le vertigo le tirait en bas, qu'il se sentait crouler avec toute la montagne. Le sang lui venait aux yeux et au nez ; d'atroces nausées lui disloquaient le diaphragme. George le soignait avec un empressement silencieux et l'habileté d'un voyageur accoutumé au mal de montagne. Mais Jean-Baptiste rudoyait George, irrité de cette incurable faiblesse, de ces misérables poumons qui refusaient l'air raréfié des hauteurs, désespéré de si indignement confesser Dieu parmi la majesté des sommets.

Sa pédante oraison s'appuyait, trapue et lourde,

sur de dogmatiques affirmations. Convaincu et monté jusqu'à une certaine poésie, il ne se souciait cependant point de la forme, s'exprimait en un style utilitaire, avec une négligence de journaliste et une pesante mathématique de savant. Mais dans l'édifice bien assis, mal orné, de ses phrases, étaient serties, comme des pierreries d'un archaïque éclat, d'innombrables citations des livres saints. Il savait par cœur des versets et des chapitres entiers, et son érudition, ainsi que sa mémoire, était pour son âge miraculeuse. Resté toutefois enfant, il n'avait pas dégagé encore l'originalité de ses opinions, et il répétait surtout des choses déjà dites, qu'il avait lucidement comprises et s'était, par une longue digestion, assimilées. Il ne poussait point jusqu'aux arguties du dogme, ne se hasardait pas dans le compliqué labyrinthe du mystère. Son sermon du jour restait identique à celui de la veille, entretenu dans les généralités, pauvre d'analyse, mais somptueux et altier, approprié au grandiose banal du décor, et volant en cercle très haut dans un sublime continu.

Lorsque l'été peupla la Suisse d'une foule de foire, et que les orchestres ambulants, les musiques de bastringue se répondirent d'un sommet à l'autre, comme jadis le cor des Alpes, Merminod poursuivit ses ambitieuses prédications, sourd

au fracas mondain qui déshonorait les belles montagnes, avec cette insouciance de tout respect humain, ce mépris ou cette inintelligence du ridicule, qui si curieusement caractérise les protestants évangélistes, volontiers prédicateurs de rue ou de boutique. Dans la Suisse envahie, devenue pour cinq mois le casino international de l'Europe, sa voix s'éleva toujours, déclamatoire et monotone, comme dans la religieuse solitude et le silence biblique de l'hiver.

Un jour il annonça la bonne nouvelle sur le sommet du Rigi.

Le voyage de Lausanne à Lucerne parut à George extraordinairement long, dans ces wagons surchauffés dont les stalles profondes, recouvertes d'un velours d'Utrecht et capitonnées, lui rappelaient le fauteuil Voltaire où Jean-Baptiste le prenait sur ses genoux. Ce fut un entretien analogue, à voix basse, à cause des voyageurs étrangers, mais un entretien historique et géographique; car Merminod réservait la religion pour le lendemain, et ne voulait point cependant que cette journée fût inutile tout entière à l'instruction de George Moore. Il lui désignait les villages, les sommets, lui apprenait à les retrouver sur la carte, lui lisait les notices du guide, provoquait son admiration le *Bædeker* à la main. Puis, affaissés, réduits

au silence par la migraine du voyage, ils débarquèrent à la gare de Lucerne, et tout de suite se trouvèrent, ahuris, dans une animation de ville d'eau, à l'heure du bain.

C'était, sur le quai du Schweizerhof, sur le lac, un papillotage d'éclatantes couleurs où le rouge et le bleu dominaient. Sous leurs ombrelles de soie bleues ou rouges, de jeunes misses tout en blanc promenaient lentement leurs disgracieux fourreaux de mousseline et leurs corsages mal ajustés, joliment rieuses quelquefois malgré leurs turbans de foulard tamponnés, ou bien cachant sous de fort grands chapeaux leurs cheveux blonds. Plus charmants étaient les bébés, en l'excentrique fantaisie de leurs costumes, tout blancs et presque nus, comme en chemise, hâlant au soleil leur cou, leurs épaules, leurs jambes jusqu'au-dessus du genou ; abrités du soleil par de gigantesques mais légers chapeaux où leurs visages semblaient de tout petits tableaux en de grands cadres ; trottant, les uns, libres et sans façon, en la simplicité de leurs vêtements ; se pavanant, les autres, en de magnifiques robes voyantes, et supportant bien la royauté de la pourpre, la pâleur des jaunes crèmes, la sévérité des verts, la sombre rutilance des grenats. Bleues et rouges, les banderoles d'une flottille de canots tirés sur le demi-cercle du rivage

ou glissant sur l'eau parmi les cygnes blancs et les foulques noires, frissonnaient tendues au vent, zébrant l'atmosphère ensoleillée de multicolores éclairs. Et parmi ces touches brillantes, les minuscules calottes de quelques étudiants suisses piquaient des points bleus et des points rouges, des points jaunes et des points verts. C'était une grande folie de couleurs et une réjouissance pour les yeux.

Puis, éclataient les sons comme les couleurs, et se heurtaient à contre-mesure, en de criardes discordances, les harmonies simultanées de trois orchestres : dont l'un mettait dans le jardin du Schweizerhof un groupe d'habits noirs; l'autre un assortiment de complets clairs, de pantalons larges, des vareuses flottantes de cabotins en tournée, à même le quai; l'autre, une exhibition des costumes helvétiques devant la façade de l'Hôtel National, un moutonnement de grands feutres verts à ganse de soie, parmi le gloussement des pipeaux et l'enrouement des cornes rauques,

Là piétinait la foule compacte, autour de deux kiosques où l'on vendait des livres, des journaux et des fleurs, où l'on distinguait la rigide solidité des roses pourpres, la chlorose des roses-thé, et l'effeuillement des roses du Bengale, à travers une grande affiche transparente où était écrit : « Serge

Panine » en grosses lettres, en ces hiératiques caractères allemands.

Au même instant, du même coup d'archet, l'orchestre du Schweizerhof attaqua l'ouverture de *Guillaume Tell*, et celui du quai une fantaisie sur la *Mascotte*, tandis que se mouraient les derniers accords d'une valse sentimentale de Strauss, écorchée par les musiciens costumés du National. Et la foule circulait toujours, humant çà et là, au hasard de la promenade, une bouffée de musique italienne, un flon-flon d'opérette ou un soupir de valse allemande.

— Au Schweizerhof! cria Jean-Baptiste au conducteur de l'omnibus, en lui jetant les deux sacs de nuit... Une chambre pour deux, au troisième...

Et il fendait la foule, entraînant George, disant: « Viens vite, je vais te montrer le monument du Lion ».

Avec une piété patriotique, d'un grand geste, il lui montre le lion blessé de Thorwaldsen, taillé dans une roche blanche d'où l'humidité suinte, la patte de pierre tendue hors de la niche, comme par un fiévreux désir de se tremper dans le bassin qui reflète son image. Merminod et George jouissent de la fraîcheur de l'eau, leurs chapeaux à la main, s'épongeant le front: car ils ont fait, dès en débarquant du wagon, une longue route sous le

soleil. En face du lion mourant que coupe en deux un mince jet d'eau, à l'ombre des grands arbres, à côté du châlet où se vendent des bois sculptés, ils s'assoient sur un banc rustique. Tandis que plusieurs Anglaises, tirant leurs albums à couverture de toile blanche, dessinent le monnument, « Explique-moi l'inscription en latin », dit Jean-Baptiste, et tout aussitôt il célèbre ce grand amour de la liberté qui de tout temps a honoré les peuples suisses.

— C'est bien au milieu de cette belle nature que la Liberté devait naître. C'est bien sur les bords de ce lac que tu traverseras demain... »

Et c'est un discours de pompeux chauvinisme, qu'interrompt à peine la courte nuit passée ensemble dans une chambrette du Schweizerhof, et qui se répète et se développe le lendemain sur le bateau, à la vue des paysages historiques.

Malheureusement, ils ne pousseront pas jusqu'à la Chapelle de Guillaume Tell, jusqu'aux immortelles sources du Grütli. Voici Wœggis, et tout de suite Vitznau, et la course précipitée vers la gare où une locomotive asthmatique, un wagon à l'aspect de char-à-bancs, attendent l'innombrable foule de voyageurs. C'est la cohue des dimamches à Paris, dans les salles d'attente des trains de banlieue; un départ à l'heure du déjeuner pour

Bougival ou pour Asnières, avec, en plus, d'extravagants costumes anglais, un bruyant caquetage de misses qui s'usent la poitrine à ponctuer leurs phrases de pénibles et gémissantes aspirations affectées; trois wagons qui successivement s'ébranlent, complets, débordant; la peur de rester au pied de la montagne promise, le désespoir des familles tronquées qui s'appellent, se donnent rendez-vous au sommet; et enfin l'ascension lente.

D'abord, on monte parmi des arbres qui masquent la vue ; puis la voie fait une courbe, et d'une hauteur de vol, s'aperçoit le lac des Quatre-Cantons, qui se renfonce, se rétrécit, se masse. Et peu à peu, les montagnes s'abaissent, l'horizon s'élargit. Alors c'est un va-et-vient régulier des cinquante-quatre voyageurs entassés, vers la droite, puis vers la gauche, suivant les indications du guide. C'est un même cri d'admiration arraché en même temps de toutes les bouches par la toute-puissante autorité du petit livre rouge. Et au moment où l'exaltation s'exagère, tout à coup la nuit, un tunnel traversé lentement; à l'entrée de la voûte, des lettres gigantesques d'un or brillant, une affiche surhumaine plantée là par une impudente et intrépide réclame : CHOCOLAT SUCHARD. Et de nouveau, des deux côtés de la voie, les perpé-

tuels pâturages gras et verts, les bestiaux tranquilles qui broutent, les châlets et les sapins disséminés, et au fond, dans le gouffre, la Suisse qui s'abîme, entrant peu à peu tout entière dans le cercle de la vue.

Merminod, posément, explique à George les machines, la crémaillère, lui nomme les inventeurs, lui fait lire les pancartes accollées aux murailles de roche, et indiquant à chaque pas la pente de la voie. Et lorsqu'ils ont enfin posé le pied sur le Kulm, déjà las des panoramas indistincts et des raccourcis de montagnes, « Regarde, » s'écrie-t-il, embrassant d'un geste circulaire toute la Suisse ramassée et recroquevillée à ses pieds. Et le sermon commence : « Dieu est grand... Voici les témoins qui attestent la grandeur de Dieu... Voici où tu dois adorer le Seigneur, que les papistes voilent d'un nuage d'encens, et éclairent mesquinement d'une lumière de cierges. »

Pourtant, sur le sommet de la montagne, c'est comme en bas, à Lucerne, un étalage de toilettes claires, une cacophonie de violons et de flûtes. A chaque arrivée de train, une foule nouvelle court à la crête, où se carrent trois grandes casernes d'hôtels, où une file de boutiques déploient leurs étalages sous les tentes de coutil blanc et sous les ombrelles jaunes. Et comme pour saluer les arri-

vants, un orchestre attaque une polka de Fahrbach accompagnée par intervalles d'un cri éclatant de tous les musiciens, à l'unisson. Et d'autres orchestres sont disséminés sur la montagne : car le vent qui souffle apporte des tourbillons de musiques diverses ; tout un chahut de guinguette monte à la fois du Kaltbad et de la Rigi-Scheideck.

Tous les regards sont braqués vers le même point. Toutes les têtes se tournent à la fois. D'un côté c'est une carte en relief, d'un vert brun très foncé, où les forêts et les pics, projetés suivant un point, font des taches plus sombres ; où les villages sont tout blancs ; où les lacs sont d'un bleu plus pâle, traversés de bateaux à vapeur grands comme des mouches ; où les rivières se tordent comme des serpents métalliques. De l'autre, c'est la chaîne des glaciers, livides, blancs avec des trous gris, assis côte à côte en leur tristesse de mort, en leur majesté spectrale. Et ils semblent jeter un regard de mépris sur le misérable paysage écrasé au-dessous d'eux.

C'est eux que Jean-Baptiste prend à témoin de la toute-puissance divine, et le bras tendu vers les neiges éternelles, lorsque tous les étrangers sont rentrés à l'hôtel, et qu'il est resté seul, assis avee George sur l'herbe piétinée, il le courbe sous le

vent de montagne de sa parole, il le fait petit, tout petit à ses pieds, comme la Suisse là-bas, qui rampe avec une humilité, un grouillement noir de fourmilière.

« J'ai vu ceux qui t'ont appris le nom de Dieu s'agenouiller à Saint-Pierre le Vendredi-Saint, crier à un prêtre : « Je me repens », et recevoir d'un coup de bâton sur la tête l'absolution de leurs péchés... J'ai vu à Einsiedeln douze prêtres à la fois consacrer l'hostie aux douze autels de l'Église, et transformer en Jésus leur pain et leur vin, tandis qu'au milieu une foule de mendiants et d'infirmes s'agenouillaient sur des marches de marbre noir, devant une image miraculeuse de la Vierge, vêtue d'or et de pierreries, scintillant sous une lampe qui ne s'éteint jamais... Moi, je ne t'ai pas montré Dieu dans une châsse ; je ne t'ai pas montré Dieu sur un piédestal. Je te l'ai révélé dans la gloire des solitudes et sur la nudité des sommets... »

Tout le jour il le harangua ainsi, s'accordant à peine une heure de silence pour le repas et pour la sieste, reprenant son homélie avec sa promenade, se récriant à satiété sur la majesté des solitudes.

Pourtant, sur cette étrange montagne que foulent aux pieds chaque jour des milliers de tou-

ristes, toute leur journée fut employée à des visites, comme dans les campagnes banales qui ne s'élèvent point de 1800 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Ils durent courir à la Scheideck, revenir en grande hâte au Kaltbad.

Là sur une terrasse était assise une société nombreuse comme sur le balcon d'un théâtre, tournée vers une ligne de glaciers disposés comme un décor de fond où ne manquaient que les personnages. Et, ce qui paracheva l'illusion, les brouillards montèrent subitement comme un rideau tiré, voilèrent tout l'horizon, pendant que l'orchestre de l'hôtel jouait un finale et que tous les assistants se levaient n'ayant plus de spectacle à voir.

Et lorsque Jean-Baptiste revint avec George à pied, le soir, au Rigi-Kulm, ce fut encore une prédication, hachée par le halètement de la montée, coupée, à chaque station, par ce refrain : « Dieu est grand. »

Quand ils arrivèrent à la crête, les hôtels se vidaient, toute la foule courait sur la plate-forme comme pour un feu d'artifice. Un appel de cor les fit tourner vers l'Occident. Une cohue nouvelle ɔ voyageurs se déversait au dernier instant du ɔrnier train, se ruait vers la cime. Puis, comme

le cor enroué grinçait le ranz des vaches, comme l'orchestre du Rigi-Kulm achevait par une fusée d'accords un quadrille de Gung'l, comme on devinait l'orchestre du Kaltbad à de vagues sonorités étouffées qui montaient, une dernière fois Merminod murmura : « Dieu est grand », et le soleil se coucha dans une pourpre cardinalice.

XIII

— Ne bouge pas, surtout... Je reviens... Je vais retenir la table pour dîner...

Et Merminod qui s'éloigne, plusieurs fois se retourne, guette si George reste bien contre le bastingage, à deux pas de la bouée blanche où se lit le nom du vapeur en majuscules noires, à l'angle de la cahute où se distribuent les billets.

C'est un retour de Genève, sur le *Mont-Blanc*, dans un crépuscule de lumière atténuée, qui fait l'eau moins transparente, mais moins crayeuse et plus bleue...

George aussi suit des yeux Jean-Baptiste, et dès qu'il a disparu, tire de sa poche la lettre reçue le matin de Florence Welti, décachetée, parcourue

à la hâte, pendant une première absence momentanée de Merminod.

« Je n'ai pas pleuré, mon chéri, je suis restée tellement surprise et étourdie du coup que je suis partie sans pleurer une larme. J'étais comme une machine qu'on aurait poussée.

» J'y ai pourtant bien réfléchi. C'est fini, sais-tu? mon Georgie adoré, je ne te verrai plus jamais. Je suis pour très longtemps en Allemagne, et toi tu iras en Amérique avec tous les tiens, avec ta famille *complète*, n'ayant besoin de personne autre, pas même de ta petite Florence. Et comme tu m'oublieras vite ! Tu es si insouciant... Je veux te dire comme je pense à toi : j'ai ton joli portrait sur ma cheminée et j'attache au cadre du lierre frais, chaque matin. On m'a tourmentée pour que je l'enlève. On me l'a volé, je l'ai retrouvé toujours...

» Il faut que tu saches encore où je suis, pour me rêver parmi les objets qui sont autour de moi... »

Et elle l'emporte avec elle jusqu'à Tübingen, au travers de la Suisse ; à Lucerne d'abord, sur le lac des Quatre-Cantons, animant, éclairant d'un mot les paysages qui parurent à George si ternes dans le brouillard d'ennui dont Merminod les enveloppait ; restituant aux légendes leurs grâces vieilles dont les dépouilla le chauvinisme moderne

et le prosaïque calvinisme de Merminod. Puis à Zürich, sur le lac immense et riant, pur et pâle; à Schaffouse ; à Tübingen, aux bords du Neckar qu'animent les ondulations vertes des branches réfléchies, que descendent lentement des radeaux formés de troncs d'arbres bruts. Et elle peuple les rives d'une foule oisive, fumeurs de longues pipes, buveurs de bière blonde, qui regardent ces trains de bois descendre, indéfiniment ; rêveurs comme s'ils goûtaient un lied de Schumann ; répétant parfois, paisiblement. « *Jöckele, Jöckele, sparr* [1]..., » une scie du pays, quelque chose comme un « *Ohé Lambert* ! » allemand. Par les rues, c'est le pas militaire des bandes de soldats aux uniformes sombres et des étudiants duellistes balafrés...

« Tu me vois, mon chéri, dans cette ville d'université et de caserne, où tout le monde s'enrégimente, car les étudiants eux-mêmes font partie de cercles et de sociétés comme celle de l'*Etude*, à Lausanne... — Tu portes encore ton béret où j'ai brodé la devise : « *Amitié. Progrès,* » n'est-ce pas ? Tu es le premier étranger qu'ils aient élu président. C'est un grand honneur, sais-tu? enfant. Faut-il que tu les aies séduits !...

1. Petit Jacob, Petit Jacob, enraye.

» Dis-moi... Est-ce que *Lui* aussi t'aime toujours? Oh! c'est qu'il ne faudrait pas te laisser reprendre et manier par lui. C'est qu'il faut être fort contre lui. Je le veux, mon Georgie adoré, je le veux. Puisqu'il faut absolument que tu obéisses à quelqu'un, obéis à ta petite Florence...»

— J'essaierai, murmure George tout grave, car cette voix qui lui parle de si loin l'émeut : s'il désobéissait à Florence, comme ceux qui sont morts elle ne serait plus là pour lui pardonner... J'essaierai... Et il relève la tête résolûment... Merminod est devant lui. Il n'a pas même besoin de réclamer la lettre, George la lui donne. Jean-Baptiste la lit, sans un froncement des sourcils, sans une moue des lèvres, la replie...

— Rends-la moi...

— Non, je la garde.

George ne réplique pas, et c'est un long silence pénible, accoudés tous deux côte à côte. Mais Jean-Baptiste lui touche l'épaule, pour qu'il le regarde bien en face.

— Tu n'as pas un portrait d'elle?

— Non...

Non : il a prévu que Merminod voudrait le prendre et qu'il n'oserait pas le refuser. Il l'a brûlé... Il reste devant Jean-Baptiste debout, droit, dans l'attitude d'un enfant que son maître interroge,

puis, lorsque Merminod s'est de nouveau penché, appuyant ses bras croisés au bastingage, il reprend sa place, à côté, et c'est de nouveau le silence.

C'est une volupté pour George, ce silence, tellement il est brisé. Articuler une parole le fatiguerait. Ces courses en la compagnie de Jean-Baptiste l'anéantissent. Ainsi posé, immobile et sommeillant debout, il sent la lourdeur de tous ses membres, comme, éreinté par une marche, on a conscience de sa lassitude en dormant. Quelque chose le serre aux tempes. Quelque chose l'oppresse, et ses nerfs n'ont plus même la force d'être irrités. Seulement un agacement au bout des doigts, sous les ongles...

Aujourd'hui, Genève. Et par les rues de la cité sainte, la Rome, la Jérusalem nouvelle du calvinisme, le sermon-type où Merminod s'est révélé tout, où il a mis toute sa foi, toute son érudition, traçant à grands traits l'histoire de la Réforme, la tyrannique omnipotence de Jean Calvin, rallumant sur la colline du Champel le bûcher de Michel Servet... Les premières paroles à voix sourde, les petites phrases heurtées et saccadées, le crescendo, l'éclat de tonnerre de son enthousiasme, dès l'apparition, tout au bout du lac, de la grande ville populacière, commerçante et religieuse, vers qui s'abaissent peu à peu les collines boisées que do-

mine le Mont-Blanc, si reculé, si brumeux qu'il se confond avec les entassements de nuages blanchâtres, en son attitude de montagne rêvée. La ville étagée en amphithéâtre au-dessus des mâts et des cheminées de bateaux, étouffée comme si les maisons mal à l'aise sur leurs bases trop étroites se grimpaient les unes sur les autres pour conquérir leur place dans une houle et un coudoiement de multitude. La marche à grands pas sur les quais, l'instant de méditation muette sur le pont des Bergues, devant l'île Rousseau. Puis l'ascension des rues tortueuses, la notice historique au collége qu'a fondé Calvin, la prière dans la lourde cathédrale romane, çà et là défigurée par de maladroits chapiteaux corinthiens; et les trois tombeaux de marbre noir où reposent les Rohan, Jean de Brognier, Agrippa d'Aubigné. La station à la maison de Calvin, et ce grand geste circulaire de Jean-Baptiste au cimetière de Plain-Palais, disant : « C'est là que le Réformateur est enseveli; mais son humilité a refusé une pierre tumulaire, et nul ne sait où ses os pourrissent, et peut-être qu'en ce moment nous les foulons aux pieds! »

Puis, leur fatigue s'abattant, s'endormant presque sur un banc, dans le jardin du Lac, en face de l'embarcadère où le bateau sous vapeur crache dans la grande pureté de l'atmosphère des bouf-

fées de fumée charbonneuse; Merminod, la bouche sèche, enroué, se résumant, déroulant la péroraison de son discours, soutenant, avec une dédaigneuse acrimonie, cette thèse : « Même catholique, tu ne dois pas ignorer l'histoire de l'Eglise.» Et, se dressant en pied : « Attends !... » Il court à l'une des librairies du quai, achète un petit vilain volume noir : *Précis de la Réformation*, puis, sur la page du titre, inscrit au crayon une dédicace attendrie et exaltée. Et, debout toujours, retourné vers la ville dont l'ombre s'allonge maintenant jusqu'au lac, d'un signe muet, il ordonne à George de graver en son cœur le souvenir du salutaire pèlerinage où Jean-Baptiste l'a guidé de sa main et l'a soutenu de sa parole.

Il y est entré pourtant sans émotion et sans battement de cœur, dans la cité sainte, malgré son énervement adroitement entretenu par l'intelligent apôtre. Nul religieux prestige. Perpétuel oubli de l'histoire sur laquelle il marche, comme dit Merminod, « *Historiam calcas.* » Une ville à double face, cachant par une devanture de quais et de boulevards riches un sale et montueux dédale de ruelles. Au bord du lac, c'est un interminable .age de bijouteries : l'or et l'argent des chronètres suspendus à des crochets d'acier, parmi festons des lourdes chaînes ; et sur des cous-

sins de velours rouge les boîtes chiffrées, guillochées, émaillées de bleu, des montres, alternant avec l'égrènement des diamants sur les ouates blanches, le bleu variable des turquoises sur les velours nacarats, l'azur transparent des saphirs assombri sur les fonds d'écrins noirs. Et c'est encore le cuivre mat des microscopes, les jumelles de chagrin noir aux tubes d'aluminium, la grande propreté des instruments de précision. Tout cela coupé brusquement par le store rayé de blanc et gris, par les tables d'un café, occupant la moitié du trottoir, et mettant un affairement de garçons corrects en vestes courtes parmi l'oisiveté des buveurs penchés vers leurs bocks et des fumeurs renversés sur les dossiers des chaises.

Et déjà au-dessus des brillantes vitrines, le luxe cesse, les étages supérieurs des façades sont de plâtre ou d'une pierre grise et triste. C'est haut et plat. Il y a d'innombrables fenêtres avec des persiennes vertes. Le type de ces lugubres demeures, c'est l'hôtel de la Métropole, une boîte immense, carrée, qui dort derrière les volets clos. En face, sur le quai du Mont-Blanc, le hideux et somptueux monument du duc de Brunswick, avec sa folle superposition de marbres blancs et de marbres rouges, ses animaux fantastiques et ses prétentieuses statues, semble l'œuvre d'un joaillier

fou, dévoyé vers la grande sculpture, hanté de conceptions apocalyptiques et de délirantes monstruosités.

Mais ici, c'est encore l'horizon du lac, la joie des yeux éblouis, le paresseux et voluptueux étirement des membres dans un bain de soleil : derrière la première rangée des maisons, c'est une fraîcheur de puits au pied des hautes et sombres masures, dont l'œil, faute de reculement, n'atteint que difficilement les toits. C'est une perpétuelle descente des ruisseaux torrentueux, mais attardés par des barrages d'ordures, sur les pavés gras et inégaux. Et le souvenir seul de l'ascension vers les faubourgs fatigue George, comme si de nouveau, fichant sa canne dans les interstices du vieux pavage, il se perdait avec Jean-Baptiste parmi les rues compliquées, qui parfois, passant au travers des maisons, font suinter sur les fronts en sueur la pénétrante humidité d'une voûte noire, traversée d'un courant d'air... Oh ! sous ces étroits tunnels, l'étrange voix de Jean-Baptiste !...

Maintenant il se tait, ainsi que George ; et tous les autres voyageurs se taisent, très lassés. Le -issement strident du bateau se perçoit dans le lencieux crépuscule...

Et voici qu'une troupe de musiciens italiens, qui se rendent à l'hôtel des Trois Couronnes, à Vevey, — afin de ne pas perdre cette fin de la journée et de récolter, durant le passage, quelques sous, transportent sur le pont leurs violons et leurs guitares, et la grêle ritournelle crépite. Coiffés de feutres poussiéreux, faces terreuses et hâlées, encadrées de cheveux qui bouclent, ils ont un mendiant sourire. Ils pincent gaîment et agilement les cordes... *Jammo*... George se réveille, George lève la tête... Dieu ! Est-ce que c'est la nuit ? Est-ce que c'est ici la Bodega de José Galino, avec la belle fille brune, et les joyeux enfants ?... *Jammo*... Est-ce que c'est George lui-même qui a saisi la guitare de l'Espagnole et qui siffle et qui chante, dans la salle aux murs blancs égayés de populaires imageries ?

Oh ! la caresse des mots étrangers n'évoque pas devant ses yeux la Venise du soir, avec des glissements de formes noires sur les canaux et des fanaux flottants, ni les nuits bleues de Naples où rougeoie l'incendie éternel du Vésuve : non, mais sur la neige de cet hiver, dans les rues désertes de Lausanne, une bande d'écoliers ivres, riant, se culbutant, lançant à pleine voix vers le pâle ciel et les frileuses étoiles de la Suisse, les chansons des mers ensoleillées de l'Italie...

Ses fous compagnons, Jean-Baptiste les a tous éloignés de lui... et voilà qu'il s'en aperçoit seulement, car Merminod n'a pas dit tout à coup : « Tu ne les verras pas » ; il a isolé George insensiblement, à son insu... Chez José Galino..., il n'y peut retourner le soir, puisqu'il a un impitoyable et méfiant geôlier. Mais une après-midi, il saura, par quelque artifice, assurer sa liberté afin d'y retourner une fois. Car il faut qu'il soit gai, il faut qu'il chante, il faut tout à fait qu'il chante et qu'il fasse une endiablée musique.

Et un jour, il monte, courant presque, la rue Chenneau-de-Bourg, n'osant tourner la tête, tant il a peur de se voir suivi. Voici l'enseigne, au bout de la tringle rouillée, le Cambrinus gras et rose attablé, la pinte débordante de mousse. Derrière les poussiéreuses vitres se devine la salle en longueur où la fumée des pipes s'épaissit, la double rangée des tables carrées en chêne massif, les brocs d'étain humides de bière, et la foule des buveurs que le petit homme aux favoris de torero sert gravement. Et seul, José porte sur son visage maigre et jaune un cachet d'exotisme. Autrement c'est la banale brasserie allemande où dans une ombre mouillée de caveau, dans la nauséabonde odeur des vieilles pipes, se dégustent les

boissons froides et alourdissantes, les bières brunes qui épaississent la langue.

Mais George entre, avec une désinvolture d'habitué.

— Un malaga, en haut, José.

José s'étonne « Señor Moore ?

— Chut... Maria ?

— Là-haut... »

Elle est assise, sur une chaise de paille, oisive. Et la mère aux cheveux blancs est accroupie dans un coin. Toutes deux saluent Geoge Moore d'un signe de tête, avec une tranquillité d'indolentes femmes que rien ne surprend.

Sur le mur blanc sale, les courses de taureaux et les combats de coqs sont, à la clarté du soleil, pauvres de couleur et ridicules de dessin. La misère de cette pièce, splendide sous la lumière sourde et chaude des fumeuses lampes, est, au jour, toute blafarde. La banderille piquée dans le plâtre par sa pointe de fer, est déteinte, passée ; le sang qui a jailli sur la soie n'est plus qu'une brune et méconnaissable éclaboussure. Le Christ peint en couleur de chair, le Christ aux blessures rouges, se raccroche à la croix de bois noir, avec une contorsion presque grotesque. Et parmi toutes ces ruines, Maria-Concepcion s'abandonne, fatiguée déjà, les

traits marqués, le front gâté de rides, en la vieillesse précoce des filles de pays chauds.

Et puis, le banc où Stephen Ellis, Nicolas de Giurgevo, Sandozet, Stamati et les autres s'asseyaient serrés, attentifs aux chansons et aux danses de Maria ou aux sifflements de George, le banc est vide. Et c'est la grande tristesse de cette salle nue, ce meuble presque unique, qui est inutile, et qui n'attend personne.

George boit lentement, à petits coups, sans soif, son sirupeux malaga. Et il ne dit pas à Maria-Concepcion : « Chantez... voulez-vous? » Il ne touche pas non plus à la guitare qui est pendue à un clou. Mais après sa pièce de monnaie jetée sur la table boiteuse, et le même silencieux salut qu'en entrant, il sort, désolé.

Et dans la rue Chenneau-de-Bourg, au milieu de la pente raide, subitement il s'arrête...

C'est que le souvenir d'un mot maintes fois répété de Jean-Baptiste lui revient et le frappe :

« Je n'aime pas à te voir gai... »

XIV

Cet été, une chaleur lourde descendait sur le lac, qui, pénétré pourtant de soleil jusqu'aux plus intimes profondeurs, restait, en son immobilité, froid, au contact de l'atmosphère torréfiée...

La gaîté de George est morte. Et alors, il n'est plus George. Car sa gaîté, c'était lui. Il avait le cœur gai, souriait à tous, n'éprouvait en présence des inconnus aucune timidité, aucun embarras, mais, comme très heureux de vous voir, vous secouait tout de suite la main affectueusement, gaîment. Ses amitiés étaient faites de gaîté; car ainsi accueillis, et gagnés par la contagion de sa gaîté franche, glissant au courant de son entraînante gaîté, les plus indifférents conservaient de son vi-

sage épanoui un souvenir qui les ramenait à sa compagnie, et ce besoin de toujours revoir le jeune et joyeux garçon qui dissipait toute tristesse, peu à peu se métamorphosait en des amitiés d'inséparables. Il s'instruisait gaîment et, bien que naturellement paresseux, ne rechignait jamais contre le travail. Et matériellement aussi, il était gai. Sa puberté ne fut pas une crise de douloureux efforts, de voluptueux et mélancoliques énervements, mais un développement conscient et satisfait. Sa belle santé, c'était la gaîté de son corps.

Elle est morte, la gaîté de George. Merminod lui a trop dit : « N'aie pas cette aisance effrontée avec les étrangers. » Il n'ose plus tendre la main, et reste compassé, niais; nul ne le distingue plus en son insignifiance. Tout travail l'endort. Il ne se secoue que par un remords, n'apprend que par résignation. Et aussi sa beauté d'enfant s'attriste. Sa tête s'allonge et se rétrécit. Les oreilles s'écartent. Les yeux se rapetissent et se ternissent : on ne voit plus jusqu'au fond. Il adopte une disgracieuse coiffure — la raie au milieu, les cheveux retombant sur le front — qui vaguement le fait ressembler à Hélène Merminod. Ses vêtements de grossière cheviotte, choisis par Jean-Baptiste, ne s'appliquent plus à la sveltesse cambrée du corps, obéissent plus à la souplesse des mouvements.

Et vous diriez à le voir si timidement marcher qu'il ne sait pas marcher, qu'il a peur de quelque réprimande, qu'il se surveille constamment.

Certes, eût-il été le fils d'un ministre, eût-il vécu toute sa jeunesse parmi des hommes en perpétuelle redingote longue formée jusqu'au col, en perpétuel chapeau haute forme, il ne se fût pas avancé d'une démarche plus pastorale et plus discrète. Merminod, dont les ordres étaient ponctuellement exécutés, se heurtait, quand il voulait lui inculquer des sentiments d'amitié ou de foi, à une irrémédiable indifférence. Ses efforts désespérés se brisaient contre l'animal abrutissement, dont il était l'ouvrier d'ailleurs: car s'il avait réduit ce fort tempérament, c'est par la puissante et empoisonnée influence de l'ennui, ingurgité à haute dose, ou plutôt sans dosage.

Qu'il lui débitât ses tirades, sur une montagne de pâturages, dans une riche vallée verte, sur une route exposée au soleil sans abri; ou qu'il sollicitât d'amicales confidences, de longs épanchements, des serrements de main ; ou qu'il lui jetât les bras à l'entour du cou, toujours Merminod l'ennuyait.

Et l'ennui agissait sur George à la manière d'un stupéfiant. Rarement la gaîté de George s'étai communiquée à Jean-Baptiste. Toujours l'ennui d

Jean-Baptiste avait reflué sur George, l'avait noyé. George était anéanti. L'ennui de Merminod l'éteignait.

Certes Jean-Baptiste lui avait ôté toute confiance en lui-même; il l'avait persuadé de son étourderie, à force d'injurier son étourderie; il l'avait convaincu que sa tête était vide, qu'il ne pouvait aller seul, sans guide, dans la vie, avec cette pauvre tête et cette inintelligence irréfléchie. Et il l'avait préparé ainsi au respect d'un ami plus mûr, à l'obéissance absolue, sans réplique. Mais le philtre qui magiquement soumit George en la puissance de Jean-Baptiste, c'est l'ennui. L'ennui, comme un narcotique, prostrait George aux pieds de Merminod, comme endormi.

Et Jean-Baptiste abusait du poison lent. Jaloux avant tout d'autorité, il s'enorgueillissait de facilement manier cet insensible automate, ne réfléchissait point que jamais il n'obtiendrait de lui que des mouvements non voulus et de mécaniques manifestations.

George, qui ne comprenait pas, aux instants où par hasard il restait seul, demandait tout haut, le regard fixe : « Qu'est-ce qu'il a donc après moi?... Qu'est ce qu'il me veut?... Pourquoi ne me laisse-t-il pas en repos? »

Et sur le quai du lac, les bras croisés, les jambes pendantes, il se cuisait au soleil, pleurant d'ennui, parfois.

XV

Et tout à coup, à la porte de la Bodega, les paupières lassées de George se soulevaient. D'un unique, soudain regard, frappé d'une lueur d'éclair, il mesurait l'œuvre accomplie, percevait le progrès, comptait les étapes.

Et durant une grande rêverie, au soleil, sur la berge des bains froids, sa peur de Merminod devenait haineuse, un besoin l'assaillait de vengeance sournoise et de résistance en-dessous.

Comme c'était jour de demi-congé, il remonta jusqu'à la maison des Gutenheim, place du Pont, où chaque mercredi et chaque samedi, ses anciens mis venaient goûter. Tous, autour de la table, rièrent : Georgie ! Georgie..., ravis, surpris, car on savait que Jean-Baptiste lui avait défendu de

venir et ils observaient la première désobéissance avec une curiosité.

George, parmi les rires, demeurait grave, ému, essayait en vain de se mettre à l'unisson de la joie bruyante, où sa voix, l'an dernier, eût si bruyamment éclaté. La volonté, formulée en style d'oracle, de Jean-Baptiste, se répétait à son oreille toujours : « Je n'aime pas à te voir gai. » Et morne convive, devenu le rabat-joie des autres, comme un nouveau Merminod, George regrettait déjà l'équipée dangereuse et sans nul charme, lorsque l'on annonça Jean-Baptiste.

Et il éprouva une si saisissante émotion, un si exquis tressaillement de peur, un si raffiné plaisir, quand il s'esquiva par une porte, tandis que Merminod entrait par l'autre, qu'il résolut de goûter bien des fois encore cette piquante sensation.

XVI

C'est donc, après le sommeil des dernières semaines, une surexcitation subite de son activité. Une idée fixe le harcèle : tromper Jean-Baptiste. Et il suffit que Jean-Baptiste lui défende une chose pour qu'une concupiscence ardente de la faire l'irrite, le brûle. Il enchevêtre ses mensonges en un système compliqué. Et souvent, dans une ivresse d'hypocrisie, il fait à Jean-Baptiste des caresses passionnées ; il est pris d'un grand désir d'aller au temple avec lui, il lui dit : « Fais-moi connaître Dieu... »

XVII

Jean-Baptiste disait : « Je pense à ton avenir, sans cesse. J'aimerais que tu fusses fixé sérieusement sur le choix d'une carrière, car tu es à l'âge où l'on doit être décidé... Puis, vois-tu, décide-toi bien ; car il n'y a rien de sot comme les gens qui commencent quelque chose et ne l'achèvent pas, qui sentent, au milieu de la route, qu'ils ne sont pas assez forts pour atteindre le but. »

Et comme George, au hasard, jetait ce mot : « Ingénieur. »

— Ingénieur ?... Réfléchis bien... Je te crois assez intelligent pour mener à bien ce que tu entreprendras, si toutefois tu veux travailler. Mais, à mon avis, tu n'as pas les idées nettes, la tête carrée d'un mathématicien...

Il ajoutait, dédaigneux :

— Fais-toi donc architecte, c'est un moyen terme. Tu dessines passablement.

Et avec cette défiance des gens ombrageux qui ont la monomanie de se croire suspects :

— Je n'ai pas d'intérêt, tu comprends, à ce que tu choisisses une carrière plutôt qu'une autre.

Lui-même venait de prendre une résolution, brusquement. Après de courtes études préparatoires de médecine, il avait renoncé à un métier qui, disait-il, doit vous dessécher complètement le cœur et vous ôter toute compassion. Il était entré dans les bureaux de l'agent de change Welti, cédant, sans se l'avouer, à ses instincts de Suisse ladre et à une remarquable parcimonie de vieille dévote.

Mais ce fut l'occasion d'une série de discours contre le jeu et les coups de bourse.

— J'ai appris avec étonnement, disait-il à George, qu'on a vu ton père aú trente et quarante.

Et il ajoutait :

« Lorsque tu retourneras à Nice, si jamais ton père t'autorise à jouer, souviens-toi que moi je te le défends. »

XVIII

Une troupe d'artistes allemands venait donner à Lausanne des représentations d'opéra.

— Je t'y emmènerai ce soir, disait Jean-Baptiste, si tu as lu et expliqué d'ici là le livret de l'opéra qu'ils joueront.

Et voici George, toute une journée, courbé sur la mystique et abstruse poésie de *Lohengrin*, incapable d'achever sa tâche avant le soir.

— Nous irons demain, dit Jean-Baptiste. Et il tint bon, malgré les places retenues.

Il s'intéressait beaucoup aux travaux de George et l'encourageait à l'étude des langues.

— Il y a un grand plaisir, disait-il, à apprendre un idiome nouveau. C'est le seul moyen d'empê-

cher que l'esprit tourne toujours dans un même cercle de pensées.

Lorsqu'ils avaient à s'écrire, durant les heures de la journée où ils ne se voyaient pas, Jean-Baptiste ordonnait à George de se servir des cartes postales que tout le monde peut lire.

— Mais, ajoutait-il, tu m'écriras en latin, en grec, en espagnol, ou en italien, pas en français.

Et c'est en grec surtout que George lui écrivait, parlant cette langue presque couramment : car il passait les soirées, même une partie des nuits, à lire Homère et Platon, sur l'ordre de Jean-Baptiste.

XIX

Comme les Goetschel avaient emmené à la campagne Hélène et Caroline, lorsque George dînait chez les Merminod, Jean-Baptiste, sa mère et George étaient seuls.

Et Jean-Baptiste n'avait plus besoin d'emmener George dans l'étroite et longue chambre, de l'asseoir sur ses genoux dans le fauteuil Voltaire. Ils demeuraient toute la soirée dans le salon, en présence de madame Merminod, trop respectueuse de son fils pour troubler ses soliloques, et trop discrète pour tendre l'oreille lorsqu'il parlait bas. Elle travaillait, allongeant toujours des bandes de tapisserie dont le canevas trop gros restait visible sous les points qui ne se rejoignaient pas, raide, regardant en face dans le vide, sans nul souci de

ses doigts qui tiraient l'aiguille mécaniquement.

George, comme elle, regardait en l'air, fixait le Serment du Jeu de Paume dont le papier de plus en plus se piquetait et jaunissait, distrait par le geste similaire de tous ces hommes.

Et parfois, il se rappelait tout à coup sa première visite dans le salon froid et provincial, il se disait : « Si nous allions à la messe de minuit, ce soir... Si je voyais Florence Welti, parmi les cierges... »

XIX

Comme les Goetschel avaient emmené à la campagne Hélène et Caroline, lorsque George dînait chez les Merminod, Jean-Baptiste, sa mère et George étaient seuls.

Et Jean-Baptiste n'avait plus besoin d'emmener George dans l'étroite et longue chambre, de l'asseoir sur ses genoux dans le fauteuil Voltaire. Ils demeuraient toute la soirée dans le salon, en présence de madame Merminod, trop respectueuse de son fils pour troubler ses soliloques, et trop discrète pour tendre l'oreille lorsqu'il parlait bas. Elle travaillait, allongeant toujours des bandes de tapisserie dont le canevas trop gros restait visible sous les points qui ne se rejoignaient pas, raide, regardant en face dans le vide, sans nul souci de

ses doigts qui tiraient l'aiguille mécaniquement.

George, comme elle, regardait en l'air, fixait le Serment du Jeu de Paume dont le papier de plus en plus se piquetait et jaunissait, distrait par le geste similaire de tous ces hommes.

Et parfois, il se rappelait tout à coup sa première visite dans le salon froid et provincial, il se disait : « Si nous allions à la messe de minuit, ce soir... Si je voyais Florence Welti, parmi les cierges... »

XX

Et parfois, c'était des retours de tendresse brusques : après le radotage des prédications, les muettes bouderies ou les scènes violentes, un rapide regard de Jean-Baptiste sur le chemin pour voir si personne ne passe, et la marche ralentie par un baiser que George, muet, subit.

Puis, des caprices de malade. Un besoin de taquiner George. Des mots pointus. Des picoteries, et, dès le matin suivant des lettres d'excuses pleurantes et pantelantes...

« Oh ! le proverbe dit vrai, mon George bien-aimé, la nuit porte conseil. Alors qu'on ne dort pas, au milieu de la solitude et du silence, on a le loisir de penser mieux et avec plus de justesse aux choses qui préoccupent. L'idée que je n'ai pas été

tel pour toi, mon chéri, que je l'aurais dû, me fait une peine infinie. Et je m'étais juré pourtant, juré devant Christ, que je triompherais de cette mauvaise manie de taquiner. Pardon ! pardon !...

» Si je ne m'étais pas humilié devant toi, je n'aurais pu vivre heureux et tranquille le dimanche de demain, le jour du Seigneur où plus qu'en aucun autre on doit plaire au Dieu qui « a donné » son fils unique, afin que le monde fût sauvé par » lui. » J'aurais pensé à toute minute que mon George bien-aimé, qui s'est efforcé d'être aimable et gracieux pour moi, avait encouru, pour une cause bien futile, mon déplaisir et ma mauvaise humeur.

» Tu sais bien, mon enfant chéri, que je t'adore pourtant et que je suis sincèrement contrit en implorant ton pardon... Ne laisse pas traîner cette lettre. »

XXI

Jean-Baptiste, à satiété, mais très finement, analysait à George la psychologie de son amour. Sa passion raisonneuse dissertait ; et puis sa bizarre rancune contre l'ami qui s'était emparé de son cœur si triomphalement, l'invincible dédain de sa précocité pour la jeunesse de cet esprit jeune, se revanchait amèrement...

— Je sais bien que tu ne comprendras pas du tout ce que je te dis. Je commence à croire que tu es trop enfant, trop peu développé, pour répondre à mon incroyable affection...

Oui, mais il fallait que George ne sortît pas de son ombre, que Jean-Baptiste fût certain, en allongeant la main, de trouver la main de George. Il l'emmenait au culte, à l'école du dimanche, où,

dans une salle nue, les fervents jeunes gens de Lausanne instruisent des enfants pauvres. George lui servait comme de secrétaire et de sous-maître, l'aidant à porter des livres et faisant répéter des leçons.

Jean-Baptiste avait obtenu de l'agent de change la permission de n'être assidu à son bureau qu'à l'heure où George serait en classe. A cette heure cependant, il oubliait George dans les chiffres.

L'image de George et la pensée de Dieu étant indissolublement associées dans son esprit, il rêvait George jusque dans le temple et jetait son nom parmi les paroles de ses prières : les affaires seules l'abstrayaient. Le financier convaincu faisait taire l'évangéliste et le passionné, quatre heures par jour.

Et dans ses veilles comme dans ses sommeils, où le cerveau assoupi fonctionnait toujours, trois idées fixes uniquement le travaillaient : l'argent, Dieu, George.

XXII

C'était, de jour en jour, une chaleur plus condensée, comme si les chaleurs successives de tous les jours s'additionnaient, et qu'on eût à supporter chaque midi la somme des chaleurs des midis précédents.

L'ennui descendait sur George comme la chaleur sur le lac, et il subissait ce fardeau, insensible, dans un abrutissement d'eau dormante.

Il ne comptait plus même les jours, oubliait que la date du départ pour Nice approchait, ni joyeux ni triste de partir ; n'écrivant plus aux siens que des télégrammes pour s'excuser de ne pas écrire.

Mais Jean-Baptiste n'oubliait pas. Il marquait de croix rouges chaque jour qui passait, tremblait

de colère et d'épouvante, durant ses insomnies, à l'idée de l'inévitable départ.

L'affolement de la dernière semaine fut terrible. George le soir avait souvent le front marbré de baisers, les joues marbrées de gifles. Il ne paraissait plus à la pension : Jean-Baptiste, tout-puissant sur le vieux Liardet, l'avait pris chez lui, couché dans sa chambre, et l'empêchait de dormir, prêchant, priant, pleurant toute la nuit.

Le jour fatal, il accompagna George Moore à la gare. Et lorsque le billet fut pris, les bagages enregistrés, une dépêche envoyée à M. Moore, annonçant l'arrivée de son fils, subitement il se révolta.

— Tu ne partiras pas...

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas que tu partes. Envoie une autre dépêche... Tu partiras après-demain. . demain, si tu veux, mais aujourd'hui, non, non...

Et George, stupidement arrêté devant cet obstacle imprévu, cherchait des mots pour répondre, balbutiant des : Pourquoi ?... Mais, comment veux-tu ?... Tu n'y songes pas... Et Jean-Baptiste qu'il avait entraîné jusque sur le quai lui tenait solidement les poignets, répétait avec un entêtement de brute : « Tu ne partiras pas... Je te défends... Je te défends... »

— Eh bien ! je reste...

Merminod le lâcha, le regarda, embarrassé de sa victoire, se demandant comment il expliquerait la chose aux gens qui ne sauraient pas, saisi tout à coup d'une peur du ridicule.

Alors, sans un mot, il ramassa le sac de voyage que George avait laissé tomber. Il le jeta sur la passerelle d'un wagon, toucha froidement la main de George, et, comme le train se mettait en marche, il l'y poussa, murmurant :

— Je vois que tu es obéissant... Tu peux partir.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

Nice. — Dans la nuit sans lune, sur le quai noir où courent à ras de terre des lanternes balancées par d'invisibles hommes, où sous les fanaux s'illuminent, passent brusquement les coiffes blanches des chefs de trains, parmi la foule qu'alourdit et courbe le poids des sacs de voyage et qui piétine vers les guichets étroits, deux bras vigoureux ont saisi George par derrière. C'est papa. Et machinalement, l'enfant qui ferme les yeux pour ne plus voir dans l'ombre ces éblouissants zigzags des lumières, se laisse emporter entre les omnibus d'hôtels rangés côte à côte, vers un grand breack où crient des voix jeunes :

George... Tu es fatigué ?... Tu ne m'as pas embrassé... Et bébé... Et moi... Et maman...

Puis, le grelot des chevaux dans le silence ; et dans les ténèbres, les immobiles réverbères, les lanternes de voitures qui glissent ; un grand bruit des roues sur les pavés ; sur le macadam, des roulements assourdis ; des maisons toutes noires du haut en bas, et d'autres où il y a une fenêtre seule éclairée, et d'autres où la même fenêtre à chaque étage met une lueur pâle de veilleuse ; de hauts hôtels, et des petites maisons au fond d'un trou de jardin où des feuilles d'arbres bruissent et s'agitent dans du noir.

Puis les palmiers de la promenade des Anglais, qui se dressent fins et secs dans la nuit ; et la mer, devinée à un sentiment de vide sous le grand ciel étendu plein d'étoiles, à un piquant parfum de sel volatilisé dans l'air léger et plus frais.

La route monte. Le pas des chevaux se ralentit. Les grelots sonnent maintenant d'un tintement cadencé de métronome. Le gazouillis de nid, dans la voiture, s'est tu. Nulle affectueuse ou joyeuse parole ne s'adresse plus à George, dont l'ahurissement ne répond rien, et s'est endormi tout serré contre sa mère.

Puis, c'est, dans l'antichambre de la villa, de nouveaux baisers coupés de bâillements, un atten-

drissement las, une joie ensommeillée. Et tous, des bougeoirs à la main, se regardent, n'osant se quitter si tôt. Et la montée, à la file, lorsque M. Moore, de sa voix toujours très calme, a dit: « Il faut que vous dormiez, Georgie... Vous devez être si fatigué... »

De la chambre où il s'étonne de ne pas être enfermé, George entend la voix de son frère Charles, qui vainement veut rire et causer. George répond des mots, sans bien comprendre. Qui donc, à côté, se déshabille ? Stamati, n'est-ce pas ? Et de l'autre côté encore ? Sandozet ?... C'est singulier que Jean-Baptiste, ce soir, ne soit pas venu. Et George, couché, se force, par habitude, à ne pas dormir, pour l'attendre ; car bien qu'il soit en retard il va venir, sans doute...

George se lève, et va, pieds nus, à la fenêtre. C'est en bas un fouillis de longues, minces, aiguës feuilles d'arbres exotiques. Et George se recouche. C'est tout autour des souffles calmes, réguliers. Dans une grande paix de santé la maison Moore s'endort, et les palmiers souples l'éventent lentement...

— Georgie...

Il faut assurément que ce soit un rêve : car

jamais une voix douce ne l'appelle ainsi à son réveil, avec affection. Ou bien c'était rêvé, toutes ces choses en Suisse, sur le lac, avec Jean-Baptiste : oui, car rien n'est changé, et George maintenant reconnaît la chambre, et le lit comme avant son départ, et maman, avec, sur ses genoux, le petit Maurice qu'il a vu à peine et tout nouveau-né. Maurice, en ses linges blancs et ses broderies, est sur les genoux de Mrs Moore comme une tache de lait ; et vers ce visage aux lèvres gourmandes, au menton extrêmement fin, aux yeux d'une naïveté malicieuse interrogeant le vide, au front large où les cheveux légers sont comme un reflet d'incolore et impalpable lumière, elle penche sa forte tête de matrone, casquée de cheveux châtains, d'autres cheveux tirés en dents sur le front, son visage si étonnamment semblable à celui de George mais plus plein, au dessin plus dur et toutefois délicat, ayant conservé une jolie grâce des lèvres, une alerte palpitation des narines, et, en compensation du menton un peu fort, des oreilles minces et allongées. Et elle est très vigoureuse, mais en ce moment fatiguée, ses perçants yeux noirs cernés d'insomnies : car elle a, tout un mois, chaque nuit, lutté contre la mort, disputé à la mort ce petit Maurice, aujourd'hui réjouissant de bonne santé, ayant toutefois

empreinte en le regard cette instinctive peur, cette inquiétude des nouveau-nés qui ont failli tout de suite disparaître et se sont cramponnés.

Mrs Moore raconte à George les anxieux silences autour du berceau, et le visage vieillot du bébé, sa lividité moribonde éclairée d'une veilleuse, et les poignants vagissements arrachés à sa rage de vivre, et elle-même penchée, consultant sous le drap et sous la chemisette si le cœur a cessé de battre. Et elle dit aussi toutes les petites choses de la maison, un rhume de Charles, une chute de Victor, des jouets cassés, des arbres qu'on a changés de place dans le jardin, et quel jour ils ont quitté l'appartement de la place Masséna pour s'installer en leur villa. Déjà, la veille au soir, elle lui contait ces choses, mais il ne répondait point, n'entendait point...

— Qu'avais-tu donc, mon Georgie?

— Oh! rien...

D'un vague geste d'effroi, George écarte la vision que par ces paroles elle évoque : l'éreintement tout moral, l'abrutissement du voyage après la suprême scène sur l'embarcadère de Lausanne, après Merminod fou, brutal, criant : « Tu ne partiras pas... Je ne veux pas que tu partes... »

Il est parti, cependant, et ce cauchemar s'est évanoui. Tout cela n'est plus. Et il doit y avoir très

longtemps que ces choses se sont passées. Il a depuis, roulé de si longues heures en chemin de fer et dormi une si longue, si longue nuit! Maintenant les voix autour de George sont caressantes.

— Georgie...

C'est Victor, les cheveux coupés court, en grand garçon, mais s'ondulant encore en frisures enfantines; un peu furet avec son menton fin et allongé comme celui du petit qui s'est endormi vautré en une ivresse de lait, faisant peut-être un rêve de lait parmi la blancheur des vêtements matelassés qui l'engoncent. Comme Maurice occupe tous les genoux de sa mère, Victor s'est assis à côté, par terre, appuyant sur Mrs Moore sa tête inclinée.

— Georgie...

C'est Charles qui s'assied au chevet du lit où le paresseux George s'étire. Et c'est un étonnement pour George de voir comme son cadet est fort et poussé, tandis que lui-même s'est pitoyablement amaigri en allongeant. Le voici homme tout à fait, et c'est un bizarre contraste entre cette virilité du corps et la fantaisie de son habillement de bébé. Il est costumé en marin, culottes courtes, veste flottante à grand col; point de chemise : un jersey rayé de bleu et blanc, un grand chapeau de paille très en arrière. Et des cheveux embroussaillés qui surchargeant le sommet de sa tête rapetissent et

affinent infiniment son visage. C'est à s'y méprendre George, mais George sans une imperfection, George rêvé ; une de ces merveilleuses beautés qu'épure l'aristocratie d'innombrables générations, et qu'un sang britannique, circulant à fleur de peau, rose du rose des perles qui sont pâlement colorées. Imaginez le plus adorable bébé que vous voyez, en les jardins publics, perdu sous des cheveux blonds, et grandissez-le, fortifiez-le jusqu'à l'homme, mais qu'il ne perde nulle de ses délicatesses, ni la bouche en fraîche pulpe, ni la transparence des palpitantes narines, ni une certaine gracilité longue du cou. Tel Charles; et ce qui le faisait plus homme encore, des yeux qui connaissaient la femme déjà, une sensualité des lèvres dont la moue gourmande, malgré sa toute-jeunesse, n'avait point d'appétence que pour les friandises qui irritent le désir des enfants.

Et M. Moore qui est entré sans bruit, tout jeune d'aspect avec ses fines moustaches incolores et ses yeux très vifs, semble le frère aîné des enfants. Lui est plus froid, peu parleur; mais signifiant mille choses d'un sourire ou d'une humidité des yeux.

Ils prirent le premier déjeuner au pied du grand palmier. Ils avaient descendu l'escalier tout contre

les uns les autres, les trois grands fils serrés autour de la mère qui portait le quatrième fils.

Dressé plus haut que la terrasse du toit, le grand palmier coupait en deux la façade de la maison toute blanche, large, un peu basse et ramassée, ornée de moulures horizontales, dans toute la longueur, répétées sur l'avancée du pavillon central. Il y avait un grand calme dans la symétrie des lignes, la régularité des fenêtres et l'égal écartement des colonnes du portique, toutes pareilles. Les ombres étaient nettes, d'un noir fin et pur d'encre de chine; et la maison apparaissait toute blanche, derrière les solides verdures, découpée sur le ciel d'un bleu uni, très éclairé. Derrière les jalousies, la blancheur des rideaux s'adoucissait, moins crue; derrière les rideaux, l'ombre rafraîchie des pièces bien closes se devinait. Toute la maison était en pierre blanche, et la grille basse qui unissait les colonnes du portique, seule faite de barreaux de fer, était couverte d'un enduit blanc.

Et cette grande façade, d'un éclat poli de marbre, était comme un gigantesque miroir que frappaient en plein les rayons du soleil, rejaillissant en un ruissellement diffus d'éblouissante lumière. Mais ce n'était plus la factice et torride chaleur d'Ouchy ou de Vevey, l'intolérable lumière, brûlante aux

yeux, que réverbère le Léman, ainsi qu'une surface unie de zinc ou de plomb. Il y avait en cette chaleur et cet ensoleillement de l'atmosphère quelque chose d'habituel et de naturel qui ne choquait pas. L'air respiré était très chaud, mais non brûlé, et n'étouffait point la poitrine. Les muscles bien à l'aise se détendaient et les jointures jouaient mieux. On prévoyait, dès le matin, comme on glisserait doucement au nécessaire sommeil de la sieste, et qu'on ne serait pas écrasé, comme aux stations d'automne du lac de Genève, par une énervante et injustifiable chaleur de midi. C'était une très égayante sensation pour les yeux, cette verdure sombre et ces feuillages, saupoudrés peut-être d'une fine poussière grise quand le mistral souffle, mais propre et comme vernissée les jours de beau temps ; ce bleu lavé du ciel, ou de l'or semblait délayé, surtout cette immaculée blancheur de tout ce qui était pierre. Puis c'était une invitation aux indolentes poses et aux sommeils en plein air, cette inclination vers vous des palmes qui vous éventaient. Et il était impossible que toute maladie ne cédât pas bien vite à cet exemple et à cette contagion de santé.

Tel que ces jeunes gens qui s'alanguissent sous un ciel trop souvent brouillé de brumes et hachuré de pluies, qu'un inexplicable spleen ronge plus

sûrement et plus douloureusement qu'un cancer, et que ranime la tiédeur communicative et maternelle du midi, le perpétuel bleu, George était venu à Nice grand, mince, se soutenant à peine, avec une lassitude de la tête que supportait souvent l'index de sa main droite, et avec du mysticisme morbide dans les yeux. Il reprit, à peine changé d'air. Ce fut une miraculeuse et rapide cure. Il n'eut plus ce terrifié regard d'un homme qui serait libre subitement après un an d'in-pace. Et il se trouva qu'il savait encore vivre une vie végétative de raffiné paresseux, une vie active de libre sauvage.

Les journées étaient parfaitement coupées pour une remuante oisiveté. Dès le matin, de grandes promenades. Nice, les environs, Monaco, c'était à cette époque la vraie campagne, sans plus les files de voitures sur la promenade des Anglais, et dans la poussière et le soleil le papillotage des toilettes claires. Fort peu d'étrangers. Et pourquoi, en vérité ? Ce n'était pas un été lourd, africain, mais toujours le printemps. Hiver tiède, été frais. Mais les joueurs de Monte-Carlo et les étrangers de la saison ignorent le charme du juillet et de l'août, et Nice, plus fleurie qu'en avril, reste libre et tranquille pour les Niçois enracinés.

George, toujours, se promenait seul avec Char-

les. « Cours, amuse-toi, » disait Mrs Moore, et fort surpris que sa mère, qui si rarement le possédait, ne l'accaparât point, touché de cet amour paisible et sans nul égoïsme, George s'attendrissait, adorait sa mère bien plus. Il voulait très souvent rester, tenait sa main et frôlait cette main de sa joue avec de félines câlineries. Mais elle, toujours : « Amuse-toi ». Et ils partaient, George et Charles, tous deux semblables de visage et de costume, et de taille, comme deux jumeaux.

Et c'était toujours des sentiers étroits sur les hauteurs, se glissant sous de basses et épaisses verdures, comme les humides chemins couverts de la Normandie, se chauffant, un bout de temps, au soleil filtré par une trouée des branches; des chemins où dansaient sur l'herbe et sur le sable les ombres des feuilles et de pâles ronds de soleil ruisselant comme une poignée monnayée d'étoiles. Et c'était la même vue toujours, chaque fois que l'horizon se démasquait ; une baie gracieusement arrondie, les blanches maisons parmi les floraisons et les verdures de sombre vert, une mer unie avec des barques aux voiles blanches et de grands navires qui paraissaient tout petits.

Parfois, George imaginait que cet Océan, c'était le Léman si chaudement azuré. Mais non, le Léman c'est une mer fausse, dont l'immensité est

étouffée entre des montagnes, et la chère Méditerranée, George la sentait librement étendue jusqu'à la courbure de l'horizon.

George aimait la mer bleue, assombrie souvent jusqu'au violet, striée de rougeurs, crêpelée et pailletée d'or, profondément transparente comme une lumière que l'on toucherait. Et c'était une passion qui le faisait se jeter sur elle, en elle, l'étreindre entre ses bras comme quelque chose de féminin. Dès le premier jour il prit possession de la mer, plongea, les yeux ouverts, dans cet éblouissement mouvant et glauque, nagea très loin, si loin que, se retournant, il n'apercevait plus la plage, cachée par une grande ondulation de nappe. Et alors il se rappela ses belles hardiesses de nageur, à Ouchy, et les cris de Jean-Baptiste sur la rive, et il eut une grande sensation de calme en entendant que personne ne l'appelait. Seul Charles, infatigable, nageait près de lui; et certes George n'aurait pas besoin de l'empoigner, de le traîner comme Merminod noyé vers la rive, évanoui, secoué de hoquets... La mer était une plate solitude bleue. Il n'y avait pas une voile. Il n'y avait pas, comme sur le lac, la tache blanche des cygnes. Et George, délivré de la fraternité fausse de cet étranger, de ce Vaudois, regardait son frère véritable avec beaucoup de grande amitié.

— C'est toi qui es grandi, c'est toi qui es beau garçon ! disait-il, le regardant essuyer ses muscles d'athlète, l'admirant sans jalousie, un peu humilié cependant de ses bras, à lui, tout émaciés, de sa poitrine où les côtes se comptaient, de son ascétique pauvreté de chair.

Mais un grand plaisir nouveau, ce fut de sentir tous les jours ses muscles se fortifier et se bomber, tendant la peau. Il se tâtait le biceps, s'exerçait à soulever chaque matin un poids plus lourd, par un effort qui le faisait rougir comme une réprimande de Merminod. Il contemplait sa poitrine où les os s'effaçaient.

— Je n'ai plus de salières ! vois donc, Charles..., criait-il un matin en riant, une main à chaque épaule, essayant de retrouver la fossette qu'une belle poussée de chair avait comblée.

Et il fut repris d'un grand amour de la mer qu'il avait négligée les premiers temps, honteux de se dresser si maigre et enlaidi, nu dans le soleil. Maintenant, il se déshabillait avec un orgueil naïf de beau garçon, derrière les roches, et tout de suite il se précipitait dans l'eau, barbotant, ne nageant plus, faisant le chien, aspirant et soufflant de l'eau, filant vers le bord d'une seule brassée prolongée, se secouant, et se couchant sur le galet; se sé-

chant au soleil, sans réussir à hâler sa peau blanche; vingt fois se baignant et puis se recouchant sur le rivage, à la renverse, fixant le lumineux ciel sans être ébloui.

Après le repas de midi, tous restaient au salon, les persiennes bien closes; et c'était d'abord dans cette ombre, où leurs yeux habitués se distinguaient, une agitation de leurs vêtements blancs, autour de la table où était servi le café. Maman était la première assise avec bébé sur ses genoux, et George qui lui apportait sa tasse, se posait sur le tapis près d'elle, appuyant à sa main pendante ses cheveux encore mouillés. Près de la fenêtre, le veston de flanelle de M. Moore était d'une blancheur plus jaune que le coutil des enfants. On ne voyait aucun objet; mais si... : dans un vase invisible, une touffe de gardénias dont les neigeuses fleurs étoilaient seules l'obscurité, les feuillages étant mêlés à la nuit. Et peu à peu les rires s'éteignaient. Les voix devenaient graves, plus lentes. Les souffles légers de Maurice et de Victor, les premiers endormis, se répondaient. Et puis c'était le silence, et tous étendus sur les divans, sur les canapés, et savourant le sommeil frais avec une vague conscience de l'éclatant soleil extérieur qui brûlait et illuminait les murs.

Comme ils s'étaient endormis, un à un, ils se réveillaient. Et c'était un nouveau matin. Délicieuse, pour ces gens charmés de vivre, était la sieste, qui allongeait la semaine en dédoublant les journées, et les faisait, chacune, courtes à vivre comme des jours heureux.

George et Charles couraient vers la mer, tout de suite nus et mouillés. Ou c'était des promenades à cheval, et le retour dans la fraîcheur du crépuscule. Ce froid subit, à l'heure où le soleil se couche, la forte poitrine de George le supportait sans danger. Et il pouvait s'asseoir au bord de la mer, à l'heure où le soleil s'éteignant, subitement il n'y a plus dans l'air un frémissement doré; où le ciel, très bas, tout près de l'horizon, se barre de rouge, ou bien se floconne de nuages légers, roses, et se fondant peu à peu depuis les teintes du saphir mourant, pâle, jusqu'à l'azur en deuil des plus sombres saphirs. Et c'est alors qu'il se pique d'étoiles.

A l'heure de la pleine nuit, c'était, dans la grande pureté, une telle profusion d'étoiles, qu'on eût dit que la voie lactée débordait et prenait possession de tout le ciel. Et George se promenait encore, longtemps, jusqu'à minuit.

Cependant, les premiers soirs, il se pressa de rentrer, car sa plus grande joie, durant des jours,

fut de se coucher dans le lit où il avait dormi toute son enfance, et où il pouvait rêver que Lausanne et Morminod étaient des rêves.

D'abord, il essaya d'y goûter aux lectures défendues. Il reprit le Paul de Kock abandonné, qu'il feuilletait en croquant des bonbons. Mais la lecture, maintenant qu'il n'était plus surveillé, l'ennuyait.

Puis il s'aperçut que le vrai plaisir, c'était, en ce lit, de redevenir tout à fait enfant. Il y restait longtemps éveillé, gardant la bougie allumée, parlant à Charles à travers la cloison, l'écoutant se déshabiller et s'endormir, tendant l'oreille aux froissements d'étoffes et de linges, au-dessous, dans la chambre de sa mère, éprouvant une très douce joie à se dire : « C'est maman qui est là, c'est Charles... »

Lui-même soufflait la bougie. Et il écoutait toujours la maison Moore s'endormir, avec une respiration régulière de paisible santé, dans l'atmosphère embaumée de nocturnes parfums, parmi les ombres fines des longues et aiguës feuilles d'arbres exotiques, tandis que le grand bouquet de palmes planté devant le portique, lentement l'éventait.

II

Sur le quai des Phocéens, près du bureau des Postes, Charles Moore, assis sur un banc, vient d'ouvrir une lettre de femme ; et George la lit par dessus son épaule, riant des tendresses mal orthographiées de cette grisette quelconque, que la précoce mais extrême jeunesse de Charlie a allumée.

Tout à coup « Gare !... Papa... »

Et M. Moore passe tranquillement devant eux sans les voir, tandis que Charles glisse le papier dans sa poitrine, par l'ouverture de son jersey, comme dans une boîte aux lettres.

Mais George, à la main une enveloppe qu'on vient de lui remettre, et qu'il n'a pas décachetée,

semble plus embarrassé que son frère, la dissimule, les deux mains dans ses poches.

— Toi aussi, Georgie !.. Et tu ne m'as rien dit !... Raconte-moi...

— Je t'en prie, assez...

C'est qu'il a, sur le papier vergé, mince, à deux sous le cahier, reconnu l'écriture laide et soignée de Jean-Baptiste, et Jean-Baptiste a dit : « Que personne ne voie mes lettres... Enferme-toi pour les lire. »

Le voilà dans sa chambre, enfermé. De l'enveloppe tombe une rognure de papier rose, moitié imprimée, moitié écrite à la main, et, sur une demi-feuille mal déchirée, deux mots: « Je t'envoie un mandat de vingt francs, à valoir sur l'argent qne tu m'as remis. Rends-moi compte exactement de l'emploi que tu en auras fait... »

Et derrière, en post-scriptum, un « Je t'embrasse » jeté en grosses lettres, à la hâte, pareil aux grands baisers qu'il donnait à George, lorsque, l'ayant quitté froidement, il recourait à lui, nerveusement l'étreignait, et repartait à grands pas.

Tout l'argent de George, Merminod l'avait pris, et il le lui rendait ainsi par louis et par francs, un louis au maximum chaque semaine. Encore faisait-il attendre le paiement, afin que George lui

écrivît, et du moins fût contraint de penser à lui, quand l'argent manquerait.

Ce fut, quinze jours, leur seule correspondance, des demandes d'argent, comme à un père serré, des mandats-poste accompagnés d'une phrase dure.

Puis subitement, George fut consterné : c'était comme une arrivée de Merminod à Nice. Lettres et télégrammes pleuvaient, Merminod était là, dans le salon, pendant la sieste, puis sous le grand palmier, puis, à l'heure du lever et du coucher, dans la chambre de George. « Je voudrais trop t'embrasser, te serrer dans mes bras, mon chéri. Mais c'est impossible, écrivait-il... Dans deux mois... » Et George sentait sur son front le baiser, sentait, autour de sa taille, l'enlacement que Merminod lui écrivait. Il touchait les doigts de Merminod en touchant le papier et l'enveloppe.

Et muet, passif comme à Lausanne, il subit les lettres sans y répondre.

Mais Jean-Baptiste le persécuta de son désespoir. « Je ne puis te dire quel dimanche j'ai passé ! Pourquoi rien de toi? Es-tu fâché? Si tu ne veux plus m'écrire, aie assez de pitié pour le dire franchement et tout de suite, que je ne languisse pas ainsi dans l'attente. Oh ! tu n'as pas de cœur. Tu as oublié la promesse *solennelle* que tu m'as faite : une lettre au moins par semaine. Oh ! si tu

savais combien je suis navré, tu ne serais pas si léger !... C'est un devoir pour toi de m'écrire maintenant que tu le sais. Si tu ne le fais pas, tu n'as ni cœur ni conscience...

» Ce matin, je ne tenais plus en place. J'ai télégraphié. Ce soir j'ai reçu ta lettre. Elle m'est, à la vérité, tombée des mains : elle est si peu affectueuse, si glacée ! Une lettre qui ne dit rien, qui laisse toutes mes questions sans réponses. Oh ! oui, la précédente y répondait ; mais je ne l'ai pas reçue. Sans aucunement suspecter ta véracité, je ne puis m'empêcher d'être étonné que tes lettres se perdent et jamais les miennes. Les postes suisses sont parfaitement organisées. Je veux savoir, vérifier. J'irai demain à la poste. Je remuerai ciel et terre pour retrouver cette prétendue lettre... Tu aimes vraiment de bien singulière façon : tu ne trouves pas de quoi remplir quatre pages. Enfin ! ta lettre m'a au moins montré que tu ne m'oublies pas tout à fait. J'avais tant prié Dieu que j'étais sûr qu'il m'exaucerait. »

Et la lettre restait ouverte sur la table de George qui la relisait vingt fois, tremblant devant le papier où des larmes écrasaient l'encre, comme devant Merminod pleurant et irrité. Et il promettait à cette lettre ouverte — de nouveau subjugué, très humble — il promettait qu'il aurait de la

bonne volonté, qu'il ferait son possible. Il se torturait l'imagination pour noircir plusieurs feuillets, se gênait le cœur pour être tendre. Mais Merminod, toujours : « Ce n'est pas cela... ce n'est pas cela... »

« Oh ! je te vois d'ici, tout penaud, je t'entends :
» Mais Jean-Baptiste, je me suis donné bien du
» mal pour te satisfaire. Si tu n'es pas content, je
» n'y puis rien. » Ce n'est pas cela. Mon cœur ne peut absolument pas se contenter de ces lettres froides et méfiantes. Aujourd'hui, tu m'as bien raconté ta journée tout entière, mais comme au premier camarade venu. Et moi, tu m'aimes pourtant plus qu'un frère, n'est-ce pas, Georgie ? Tu es encore un peu jeune pour prendre le style froid et raide de la correspondance. A quoi cela me sert-il d'avoir un ami si enfant, s'il est sec comme un homme fait ? »

Et George trouvait un cri si vrai de découragement et de suppliant ennui que Jean-Baptiste était remué... « C'est mieux, beaucoup mieux... »

Alors il corrigeait ses lettres, les critiquait et les jugeait comme des devoirs d'élève, notant les progrès, s'exaspérant des fautes d'orthographe, des répétitions de mots, de l'écriture négligée, lui donnant des conseils de pion sur la manière de composer :

« Quand on a la mémoire courte, on écrit chaque soir sur une feuille de papier (au haut de laquelle on met ces mots : lettre à un tel, etc.), les différents sujets qui devront être traités. On les reprend un par un sans les brouiller, et la lettre est claire, intéressante. Toi, tu rêves, tu bâilles : « Je ne suis encore qu'à la seconde page et je dois en écrire quatre au moins. » Vite, une petite phrase banale... Mais je t'ai assez chicané. J'ai relu trois fois ta dernière lettre, qui m'a plu davantage. J'ai bon espoir. Tu arriveras à m'écrire comme je l'entends. Je suis un peu fou, *is it not*? »

Fou? oui, de cette folie qui enfante les miracles, car en concentrant les forces disséminées de l'esprit sur une idée unique elle les décuple, et, comme la perte d'un sens excite les autres sens jusqu'à l'hyperacuité, en ravissant aux autres idées toute lumière elle éclaire l'idée fixe prodigieusement. Fou, certes : les fous seuls ont cette logique mécanique, cette marche réglée d'automates vers un but. « Ma mission envers toi..., » le mot revenait maintenant dans les lettres, d'abord uniquement tendres, ou tendrement désespérées. Et Merminod, éternellement, recommençait sa tâche ingrate, essayant de ressaisir George, à distance, et lui expédiant par bribes l'Evangile sous enveloppe.

D'abord, tout le détail des journées de George, ses travaux,. il les connut, et ses plus secrètes actions; l'interrogeant parfois, pour le prendre en flagrant délit de mensonge; mais n'ayant plus besoin de l'interroger pour savoir, comme s'il avait une police à ses ordres. Et George ne comprit jamais quel espion le filait ainsi, un ami de Jean-Baptiste, sans doute. Mais Merminod ne haïssait point le mystère et le mélodrame : « Ne cherche pas à savoir qui t'a vu... Plus tard... peut-être, je te dirai... »

Et il le harcelait d'irritantes questions... « Tu ne m'avais pas parlé de cette promenade à Monte-Carlo, l'autre jeudi, ni du déjeuner à la Réserve, mardi... Tu as écrit à Gutenheim, et je l'ai su par lui. Il t'a répondu le lendemain, et tu m'as laissé ignorer ce qu'il te disait. Oh ! je prie Dieu chaque jour qu'il me donne une pleine confiance en toi. Mais comment ne te soupçonnerais-je pas à tout instant, puisque tu me caches des choses, sans cesse ? »

Et des ordres brefs : « J'approuve tes leçons de mathématiques. Mais prends-les seul désormais. Qu'est-ce que ce nouvel ami de Nice, dont tu me arles, et qui travaille avec toi?... » Il s'attachait ux plus mesquins détails : « Tiens-tu ta promesse e prendre le café sans sucre ? Ces douceurs sont

inutiles... Je suis fâché que tu aies toujours mauvais goût et que tu m'écrives des lettres sur un affreux papier moyen âge. Ne t'ai-je pas dit vingt fois que les gens comme il faut ne se font pas remarquer ? Rappelle-toi de même mes instructions, si tu commandes des vêtements à Nice. C'est un sujet sur lequel je ne badinerai pas... Tu me feras le plaisir de ne plus te lever à onze heures... Voici qui est violent : le soir même du jour où tu m'écrivais une lettre affectueuse (jeudi dernier), protestant que tu t'ennuyais de moi, que tu ne bougeais pas, tu es allé à un banquet, une espèce de noce d'étudiants. Or, à l'heure où tu m'écrivais, tu savais d'avance où tu passerais la soirée. Mais je pardonne le mensonge. Ce qui surtout me chagrine, c'est que tu n'es pas resté à ta place. Tu t'es mis en avant, et je déteste cela. Tu as joué du piano et chanté. Comment n'as-tu pas assez de bon sens, à défaut de tact, pour comprendre que le seul moyen de n'être pas ridicule, c'est de se tenir dans son coin ? Fais valoir les talents que Dieu t'a donnés, mais souviens-toi qu'il y a des bornes à tout... George, tu ne seras pas du tout fâché que je t'aie dit cela, tu n'auras pas, en lisant cette page, le sentiment que je t'ennuie, tu songeras au contraire que je t'aime de tout mon cœur, mon bien-aimé... »

Et voici tout à coup, à propos d'une fête, le saint nom de Dieu qui se glisse de nouveau dans les lettres. Voici, sur la feuille encadrée de noir d'un papier de deuil, ces phrases: « Ah ! mon George chéri, il m'est doux de songer que nous nous approcherons ensemble, par la pensée du moins, pour recevoir la communion ! Notre religion est différente dans la forme ; mais dans le fond elle est la même. C'est toujours la foi en Jésus-Christ mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification... J'ai, à cette occasion, un tout particulier remords de mes impatiences, de mes susceptibilités, de mon égoïsme. L'autre soir, ne dormant point, je repensais à la colère dont je fus transporté, le jour de ton départ. Mais je sais que ton bon cœur m'a depuis longtemps pardonné. Fais plus, mon chéri, rends le bien pour le mal, obéis-moi, écoute mes paroles, lorsque je te parle de Dieu. »

Bien rarement il se montra ainsi tolérant et affable. Car ce fut tout aussitôt, à propos de cette communion même, une curieuse inquisition : « Tu t'es confessé : tu ne m'as pas dit si tu avais beaucoup de péchés sur la conscience, et lesquels. Le prêtre t'a-t-il imposé une pénitence ? Laquelle ?... »

Et puis, ce n'est pas à cette table qu'il fallait

communier, mais à celle du temple où plusieurs personnes, debout, se passent les pains sur des assiettes d'argenterie, où le calice de vermeil circule, touché par plusieurs lèvres. Et Merminod, lourdement spirituel, attaque le mystère de l'Eucharistie, ajoutant, par prudence : « Ne montre point ma lettre. Garde ceci pour toi seul, réfléchis à ceci dans le silence de ton cœur, en te souvenant que si les hommes n'y peuvent lire, Dieu y lira un jour, pour juger son contenu. »

Mais une autre fois, plus hardi : « Propose ces objections à ton confesseur, à ta mère. Discute avec eux : tu verras la faiblesse de leurs réponses, et tu les confondras, ô mon enfant si jeune, comme Christ confondit les docteurs dans le Temple...

» Et tu te souviendras à ce propos que Marie étant apparue au seuil, Christ lui dit : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?... Je ne t'explique pas cette parole aujourd'hui, car tu ne la comprendrais pas encore. Mais je t'ordonne de la graver dans ta mémoire, afin qu'elle te survienne en temps opportun, et qu'elle t'illumine comme une ligne écrite en lettres de feu. »

La correspondance devint alors une bizarre polémique. George recevait deux, trois fois par semaine, des épîtres de quatorze ou quinze pages,

syllogistiques et exaltées, avec des cris d'amour et des éjaculations dévotes, mêlant au style prudhommesque de la prédication la sèche précision d'un dictionnaire de géographie, lorsque Jean-Baptiste hasardait une description de paysage : car il ne renonçait pas à informer George de ses faits et gestes, exactement. Il lui racontait des promenades et des pique-niques. Mais Dieu surgissait au coin des phrases, au tournant des périodes, comme ces calvaires qui vous surprennent à un carrefour. Dieu tombait là, à l'improviste, ou amené par de très naïves transitions : « Il a plu deux heures, mais la Providence a voulu nous sourire et nous a envoyé un magnifique arc-en-ciel. »

Et les plus insignifiants propos s'achevant en une citation des livres saints. Partout, ajoutées aux plus plates phrases, des queues de phrases de l'Evangile, comme certains fanatiques de l'Angleterre, au temps de Cromwell, allongeaient leur nom d'un verset.

Il ne fallait point que George s'avisât de se désintéresser, de répondre aux objections mollement ou d'accepter tout passivement. Sans quoi : « Tu aurais pu et dû me parler beaucoup plus longuement sur le sujet religieux, et j'espère que ta prochaine lettre ne l'effleurera pas seulement, mais y pénétrera. »

Et dans la vie de George comme dans les lettres de Jean-Baptiste, Dieu devint inévitable. L'idée de Dieu le releva couché sur la plage, le secoua faisant la planche sur la calme mer, le harcela tout le long de la promenade des Anglais, et sur les hauteurs, derrière Nice, où il s'attardait en la contemplation des gracieuses baies, et depuis Cimiez jusqu'à la Réserve, et depuis le quai du Paillon jusqu'à Monte-Carlo. Il abandonna Charles, dont le bavardage troublait ses réflexions. Il erra seul, faisant des gestes, répondant tout haut à un invisible interlocuteur, à quelque acharné ennemi. Jamais esprit exalté, affolé par une maladive inspiration, possédé par l'idée fixe d'une œuvre conçue ne fut plus inattentif aux choses d'alentour, par les rivages et par les campagnes.

C'est qu'il fallait, pour demain, imaginer, composer une lettre à Jean-Baptiste; avoir des choses à lui dire, des réponses et des questions; et avoir compris parfaitement cette inintelligible proposition, à la ligne 6 page 12 de sa dernière lettre; et posséder bien toutes les choses qu'il avait écrites, ou s'attendre à un grognon reproche de ce genre: « Tu me demandes des nouvelles de ma sœur. Je t'en ai donné hier. Tu me lis avec attention. Je te fais mon compliment. »

C'était toujours cette grande pureté du ciel, cette paix de la mer aplanie, qu'arrondissait la courbe paresseuse de la baie des Anges. Mais George n'aimait déjà plus la mer, fût-elle bleue, translucide, fût-elle assombrie jusqu'au violet et striée de rougeurs. Il n'y plongeait plus les yeux ouverts, il ne s'allongeait plus à la surface, en l'immobilité d'un cadavre flottant. Et il ne nageait non plus très loin, si loin que, se retournant, il n'aperçût point la plage, cachée par une ondulation de nappe. Car il n'avait plus de plaisir à se déshabiller dans le soleil, revenant à la maigreur des premiers jours.

C'était toujours, après midi, l'assoupissement de tous dans le salon bien clos, et le soir, sous le coup d'éventail lent des palmiers, le sain et paisible sommeil de la maison Moore. Mais George ne restait plus une heure à la fenêtre, fouillant du regard, dans la nuit, parmi le fin entrelacement des minces et longues feuilles ; ou ne restait plus une heure éveillé, en son lit d'enfant, écoutant se déshabiller son frère Charles ou respirer sa mère endormie, paisiblement. De nouveau malade, énervé, décidément dépaysé en cette demeure de santé vigoureuse, il se fatiguait même de cette bonne vie un peu vide, de cette tranquillité environnante dont le contraste irritait sa fièvre.

Et pourtant, à mesure que le jour du départ pour Lausanne approchait, la terreur de revoir Merminod, la volonté de rester là s'affirmait, mais tout bas, comme si Merminod, caché derrière une porte, avait pu l'entendre.

Maintenant, les lettres qui venaient de Suisse étaient fanatiques, folles, triomphantes. Jean-Baptiste chantait sa victoire sur un tel ton d'alleluia que George se sentait plus inexorablement écrasé. L'écriture seule de Merminod lui faisait peur. Il y avait de l'hystérie jusque dans le tremblotement des caractères. George les lisait de loin, comme on ne s'approche pas d'un malade dont l'inconnu, ténébreux mal pourrait être contagieux. Et pourtant, elles le fascinaient, ces lettres...

Mon Dieu!... que voulait donc dire Jean-Baptiste par cette équivoque parole: « Tu n'es pas assez à moi. Un jour viendra peut-être où tu seras à moi tout à fait. Je prie Dieu chaque matin et chaque soir que ce jour vienne » ...?

N'était-elle point, cette domination, assez complète et surnaturelle!

Oh!... Jean-Baptiste s'expliqua enfin... Enfin George comprit pourquoi cette troublante parole toujours répétée, pourquoi, dès les premiers jours, cette citation de la bizarre injure que jeta Christ

à sa mère dans le Temple : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?... »

Car, le voici, sur le banc du quai des Phocéens, près du bureau de poste, où toutes les lettres de Jean-Baptiste lui sont adressées poste restante, le voici, anéanti, s'essuyant le front d'un geste effaré de peur et d'indécision, lisant, à la dernière page d'une lettre où Merminod s'est livré tout entier, brutal et tendre, aves ses besoins de baisers et de coups, sa puérilité déclamatoire et son éloquence grandiose :

« Viens à Dieu. Viens à moi. Embrasse la vraie religion que je t'ai prêchée. Quitte, s'il le faut, ton père et ta mère, et s'ils te laissent sans ressources, je te fournirai de l'argent. »

Et comme si Merminod était là, prêt à l'enlever, tirant sur sa main inerte, George s'affale ; pleurant à grands sanglots, comme s'ils étaient morts pour lui, M. Moore, maman, Charlie, Vicky et le petit Maurice, si joyeusement épanoui dans le sourire de son inespérée et miraculeuse santé.

III

Dans la chambre de Mrs Moore où pourtant les tentures de velours traînantes, lourdement affaissées, étaient d'un bleu si pâle, déteint, avec, aux cassures, comme des reflets de lune, le berceau de Maurice mettait un bleu glacé de soie plus faible encore, amorti par le transparent de guipures et de mousselines, se confondant presque avec les pelucheuses couvertures blanches, avec la blancheur de la courte-pointe de laine tricotée, enrubannée.

Et autour de l'enfant à peine visible parmi ces étoffes, Mrs Moore allait, venait, jetait des coups d'œil sur son sommeil, à la dérobée, joyeusement émue de le voir si bien, mais tenue éveillée fort tard par des inquiétudes mal précisées au sujet de George.

M. Moore aussi restait sur un fauteuil, le journal ayant glissé à terre, et ne se pressait point de se coucher. Car la chaleur invitait à dormir, mais non dans un lit. Puis une analogue inquiétude le tenait rêveur, la tête renversée.

Mrs Moore ouvrit toute grande la fenêtre entr'ouverte, et se penchant pour ramener à elle les persiennes, eut tout à coup la moitié de son corps vivement cendrée par la lune. Comme, restant ainsi, elle attirait par sa lumière et son immobilité l'attention de M. Moore, « J'entends George dans le jardin, » fit-elle, très agitée.

Et dans la silencieuse nuit claire râla un appel désespéré : « Maman !... Maman !... » un cri étouffé, retenu, comme si George se fût contracté pour l'étrangler dans sa gorge, et n'eût pas réussi à l'étrangler.

Elle appela doucement : « Georgie... »

Puis, l'enfant ne répondant point : « Je vous ai entendu... Que faites-vous là ? Qu'est-ce que vous avez ? »

— Mais rien.....

Et George, se voyant découvert, se montra. Il tourna le tronc du palmier et parut dans le rayonnement de la lune, se retenant d'une main à l'arbre dont il effilochait l'écorce, embarrassé.

— Rien, maman, je vous assure... J'avais trop chaud dans ma chambre... Je suis descendu... Je me promène, vous voyez....

Mais elle est déjà près de lui, prend sa main.

— Je vous en supplie, dites-moi, vous êtes malade, mon chéri? Si vous saviez combien de peine vous me faites depuis quelques jours.... Voyons... Vous ennuyez-vous près de nous?... Avez-vous un chagrin?... Vous êtes tout fiévreux....

Mais lui: « Je n'ai rien. »

Et tout de suite, la voyant incrédule et qui reste là, muette, dans l'espérance d'une moins dérisoire réponse, il forge quelque invraisemblable mensonge. Et elle, tout étonnée, remarque comme son fils, de si droite et si franche nature, parle hypocritement, sournoisement la regarde de côté pour voir si elle se laisse leurrer par ce conte. Mais feignant de le toujours croire, elle lui souhaite une bonne nuit, d'une voix tranquille et qui affecte l'enjouement.

Elle s'éloigne ajoutant : « Restez dehors tant qu'il vous plaira, Georgie. Vous êtes libre. »

Alors, déchiré, comme si ce départ de sa mère c'était la fin de tout, le définitif abandon, George l'appela, courut... « Maman, restez... Maman.. Oh! j'ai peur!.. »

— Georgie.... Voyons... Je sens bien que vous avez quelque chose... Je veux savoir....

— Maman, j'ai tant de chagrin. Il ne faut pas m'en vouloir.... C'est de partir... pour Lausanne....

Et il se serra contre M[rs] Moore, sanglotant. Puis quand il fut bien caché dans elle, la bouche tout près de son oreille, sûr qu'à trois pas de là, on n'entendait point ses paroles, il murmura, timidement :

« Si vous saviez pourquoi j'ai peur de partir !...

— Qu'est-ce ?... Georgie... voyons... balbutia-t-elle plus frappée, plus inquiète.

Et elle lui enjoignit de parler. Elle avait besoin de savoir vraiment. Car si M. Moore, si elle-même pouvait quelque chose...

— Oh! rien.... je vous en prie. Je vous dirai ; mais ce sera un secret que vous garderez, maman. Oh! il ne faut pas qu'on sache que je vous ai dit... mon Dieu! je serais trop malheureux... Oh! je serais trop malheureux, maman!...

— Mais parlez donc, parlez, cria-t-elle impatiente, épouvantée de cette chose inconnue, et elle se pencha vers lui pour entendre le nom qu'il n'osait prononcer tout haut, même dans la solitude du parc et dans le silence de la nuit.

Merminod?.... Elle le connaissait de réputation : on élève, fils modèle, une liaison excellente our George.

Mais George plus hardi, puisque le nom était lâché maintenant, et qu'il n'y avait pas à reculer : « Je ne peux plus retourner à Lausanne, à cause de lui. » Et il dit cela les yeux baissés, d'une voix sourde et craintive, mais volontaire.

— Mon Dieu ! Georgie, vous êtes fou, dit Mrs Moore, tombant assise sur une chaise longue d'osier, au milieu de la pelouse.

Mais lui, décidé enfin à parler : « Oh ! si vous saviez, mère, si vous saviez !... Et il la prit par la main, la tira :

« Venez... J'ai toutes ses lettres, dans ma chambre... Venez...... »

Et dès les premières marches de l'escalier qu'il montait plus vite qu'elle, s'arrêtant, se retournant, ce fut, dans une soudaine explosion de colère, un récit confus et bafouillé. Florence Welti et l'espionnage de Jean-Baptiste, et la chambre où il l'avait fait enfermer, M. Liardet aveugle ou complaisant, les sermons de Genève et du Rigi, les confessions dans le grand fauteuil Voltaire, les scènes et les crises nerveuses et les grands baisers, Mrs Moore, en arrivant à la chambre de George, avait tout entendu, et ne savait rien, ahurie, stupéfaite. Et George s'interrompait pour hâter sa marche un peu lasse : « Venez, venez...... »

— Lisez...

D'une boîte de bois sculpté — ces choses qu'on vend dans les châlets suisses — un cadeau de Merminod, George tira le monceau de lettres et jeta sur la table, pêle-mêle, tout. Cela fit un grand tas de feuilles blanches, les unes bordées de minces filets noirs et plusieurs d'un large cadre de deuil. Très régulièrement y couraient des lignes où pas un caractère ne dépassait les autres, des caractères soigneusement mais mal formés, et donnant un peu du nez en avant. Il y avait des encres bleues d'hôtel, séchées en épaisseur, une encre violette pâle, comme anémique. Et une lettre écrite par Jean-Baptiste à son bureau était toute rouge, éclatant parmi les autres. Des dépêches bleues s'écrasaient sous le paquet de lettres lourdes, ou s'ouvraient toutes grandes au sommet, prêtes à s'envoler, battant des ailes.

Mrs Moore prit la lettre rouge qui lui tirait l'œil. Mais George, une dernière fois peureux, indécis, la saisit, refusa de la lâcher. Il la savait par cœur, celle-ci : une lettre d'injures à propos d'une Vierge sur émail, dans un cadre à fermoir, que sa mère lui avait donnée et qu'il refusait de laisser briser par Merminod.

— Je vous en prie, maman, ne lisez pas.... Si Jean-Baptiste savait... Il m'a tant défendu...

— Il vous a défendu.... Il vous a défendu.... Je

vous défends de lui obéir, moi. Laissez-moi cette lettre, Georgie... Je le veux, vous entendez ?...

Et George, à reculons, se retire jusqu'à son lit, y reste adossé, regarde fixement, dans une immobilité de stupide frayeur, sa mère qui lit la lettre toute tremblante en sa main, puis s'installe, s'assied, fouille au hasard dans les papiers disséminés parmi la table.

...... « Je suis torturé, me demandant ce qui t'arrive... Et vois-tu? on n'a jamais trop de gens qui vous aiment, et plus on sait se faire aimer et plus on aime, plus on est heureux... Je suis ton maître grondeur... J'espère que tu t'ennuies... Je n'aime pas que tu sois avec ton frère trop souvent... » Non, elle ne comprend pas, décidément. Cela danse devant ses yeux. Elle ne peut plus lire. Elle s'arrête, se retourne vers George, et d'un geste : « Qu'est-ce que cela veut dire...? » Mais lui, d'un geste, répond : « Continuez. » Et elle en prend une autre, au hasard, très lourde. C'est de l'amour, cette fois, de la passion malade, de la passion d'hôpital. Et ce bizarre langage la surprend, puis l'indigne. Elle est debout au milieu de la chambre, jalouse, colère, et les feuillets de la lettre tombée se sont éparpillés sur le tapis.

— Vous êtes fou... Comment c'est à cause de ce toqué?... Je n'ai jamais, de toute ma vie, vu

votre père si triste et si anxieux. Nous parlons de vous toute la journée, toute la nuit. Papa ne dort plus, tellement vous le tourmentez... Vrai, j'ai toujours su qu'il vous aimait. Mais je n'ai jamais rêvé qu'il pût vous aimer autant... De quoi donc vous inquiétez-vous?... Est-ce que notre affection ne vous suffit plus?

Mais George se renverse sur le lit, ne pouvant se reculer davantage, et crie, suppliant : « Maman! Maman! je vous en prie... Oh!... vous me parlez comme Jean-Baptiste!... »

En sa défiance de tout ombrageux et jaloux amour, il ne veut plus que sa mère sache, qu'elle lise. Il défend les lettres, de son bras étendu, debout devant la table. « Laissez-moi tout seul! Laissez-moi tout seul!... »

Elle, tout de suite apaisée : « Mon enfant chéri..., voyons... Ne vous agitez pas ainsi. Ayez la volonté d'être calme... Par pitié, ne vous rendez pas malade, sans quoi papa sera malade. Et moi, vous savez comme je me fais facilement du mauvais sang. Et vous savez que si je suis malade, Bébé le sera aussi... »

Elle a ramassé les pages tombées à terre, les a rejetées sur le fouillis étalé des lettres et des télégrammes, s'est de nouveau assise à la table, et

lit, retenant George contre elle de son bras droit serré autour de son cou. Et George cache sa tête dans les plis du peignoir, avec une confusion, une honte de la voir pénétrer ce singulier secret.

Elle comprend, à cette heure. Elle suit pas à pas le merveilleux travail souterrain de Merminod depuis les prudences de la première lettre jusqu'aux folles témérités de la lettre finale : « Viens à Dieu. Viens à moi. Quitte, s'il le faut, ton père et ta mère. » Et frappée, comme George, d'une instinctive peur, elle serre contre elle, plus fort, l'enfant que cet inconnu a la prétention de lui prendre, au nom du Dieu qui disait à sa mère : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? »

— Il faut que votre père voie, qu'il juge...

M. Moore, tranquillement, monte, et du premier coup tire à lui une dépèche : « Pas de lettre pour ma naissance. Que signifie? J'attends télégramme ce soir et lettre demain. Embrasse. »

Toujours calme : « Expliquez-moi, Georgie... »

Et George, pour la vingtième fois, raconte. Mais comme il se sent très fort entre sa mère si caressante et son père si grave, si posé, c'est un récit de franchise et de colère, sa virilité qui se révolte, les poings fermés, la haine accumulée et mûrie durant des mois, qui crève comme un abcès.

Avec cette fureur aux cris rauques, aux chaudes

larmes de rage, contraste l'inaltérable flegme de M. Moore qui réconforte son enfant.

— Il faut, George, que vous soyez délivré de cette tyrannie... Il faut que vous soyez votre propre maître, et l'esclave de personne... Il faut que vous commenciez à être un homme, et à jouir de l'amitié d'hommes et de jeunes gens, comme tout le monde le fait... Je ne veux plus entendre parler de cette amitié qui bave et embrasse...

Et il frappe du plat de la main, à chaque phrase, le misérable fouillis de ces pauvres lettres folles. Longtemps sa voix lente parle ainsi, parfois interrompue par la voix aux plus persuasives douceurs de Mrs Moore. Et dans la chambre funèbrement éclairée d'une seule et insuffisante bougie, devant la fenêtre toute blafarde et azurée de clarté lunaire, son discours usurpe une religieuse majesté de sermon : mais un sermon d'homme, quelque chose de fort et de sain, avec, pour refrain, ces mots que le père et la mère, bien de leur Amérique, répètent à tout instant : « Soyez libre. »

Libre? mais George tant de fois a voulu l'être, et il n'a jamais pu, jamais. Comme à Florence, durant les chères nuits de l'hiver passé, il explique à son père, avec un irrité désespoir, l'anéantissement incompris de sa force et de sa volonté devant Merminod; et qu'il déteste ses grands discours

de religion, et que ses baisers lui répugnent; mais qu'une frayeur l'empêche de jeter Jean-Baptiste à la porte, qu'un regard seul de Jean-Baptiste l'agenouille de nouveau en sa soumission.

— Vous ne le reverrez plus, Georgie... Jamais, jamais, je vous le promets... Vous êtes trop jeune, mon chéri, pour que je vous expose aux hasards d'une si chanceuse lutte... Et lui est trop fort... Ce fou est en vérité un homme d'une extraordinaire puissance... Vous ne le reverrez plus, George... C'est un grand ennui pour moi, une grande dépense : mais je ne vous laisserai point à Lausanne... Oh! pourquoi ce garçon est-il intervenu dans vos affaires?... Enfin, n'importe. C'est une décision prise; vous finirez vos études à Paris... Je vous prie de ne pas oublier que c'est lui qui vous chasse de Lausanne... Oh! je l'écrirai à sa mère. Je veux que lui aussi le sache.

Et George encore : « Je vous en prie, n'écrivez pas, ne l'irritez pas... »

Mais M. Moore, plus sèchement : « Puisque vous ne le reverrez jamais..... »

Et tous trois se turent longtemps, ayant une oppression, de très violents battements de cœur. Puis M. Moore, touchant l'épaule de sa femme, demanda l'heure.

— Laissons dormir Georgie.

— Dormez bien, pauvre cher. Oubliez toutes ces folies.

Mrs Moore très gaîment caressa son petit George, encore jalouse au fond, mais triomphante en sa jalousie, puisque jamais — M. Moore l'avait promis — George ne reverrait Jean-Baptiste. Et enfin elle se décida à regagner son lit, ayant vu George blotti dans le sien, les yeux à demi fermés, lourds et humides de sommeil, souriant d'un sourire las.

George pourtant n'avait nulle envie de dormir, tout à la joie de sa délivrance, pris d'un grand désir curieux de ce Paris où il allait prochainement partir, moins effrayé de sa solitude parmi la foule d'une ville inconnue que d'un tête-à-tête avec Merminod.

Maintenant la bougie s'était éteinte et la veilleuse caressait les murs, les rideaux, d'une lueur adoucie par de la diaphane porcelaine et qui ne pénétrait pas les angles et les recoins. Le ciel s'assombrissait, la lune voilée d'un nuage, et les vitres de la fenêtre ne se nacraient plus. Cela ne faisait plus qu'un trou noir. George, plusieurs fois, se retourna dans son lit, puis fixa la table où le désordre des lettres s'amoncelait toujours : un tas de papiers chiffonnés, incolores, des angles de

pages repliés en corne se hérissant. Et des fragments dépareillés avaient roulé, en boulettes tamponnées nerveusement, sur le parquet. Il y avait jusque sur le drap du lit, de ces choses qui venaient de Merminod.

Alors George se sentit seul avec Jean-Baptiste, loin de son père et de sa mère maintenant endormis. Seul, à la merci de ces lettres qui lui faisaient peur, et qu'il connaissait au point de les reconnaître chacune dans la nuit. Il se blottit plus frileusement sous son drap, et murmura : « Maman ! Maman ! » Puis attendit, écoutant de toutes ses oreilles le silence. Puis : « Charlie ! »

Et rien ne répondit. Alors un grand cri creva les ténèbres : « Charlie !... Charlie !... » Et Charles que l'éclat des voix avait tenu éveillé, qui avait tout entendu, debout derrière la porte, accourut sans lumière, en une longue chemise blanche.

— Emporte les lettres, veux-tu ?... Celle-ci encore, sur mon lit... Et celle-ci par terre.

Charles les prit toutes, d'une brassée, et les jeta dans sa chambre. Mais George le rappela.

— Reste là... Reste avec moi, n'est-ce pas ?

Et Charles s'assit au bord du lit, passa le bras sous le cou de George qui ferma les yeux.

Une dernière fois il sursauta.

— Tu ne liras pas... promets-moi...

Charles promit. Et George, brisé, d'une voix de gros sommeil, répéta : « Reste avec moi... » et tout à coup tomba endormi, poussant de grands soupirs réguliers.

Mais, lorsqu'il s'éveilla le lendemain très tard, trouvant réunis à son chevet M., Mrs Moore et Charles, les rayons du soleil déjà haut coulaient du ciel sur les pelouses comme une pluie tiède et dorée. Il courut à la fenêtre, battant des mains, avec cette enfantine et rieuse joie de vivre des convalescents. Et câlinement exigeant comme ceux qui viennent d'être malades, à qui l'on ne saurait rien refuser, il voulut que tout de suite M. Moore écrivît au père Liardet les résolutions de la nuit. Il ouvrit l'écritoire et prit la plume, la mouilla d'encre lui-même, et se tint debout derrière la chaise de son père, lisant ce qu'il écrivait.

Un grand besoin d'air le chassa dehors avant la lettre finie. Et se rappelant l'inouïe injonction de Merminod : Ne sois pas trop souvent avec ton frère Charles, il se ménagea le plaisir d'une désobéissance, il appela Charles: « Viens, viens... A la mer ! » Et il le fit courir, malgré la chaleur,

jusqu'à l'extrémité déserte de la plage où ils se déshabillaient.

La mer, agitée d'une brise, était toute clapotante de petites vagues dont les crêtes s'illuminaient. Jamais il n'y avait eu dans l'eau plus de lumière mobile, et George s'arrêta au bord, hasardant un pied, comme hésitant à se plonger dans cette fluide clarté qui devait brûler la peau. Puis il avança, à grands pas lents, gêné par l'enveloppement de l'eau comme par une traîne de robe, et ce fut sur ses jambes, jusqu'à ses hanches, l'impression d'une lumière fraîche qui montait, tandis que la torride lumière du soleil calcinait son visage, ses bras et ses épaules nues.

Alors, il s'accroupit, se baignant tout; s'agenouilla, enfonçant ses doigts entre les galets, et avança ainsi jusqu'à ce que toute sa tête eût disparu.

Il se releva, respira, replongea, se trouvant fort bien, mais ayant encore ses épaules, les dernières plongées, plus échauffées que le reste du corps.

Puis il attendit que Charles l'eût rejoint, et tous deux filèrent en ligne droite, côte à côte, toujours plus loin, s'arrêtant parfois, se redressant sans rien se dire, fixant leurs yeux sur l'horizon, d'un regard prenant possession de la vaste mer, incendiée de soleil.

IV

— Et le Virgile?

— Même édition.

— Je ferai relier le mien à neuf pour lui... ou j'y mettrai une couverture en papier... La rentrée, c'est toujours?...

— Le trois?...

Dans la chambre de George où Merminod l'a prié de monter, M. Liardet s'est assis sur la chaise unique; et Merminod range des livres contre le mur, en des casiers qu'il a cloués lui-même; puis orne la nudité des papiers aux blanchâtres ramages de gravures et d'une photographie nouvelle de lui.

Les premières fraîches brises ont chassé d'Evian, des stations françaises, toute une foule qui s'est ré-

fugiée au soleil de Vevey et d'Ouchy. ouvrant tout à coup les persiennes vertes des hôtels et des villas, faisant par les rivages et sur le lac un bruit de casino, après le morne silence de l'insoutenable été. Des maillots rayés et des bérets de canotiers piquent encore le lac de joyeux points de couleurs et y mettent une animation de régates avec des voletements de guidons rouges, des ruissellements en perles de rames soulevées, des grands coups d'ailes blancs de voiles, le tout parfois se troublant derrière le rideau pointillé d'une ondée rapide, tremblotant et se fondant sous une pluie. Et c'est comme un nouveau mars, moitié pluie fine, moitié soleil tiède, avec une grande mobilité des nuages, emplissant tout le ciel de gris, puis se déchirant pour la subite et passagère vision d'un fond bleu.

De la fenêtre de George cela se voit de haut et de loin, dans un fouillis des couleurs et un affinement du dessin réduit. Et Merminod interrompt plusieurs fois son travail de menuiserie et de déménagement, pour s'amuser de cette vue que George, dans huit jours, contemplera; interrogeant aussi M. Liardet sur les progrès de son ami; l'entretenant à cœur ouvert — lui seul — de son incomparable passion, et sans cette pudeur de ceux qui aiment beaucoup...

Lorsque est apportée la lettre de M. Moore au vieux professeur, qu'on a vainement cherché, longtemps, dans son cabinet de travail, dans le salon... Et il la lit posément, avec une attention lente de presbyte, avec cette indifférence des vieillards qui laisse son visage impassible et sans un étonnement, malgré l'inintelligible violence de cette lettre et l'inattendu de la résolution prise.

Mais la gaîté de Jean-Baptiste, changeante comme l'atmosphère, souriant et se voilant avec le soleil sous un nuage, reste inaltérable aujourd'hui en l'éclaircie prolongée du ciel. Et c'est avec un entrain bon enfant, un entrain à la George Moore, qu'il forge de chimériques projets d'avenir, sans remarquer l'effarement navré du vieux Liardet. Il parle de l'avenir avec l'assurance des entêtés dont toutes les volontés s'accomplissent, et il met George près de lui, l'an prochain, toutes les années suivantes.

— Vous savez que son père l'emmène en Amérique ?

— Il ne partira pas.

Non certes. L'Amérique ! Un exil pour George. Sa patrie, c'est Nice ou Lausanne ; Lausanne, puisque Merminod y doit vivre. « Mon Dieu sera son Dieu, mon pays sera son pays, » l'autoritaire parodie ainsi la belle parole de la Bible, se flattant

d'ébahir le vieux débonnaire, fier d'afficher le cynisme de sa toute-puissance.

— Vous ne savez pas que George est ma chose. D'un mot je pouvais le retenir ici. Je l'ai rendu aux siens, qui me le rendront quand je l'appellerai.

Mais le père Liardet effrayé de sa fièvre, des taches rouges sur ses joues : « Ne vous illusionnez pas trop, Jean-Baptiste... Les lettres de M. Moore... »

— Il vous écrit... Que dit-il ?

Et une grande anxiété subite pâlit Jean-Baptiste. Ou bien est-ce, par contre-coup, l'effet de ce nuage violacé qui s'est élargi sur le ciel, tachant l'horizon d'une lividité rouge d'incendie qui s'éteint ?

— Ne vous tourmentez pas, mon Dieu !... gémit le vieillard, avec une peur de voir Merminod tomber là, terrassé par une crise nerveuse, sans qu'il puisse de ses faibles bras le soulever et le porter sur son lit. Et il se dédit, maladroitement se coupe. Puis, avec la désespérée témérité des timides qui s'étant avancés trop loin se jettent en avant tête baissée, fermant les yeux : « Cette lettre... tout à l'heure... »

— C'est de lui ! cria Jean-Baptiste, montrez-la moi...

— Mon enfant...

— Montrez-la moi...

Et frappant du pied, tendant sa main qu'un tremblement de tous les nerfs secouait, il exigea la lettre. Comme le vieux la tendait, la retirait, hésitant, il saisit le papier froissé, lut dans un éblouissement.

« Je reprends mon fils... mon fils ne peut plus vivre à Lausanne... »

C'était la première phrase. Un flot de sang lui jaillit au cerveau, bouillonnant à ses oreilles comme l'eau aux oreilles d'un plongeur. Et il répéta cette phrase tout haut, trois fois, avec un furieux : « Pourquoi ?... Expliquez-moi donc... »

La pluie tombait large, lourde, lente, dans un rougeoiment de tout le ciel, et le lac, soudain désert, la faisait rejaillir en gouttelettes divisées, comme un toit de zinc. Merminod s'approcha de la fenêtre, machinalement, comme pour voir plus clair. Même, il l'ouvrit, reçut la pluie chaude sur ses doigts, laissa mouiller le papier qui se teignit du bleu pâle de l'encre délayée, et lut, lut avec des cris de rage, sourd aux supplications de Liardet « Vous vous faites mal... Vous vous tuez... »

..... « Misérable esclavage... Détestable et répugnante tyrannie... Amitié qui bave et qui embrasse... » Car M. Moore avait écrit son mot de colère et de nausée, *slobbering and kissing love.* Et rien de la prédication religieuse, rien de la con-

version tentée — ce fut la plus sensible blessure à son orgueil — rien qu'une indignation d'homme libre contre l'intrus qui avait annihilé la volonté de son enfant, rien qu'un dégoût d'homme sain pour les caresses de cette amitié qui se flattait d'être si pure et d'une spirituelle essence !

— A vous, maintenant... A vous, dit Jean-Baptiste avec un rire, lisant les reproches au vieux professeur qui avait emprisonné George, n'accordant la clef de sa chambre qu'à Merminod. Et il lut tout haut, plus lentement, avec d'ironiques intonations, jusqu'au point final, la lettre qui s'achevait comme elle avait débuté : « Je reprends mon fils. »

Brusquement, sans une larme, sans un mot, il monta sur un escabeau, arracha les dessins et la photographie qu'il avait cloués au mur, fit un paquet des livres qu'il avait apportés, et se retira, son chapeau de paille à la main. La pluie frappait sur son crâne, à lourdes gouttes espacées, comme à coups de marteau. Et il tenait le chapeau de sa main droite, toujours, portant parfois cette main à son visage, du geste qui lui avait brisé le nez. Le paquet des livres pesait sur son bras gauche replié, le poing calé à sa hanche. Dans les rues en pente l'eau coulait en bouillonnants ruisseaux, rebondissant sur les inégalités du pavé. Et il mar-

chait à grands pas réguliers, seul au milieu de la chaussée, faisant retentir les pierres sous la claque humide de ses souliers tout trempés de l'orage. D'un mouvement mécanique et violent il ouvrit, referma la porte, puis tout à coup assourdit ses pas, monta l'escalier quatre à quatre pour ne rencontrer personne, entra dans sa chambre et s'enferma vivement. Et enfin se jeta sur son lit, se roula, pleurant à flots, avec des râles et des vagissements.

Oh! à cette heure, plus une imprécation de colère ni un haut le corps d'orgueil, plus rien qu'une désolation toute fondue en larmes, zézayant un langage d'enfant, geignant de longs soupirs. Et Merminod, les ongles dans le traversin, Merminod aplati, vautré sur le ventre dans le désordre des draps et des couvertures, crie d'une voix qu'il étouffe, la bouche collée au matelas: « Maman... Maman... » comme George, l'autre nuit dans le jardin de la villa... « Maman... Maman... George ne reviendra plus. »

Et puis il s'allongea sur le dos, les mains croisées comme pour une prière. Et il pleurait toujours, poussant ses larmes, secouant son cœur comme pour le vider. Puis il s'expliqua, d'une voix entrecoupée, combien cela était horrible de ne plus posséder George; et il en serait ainsi, tou-

jours, maintenant ; et surtout le coup était plus violent, reçu à l'intant où la joie de revoir son bien-aimé avant huit jours le rendait absolument fou. Il s'expliquait ces choses si longuement, revenant toujours sur les détails de sa douleur comme s'il avait craint de ne pas suffisamment souffrir, que ces paroles à lui-même durèrent toute une heure, interrompues très souvent du monotone refrain : George ne viendra plus, et du cri de ceux qui sont tout à fait brisés : Maman... Maman...

Lorsque ses larmes furent épuisées, il éprouva, en sa silencieuse lassitude, une telle jouissance qu'il se trouva presque heureux. Ses nerfs étaient détendus. La fraîcheur d'avoir pleuré avait éteint sa fièvre. Il se leva, fit quelques pas, et remarqua qu'il n'aurait jamais cru possible de pleurer autant, puis s'inquiéta de comprendre pourquoi ses larmes s'étaient ainsi brusquement arrêtées. Alors il se raisonna. Le principal, c'est qu'il était soulagé. Il fallait se surveiller maintenant, ne pas s'abandonner. Il se prépara un verre d'eau de fleur d'oranger et le but à petits coups, heureux de perdre le goût de sel que les larmes lui avaient mis dans la gorge.

Moelleusement assis dans son bon fauteuil, prenant, reposant le verre à tout instant, respirant d''une bruyante et régulière respiration d'homme

endormi, examinant avec une curiosité tous les objets sur les panneaux, sur les tables, comme s'il les voyait pour la première fois, il s'aperçut tout à coup qu'il était inoccupé, et qu'il s'ennuyait. Il prit dans la bibliothèque formée de planches attachées ensemble par des cordes et mobiles contre la muraille, un volume, et essaya de lire. Mais plusieurs fois il le laissa retomber sur ses genoux, se surprit à regarder encore dans le vide. Il contraignit son attention, lut syllabe par syllabe. Mais alors il vit surgir, entre les mots imprimés fin, des mots de la grande écriture de M. Moore, et il lui sembla relire toute cette fatale lettre qui s'était empreinte dans sa mémoire avec jusqu'aux particularités des caractères, jusqu'à la place des virgules et des points. Il jeta le livre avec colère, se radoucit d'un mot : « Voyons... Voyons..., » but une gorgée, et de nouveau marcha, s'assit au bord du lit, vint à la fenêtre, se mit à genoux dans le fauteuil.

Devant Merminod agenouillé, était justement pendu le portrait de George, comme une de ces images de sainteté qu'il détestait, et il resta en cette posture d'adoration, les deux mains posées sur le dossier du fauteuil, la tête renversée, la joue appuyée à sa main, contemplant le portrait d'en bas. Puis il le décrocha, se renversa dans le

fauteuil, serrant le cadre contre lui, le baisa de baisers furieux, répétant avec des éclats de rire : « *Slobbering and kissing love... Slobbering and kissing love...* » Alors ce fut une nouvelle indignation contre M. Moore, contre le portrait qu'il invectiva : « J'en mourrai... Tu me feras mourir... » Et des injures folles : « Misérable... misérable... » Puis un grand attendrissement qui le tint là, mou, incapable d'une parole et d'un mouvement, laissant couler des larmes tout le long de ses joues, sans même un hoquet ou un sanglot.

— Je t'adore pourtant... Je ne peux pas m'empêcher... Et gardant sur ses genoux le portrait, il prit à côté de lui un grand carton, au dos de toile noire, aux plats de papier moucheté noir et vert, où il rangeait les lettres de George. Il les reprit et les relut une à une, s'interrompant parfois pour sourire au portrait, pleurant toujours une interminable pluie de larmes.

Lorsque la clarté se fit dans cette espèce de brouillard humide où trempait la vague de ses idées, il s'aperçut tout à coup qu'il était de nouveau soulagé, très doucement las, qu'il ne pleurait plus, et qu'il ne faisait plus attention aux choses qu'il lisait. Il se leva, remit les papiers en ordre, et renoua, avec beaucoup de peine, les cordons du carton trop plein qui bombait, et qu'il fut

forcé de serrer entre ses genoux. Puis il rangea soigneusement la chambre, fit disparaître toutes les traces de sa passagère folie, tira le lit de fer au milieu, le retapa et le reborda.

Et il se trouva qu'il n'avait plus rien à faire jusqu'au dîner.

Il s'approcha de la fenêtre. Le ciel était gris, léger, tout uni, sans une forme curieuse de nuage ou un vol d'oiseau pour tirer son attention. Et pourtant il fixa son regard sur cet espace de couleur neutre sans accidents et sans nuances, se plaisant à mirer son désespoir lavé de larmes dans ce ciel lavé de pluie, resté gris et terne comme lui après l'orage, dans un calme triste...

Et il lui semblait, malgré l'ennui de cette oisiveté abêtie et de cette contemplation du vide, que les heures passaient très vite; ayant une appréhension étranglée du repas, où il faudrait paraître devant sa mère, souriant, sans une rougeur de larmes aux paupières, lui annoncer surtout la nouvelle, prononcer ce nom de George qui maintenant le suffoquait, subir des questions peut-être, et donner des détails.

Quand il s'assit en face de madame Merminod, ce soir-là par hasard très gaie, très causeuse, il essaya de la mettre au courant, d'un mot. Mais rien ne sortit de sa bouche sèche, de ses dents

serrées. Enfin : « Vous savez, ma mère, George ne reviendra pas à Lausanne cette année. » Et ses yeux brillants, ses narines dilatées, ses lèvres pincées disaient si clairement à la mère de ne pas répondre, qu'elle fit : « Ah ! » seulement, et longtemps se tut.

La servante bernoise, dont les chaînettes d'argent cliquetaient dans le silence morne de la salle à manger, servit deux plats qu'elle remporta presque aussitôt, le fils ni la mère n'y touchant.

Madame Merminod levait de temps à autre les yeux sur Jean-Baptiste, épouvanté de ses joues creuses, de la rougeur qui tachait en plaques ses pommettes saillantes, n'osant lui demander s'il souffrait, dans sa crainte d'une colère subite, d'une explosion de sa douleur comprimée. Mais quand il se leva, se soutenant d'une main à la table, de l'autre jetant, par un geste convulsif, sa serviette qu'il n'avait pas pliée, elle se leva, raide comme lui.

— Tu n'es pas bien, mon enfant...

— Non... un peu de fièvre...

Et très vite : « Bonsoir... bonsoir... »

Il fut au lit tout de suite, tellement abruti de douleur et aveuglé de larmes qu'il ne se rendait pas compte lui-même s'il était éveillé, ou s'il dormait avec des visions et des cauchemars.

L'image qui le plus impitoyablement le hantait quand il lui semblait ouvrir les yeux, c'était une grande forme maigre, noire, toute droite dans la clarté pâle de la veilleuse. Et il demandait en son délire : « Qui est là? »

— Moi, mon enfant...

Sa mère!... L'an dernier, lorsqu'il était couché avec cette même fièvre, ce même étouffement pesant sur la poitrine, c'est George qui le soir s'asseyait sur cette chaise, et qu'il regardait sans parler, dans la presque nuit de la chambre éclairée d'une veilleuse. Et Jean-Baptiste s'irrita qu'une autre personne que George pût rester à son chevet. Maintenant que George n'était plus là, qu'il ne reviendrait plus jamais, il fallait le laisser seul, toujours. Et il posa ses lèvres sur son traversin pour sauvagement murmurer, mais sans que la mère, jalouse peut-être, pût l'entendre :

— Je n'aime que lui... Je n'aime que lui...

Le jour même où il sortait du lit, tout changé, avec sa barbe qui avait poussé dru, envahissant le visage, n'y laissant visible que le feu des pommettes, l'égarement des yeux et la cassure du nez, oncle Auguste, le meilleur médecin de Lausanne, envoyait à la villa des Goetschel, tout emmailloté de châles et de couvertures.

Une villa si tièdement sise, jaillissant si blanche sous le soleil, des treilles qui enveloppaient ses portiques et ses terrasses, qu'on l'avait appelée d'un nom de Provence, un nom où dans le pétillement des syllabes vibraient toutes les sonorités du midi clair : *Lou Souleillade*, l'Ensoleillée.

La maison, bâtie sur un plateau boisé, s'adossait à une colline artificielle, un ancien tumulus, disait-on, qui se dressait, chauve et géométrique de forme, au sommet du coteau; enveloppé à la base de vignes et d'arbres, regardant très loin, pardessus le moutonnement des verdures, une grande étendue de lac et un grand horizon de ciel.

C'est là que le phthisique venait se réchauffer, plusieurs heures par jour, faire une cure de soleil...

Il y montait dès le matin, à pas de vieillard, voûté comme sous le poids d'une croix. Il appelait cela monter à son calvaire. Et il s'y asseyait tout seul sur la terre battue, brûlante, arrondissant le dos sous l'ondée vivifiante des chauds rayons.

S'étirer ou se pelotonner dans son bain de lumière, se renverser, les yeux fixés sur le bleu du ciel, ou se coucher à plat ventre appuyant son front sur ses deux poings fermés, avec un triste chantonnement continu, quand une toux ne le déchirait pas, c'était le seul plaisir de ses longues solitudes.

Il ne voulait voir ni Marguerite qui ne le secouait plus, du reste, de son indifférente torpeur, ni les Goetschel qui s'étaient retirés à Vevey, laissant toute la maison pour sa mère et pour lui.

Il n'acceptait même la visite de sa mère qu'à heure fixe, quand l'oncle Auguste venait l'ausculter.

Puis il demeurait seul, sur son calvaire. Et comme tout travail lui était interdit, il repassait, ruminait sa douleur, sans trêve.

Oh! comme il regrettait sa fièvre et son délire, la somnolence perpétuelle qui fait les journées pareilles à des nuits où l'on dort mal, mais où l'on dort, les rêves qui du moins lui environnaient sa douleur d'un brouillard autorisant le doute et l'espérance! Maintenant c'était la certitude fixée, sans illusion possible, et la certitude brutale d'une inéluctable fatalité contre laquelle son orgueilleuse volonté ne pouvait rien. Ignorant où on lui cachait George, il le sentait perdu à jamais, perdu comme s'il était mort, avec de plus l'irritante assurance d'être assez fort pour le rappeler et le reprendre, s'il avait pu lui faire entendre sa voix. C'était fini. Et il restait stupide, en la contemplation morne de son désespoir, sous le coup violent du *Consummatum est*, dans l'attitude d'un sage de l'Inde qui a fait vœu d'abrutissement et d'immobilité.

Certes, il avait prévu bien des traverses à son amitié. L'idée que George s'embarquerait pour l'Amérique l'avait tenu éveillé des nuits, avec la vision d'un branle-bas de départ, d'un mouvement d'hommes sur le pont d'un navire où George lui faisait adieu d'un grand geste. Et il avait rêvé son désespoir tombé à la renverse, criant avec des larmes sur les quais d'un port inconnu. Mais c'était plus atroce et plus cuisant cette fois que toutes les douleurs imaginées jadis : ce n'était plus se séparer à jamais, c'était n'exister plus l'un pour l'autre. Ce n'était plus l'avenir seulement refusé à son amitié avide, c'était le passé même effacé d'un trait de plume, lavé d'un crachat de M. Moore avec un haut-le-corps dégoûté.

— Et moi qui pleurais tant quand il me quittait pour deux mois!...

Mais c'était un temps béni, un temps de joie et de paradis, celui des séparations passagères où l'obsession de Merminod obtenait au moins une lettre chaque semaine : une lettre d'enfant, mal tournée, mal écrite, froide, mais une lettre de George, apportant sa poignée de main dans l'enveloppe avec la trace de ses doigts sur le papier, apportant sa présence avec ce parfum de *white-rose* qu'il affectionnait, dont Jean-Baptiste lui avait reproché tant de fois la pénétrante et efféminée

délicatesse. Et s'il écrivait peu, Merminod, lui, pouvait écrire : de longues lettres où il s'épanchait plus hardiment qu'en ses discours, qu'il lisait tout haut en les écrivant, et qui lui donnaient ainsi l'illusion que George était là, qu'il lui parlait. George répliquait si peu dans leurs entretiens, que le silence qui répondait à ses lettres déclamées ne tuait pas l'hallucination de posséder George assis là. Maintenant, ni lettres reçues, ni lettres écrites. Où était George? Où était George? Et jamais Jean-Baptiste n'avait si clairement compris que son bien-aimé ne l'aimait pas: car ce n'était pas pour obéir à son père qu'il se taisait ainsi. Haine ou crainte, il ne voulait plus écrire le nom de Merminod sur une enveloppe, voir sur une enveloppe reçue le timbre de Suisse et l'encre violette, pâle, de Merminod.

C'était fini... Il y a des époques de mollesse et de paresseux découragement dans la vie, où cette phrase banale « c'est fini » semble la formule dernière qui s'applique à tout; et à certaines époques de l'année, dans le détraquement des saisons, cette formule vide trouve un étrange écho par la nature, où toutes les choses aussi paraissent arrivées ensemble à leur aboutissement et à leur mort. C'était fini, cette passion de George Moore qui l'avait soutenu par la fièvre, et qui l'abandon-

nait usé, achevant de déchirer ses poumons à grandes quintes de toux. Finie avec son apostolat, sa vie désorbitée, sans but et sans ambition comme sans amour, finie avec l'automne, dans le frisson des matins et des soirs trop frais, dans l'humidité mortelle des grandes pluies, dans le grand deuil du ciel sali de nuages.

Calfeutré dans la maison, Jean-Baptiste ne se traînait plus à son calvaire qu'à midi, s'asseyait vêtu lourdement, regardait d'un œil triste le soleil inutile et glacé, et parfois se sauvait sous un orage, sous un coup de vent subit, sifflant la mort. Mais quand l'atmosphère se refroidissait lentement, le ciel restant d'une sérénité pâle, il oubliait l'heure, s'attardait imprudemment en son immobilité d'homme engourdi par la torpeur du froid, et qui n'a plus l'énergie de se lever, de fuir vite.

Un jour, son oncle et sa mère le trouvèrent ainsi, absorbé au point qu'il se laissa ausculter sans mot dire, avec un regard absent de somnambule, un regard perdu dans le ciel.

Et le ciel était uni comme une nappe, sans couleur, avec un trou à l'Occident, que bourrait comme un chiffonnement de velours gris aux cassures lui-

santes, où se reposait un soleil tout rond, un soleil sans rayonnement, un soleil d'or mat.

Madame Merminod se tenait droite, au sommet du tumulus, noire, avec cette apparence de gigantesque grandeur que prennent dans le crépuscule les objets détachés du fond de ciel, sur une crête nue; et l'oncle Auguste, l'oreille appliquée à la poitrine de Jean-Baptiste, se relevait vivement; d'une voix un peu émue :

« Ne reste pas ici... Voici l'hiver... C'est le midi qu'il te faut... C'est Cannes ou Nice... »

Nice ? Quel cri rauque : « Jamais ! » Nice ! — Car Jean-Baptiste n'a entendu que le dernier mot. — Et c'est une suite de phrases sèches, brèves toussotantes : « Voir les Moore... La maison de George... Nice sans George... Jamais... »

Mais quand sa mère lui répliqua : « Cannes, si tu veux. »

— Non, non... Nice... Je veux Nice.

Et toute surprise de cette fantaisie de malade, elle l'interroge d'un regard.

— J'irai à Nice... Je veux partir demain, tout de suite...

Il a réfléchi. Si George y était encore ? S'il pouvait du moins obtenir son adresse à Paris ?... Oh ! la providence de Dieu est merveilleuse qui s'est servie de sa maladie pour le rapprocher de George

Moore, qui a fait de la maladie de son pauvre corps, un moyen de salut pour l'âme de son adoré !

Et il reste seul, fort en son espérance et en son ambition nouvelle, jetant sur la campagne tout autour des regards de défi et d'ironique superbe, méprisant d'un geste de sa main tendue et d'un haussement de ses épaules cette Suisse où il n'a pas su attacher et retenir George, lançant plus loin ses regards, derrière les montagnes, vers le midi où il va reconquérir sa santé et son ami.

— Je savais bien... Quand je veux quelque chose... Quand je veux bien fort quelque chose...

Mais une brise souffla, plus fraîche, et le chassa vers la maison, frissonnant, toussant, tandis que le soleil, comme pris de froid lui aussi, s'emmitouflait tout à coup dans le velours gris des nuages.

V

Debout, à côté de la table poussée dans une embrasure de fenêtre, et où il a jeté sur l'assiette, sur le ravier des hors-d'œuvre, sa serviette déjà dépliée, chiffonnée, Merminod, en attendant le dîner, appuie son front à la vitre, et voit remuer dehors la grande foule dans une agitation de carnaval nocturne illuminé de lanternes. Et cette joie de Nice qui va dîner en habit noir et en robe de soirée, mettant dans les rues, sous l'éclairage des réverbères et des devantures, une folie de bal en plein air, avec un luxe de gardénias aux boutonnières et aux corsages, ce bariolage de la foule où l'incertain climat d'une station d'hiver fait passer des complets clairs attardés à côté des fourrures en avance, cette roulante et piaffante cohue

des équipages où des fouets se hérissent innombrables et droits comme des mâts de navires en un port de mer — toute cette fête enfin de l'hiver et du soir lui rappelle par contraste l'intime fête qu'il célébra l'an dernier, à cette même date, dans le provincial silence de Lausanne, dans la familiale tranquillité de la maison Merminod : la naissance de George. C'est ce jour d'étourdissant bonheur et de délirante amitié, jour de deuil cette année puisqu'il n'a pas embrassé George ce matin, puisqu'il a dû garder en poche, faute d'adresse, la grande lettre passionnée qu'il lui avait écrite à tout hasard, c'est ce jour-là qu'il a choisi pour arriver dans la ville où George a vécu son enfance, où tous les pavés et tous les trottoirs parleront de lui...

Non... Et c'est une surprise pour Jean-Baptiste. Dépaysé en cette ville nouvelle, il n'y sent pas l'absence, le manque de George. La pensée de George n'est pas obsédante ici comme à Lausanne : c'est qu'ici, Jean-Baptiste ne l'a pas poursuivi par les rues et par les campagnes, qu'il n'a pas de serrement de cœur de revoir seul des objets vus ensemble, que ces maisons et ces places, pour la première fois aperçues dans le crépuscule, restent muettes, sans suggestion de souvenirs et sans puissance évocatrice.

Et il va tristement se rasseoir, seul, perdu et abîmé dans l'embrasure de la haute baie encadrée d'un arc aux moulures d'or que deux gigantesques piliers surchargés d'or soutiennent, seul devant la gaîté de la nappe damassée, des vulgaires mais luxueuses argenteries, des verreries fines irisées d'un reflet de gaz, quand le distrait regard d'un passant planté un instant sur le trottoir devant la fenêtre le relève tout pâle, lui colle de nouveau le front à la vitre. George? Non, mais son frère Charles. Du premier coup d'œil, Merminod l'a reconnu, d'après ses portraits. Et il va courir... Il se retient de la main à l'espagnolette de la fenêtre. Le temps de gagner la porte, Charles Moore aura disparu. Alors il le suit des yeux, guette le chemin qu'il va prendre, est rassuré par sa démarche flâneuse qui lui permettra de le facilement rejoindre. Charles s'arrête aux boutiques, sans regarder rien, une main libre, de l'autre agitant sa canne. Il dévisage les passants, insouciant, un air de se moquer de tout... Mais où va-t-il ?... La première rue à gauche. Il hésite. Il se décide. Il a tourné. Merminod traverse la grande salle en courant, le vestibule, fait halte un moment sur la place, comprime sa poitrine qui halète douloureusement, court, l'aperçoit, le rejoint, s'arrête.... Qu'a-t-il à lui dire ?... Comment lui expliquer?...

Ah ! n'importe. Il lui touche l'épaule et Charles se retourne avec sa mine de blague, sa mine d'envoyer coucher les gens. Et Merminod est tout timide, tout bête... « Ah ! pardon... j'avais cru... » Charles lui fait un grand salut et s'éloigne en riant... Eh bien ! Est-ce qu'il va le laisser partir ainsi ?... Il court encore; d'une main posée sur l'épaule de Charles, vigoureusement, le cloue là, immobile...

— Vous êtes Charles Moore...

— Tiens... encore ?... Oui.

— George est à Nice ?

Et Charles étonné, d'une lente, méfiante voix : « Non... A Paris... Mais... »

Puis soudain ce n'est plus un soupçonneux regard, mais un sourire de moquerie.

— J'y suis... Vous êtes Merminod, Jean-Baptiste.

Mais Merminod lui a saisi le bras, lui fait mal presque, l'emmène très vite, et lui parle d'une voix sourde, essoufflée.

— Je vous en prie... Conduisez-moi chez vous... Puisqu'il n'est pas là...

— Venez donc...

Et Charles le regarde bien en face, avec un petit rire qui siffle entre ses dents, un geste gamin de sa badine levée très haut.

— Venez... Je rentre dîner.

— A la villa ?

— Oui.

Ils ne se parlèrent plus. Charles marchait devant, de son pas de flânerie, arrêté à tous les étalages, à tous les rassemblements, comme oublieux de Jean-Baptiste, qui, à chaque station, venait se heurter à lui.

Au bout de la rue, Charles se retourne.

— Vous savez... Sérieusement, George n'est pas à Nice.

Merminod lui fait signe que n'importe, qu'il continue et vite, pour Dieu! Oh! Charles s'amuse de son impatience, de la colère rentrée qu'il devine ; et il s'arrête encore à tout prétexte, il s'arrête devant la mer satinée de gris, moirée d'écume blanche, qui se brise à l'horizon contre le mur plâtré du ciel, tout blanc de crépuscule, il s'arrête à la grille de la villa, tenant les barreaux à deux mains, examinant comme une première fois la grande pelouse et le palmier et l'incomparable corbeille de géraniums blancs.

— Fort coquet, dit-il, répétant par taquinerie l'une des expressions favorites de George.

Et Merminod le tire, n'y tenant plus : « Nous n'arriverons jamais... »

— C'est ici.

La porte est ouverte; mais Jean-Baptiste n'ose entrer. Il dit faiblement : « Annoncez-moi... J'attends là. »

Et Charles tourne la pelouse, entre dans la maison.

C'était l'heure où il n'y a plus d'ombres. La maison était toute plate, grise, sans une lumière aux fenêtres, seulement l'éclairage de la salle à manger, au rez-de-chaussée, à droite, qui coupait d'un reflet cru l'allée déjà envahie de ténèbres, accusait nettement l'arête des buis régulièrement tondus, détaillait un arbuste aux feuilles noires. Le palmier central de la pelouse ne se détachait pas de la maison. C'était comme un ornement appliqué à la façade, l'occupant toute, la compliquant d'un bizarre entrecroisement de branches et de feuilles. Les taillis faisaient un pâté violacé d'encre, brouillés par la nuit, confondus en une tache unique; et seules les petites feuilles rondes de fusains, les feuilles longues et pointues de lauriers qui dépassaient, se dentelaient sur l'incolore du ciel avec une raideur, un dessin fini de flore décorative.

Merminod attendait, reculé jusqu'au bord du trottoir, avec, en la tête, cette seule pensée, qu'il ne savait pas pourquoi il était venu là, mais qu'u

invincible besoin ou un instinct l'y avait poussé. Du sang bourdonnait à ses oreilles. Ses regards se perdaient dans l'impénétrable des taillis, fouillaient, cherchaient la trace blanchâtre des allées où George avait dû marcher. Puis, tirés, par instants vers le trou d'incendie que la salle à manger très éclairée mettait en un coin de cette façade noire, ses yeux ne s'en détachaient plus, s'y aveuglaient. On parlait de lui, là-derrière. Les Moore devaient être à table déjà : Charles avait marché si lentement ! Il l'oubliait peut-être. Et Jean-Baptiste fut très humilié d'attendre là, près de s'enfuir.

Mais il y eut un mouvement de domestiques et de lumières sous le portique, un rayon qui traversa la pelouse et vint frapper Jean-Baptiste au visage. Deux fenêtres s'allumèrent, le salon sans doute. Alors il s'orienta, se rappela les descriptions faites par George, chercha la chambre de George dans la bande longue du second étage que les dernières lueurs du crépuscule, par dessus les arbres bas, teignaient comme d'un enduit lilas pâle, très léger... Et Charles ne revenait pas...

La fenêtre de la chambre inhabitée aujourd'hui, où son bien-aimé avait dû dormir, était ouverte toute grande, comme celle d'un mort. Une idée folle lui traversa l'esprit : George était mort, on lui avait menti pour ne pas le tuer avec cette nouvelle Et

d'abord son orgueil aima mieux cela. Puis il fut frappé de la tristesse des arbres, de la lividité du ciel presque blanc, comme en deuil d'un enfant, et une frayeur le prit, une frayeur puérile de la solitude et de l'ombre, qui fit claquer ses dents et perler sur son front une sueur froide. Et Charles, mon Dieu! Charles qui toujours ne revenait pas...

Quand un pas fit craquer le sable de l'allée, Jean-Baptiste tressaillit comme si quelque terrible apparition allait se dresser devant lui. Mais ce fut la face narquoise de Charles. Et il le suivit muet, traversa cette nuit qui lui faisait peur, marcha vers cette lumière qui l'attirait.

Oh! le ton dont Charles annonça : « Monsieur Merminod... » Le saisissement de la chaleur et de la clarté, au sortir de l'ombre et du froid!... Sa peur de tomber évanoui le raidit encore. Il salua machinalement, toucha des mains, parla dans un rêve. Et quand il vit clair, il était assis à côté de Mrs Moore, jouant avec le petit Maurice, disant sa joie de le trouver vigoureux et bien venu, s'ingéniant à des amabilités, comme si les gens qui étaient là n'avaient pas volé George à Dieu et à lui-même.

Et comme si l'étranger qui était venu s'asseoir à leur foyer avec son habituel sans-gêne, n'avait pas écrit au fils absent : « Tu quitteras pour moi

ton père et ta mère, » on le recevait sans rancune, sans embarras. — L'embarras toutefois de parler français, car Charles, qui seul parlait bien, restait à l'écart, se réservait.

Mais quand on annonça le dîner, Merminod se leva vivement. Mrs Moore lui dit : « Restez. »

Elle avait pardonné la première, conservant, en sa jalousie, une indulgence pour cet étranger qui aimait son fils comme elle-même, attirée vers lui par la sympathie d'un sentiment commum. Et elle trouva de gracieuses paroles. C'était la fête de George. La présence d'un si intime ami de son fils la consolerait de ne pas posséder son fils ce jour-là. Lui, fit merci d'un regard lourd de larmes, et lui offrit son bras. Il se pencha vers son oreille, tout ému : « Pourquoi défendez-vous que je le voie ? »

Elle, ne sachant que répondre : « Mettez-vous là... C'est la place de George. »

Et ce nom prononcé abolit toute gêne. On parla de George et de lui seul. Ainsi le nouveau venu, que tout autre sujet d'entretien eût laissé muet et désintéressé, se trouva, en cette demeure étrangère, aisé, familièrement causeur, comme un fils de la maison. Il restait toutefois les yeux baissés, les traits allongés par une grande mélancolie, mais une mélancolie un peu voulue, théâtrale :

même en sa sincère douleur, par ce besoin de charlatanisme qui est en nous tous, il jouait son rôle d'inconsolable ami.

En face de lui, un portrait de George enfant, encastré, au lieu d'une glace, dans le cadre de bois noir d'une très haute cheminée, fixait la tristesse de ses regards. C'était une merveilleuse toile, que le génie d'un peintre américain, exercé à l'imitation des préraphaélites avait embrumée, avec de nacrés et métalliques reflets adoucis sous des vapeurs. Et pourtant les détails étaient étudiés curieusement. La fidélité à tout peindre était réaliste ; mais cela se perdait dans un vague. La perfection un peu dure du trait précis s'atténuait sous la trahison des couleurs fondues ; et tandis que le dessin s'astreignait à une scrupuleuse exactitude, les tons semblaient appareillés, sans souci du vrai, par une recherche d'harmonies plutôt rationnelles qu'empiriques, plutôt voulues que senties.

En la particulière émotion actuelle de son cœur, Jean-Baptiste goûtait un particulier plaisir à contempler ce portrait, qui n'était point George, mais l'Idée de George. C'était son rêve condensé en un brouillard, et apparaissant non plus à son cerveau endormi, mais à ses sens éveillés, sous une forme de vision...

... L'Amérique... Oh! pourquoi Charles a-t-il méchamment prononcé ce mot qui fait tressaillir Jean-Baptiste et le tire de l'alanguissement d'un songe ? Voilà un instant qu'il entendait toutes les voix murmurer à son oreille comme très lointaines, et qu'il était absent. Mais le mot malencontreux a été prononcé plus haut, plus près. L'Amérique !... Et crispant sur la nappe sa main maigre, il faut absolument que Merminod réponde : « George n'ira jamais... »

— L'an prochain, réplique M. Moore avec une autorité calme.

Et Merminod d'une voix de sarcasme et d'ironie : « Vous croyez ? »

Ce n'est plus le détraqué, qui tout à l'heure, à la grille, avait peur de la nuit, qui hésitait à la porte du salon comme un enfant, les genoux fléchissant d'émotion. Il s'est redressé, il a regimbé comme sous un coup de fouet, et Mrs Moore, désillusionnée tout à coup, comprend qu'elle le surprend maintenant dans la sincérité de son égoïste et despotique nature, l'auteur des lettres lues dans une nuit d'angoisse et de colère, celui qui a le premier blessé d'une jalousie, attristé d'une méfiance son aimante et placide maternité. Elle l'imagine, auprès de George, avec cette pâleur tachée de rouge, ce pétillement d'étincelles dans

ses yeux noirs, parlant de cette voix sifflante et brève, et elle se recule de lui, comme son fils, avec la même répugnance et la même terreur, dissimulant l'insulte de son involontaire mouvement par un forcé sourire de bonté.

Elle seule a cette bonté de sourire encore. M. Moore a imposé silence à Jean-Baptiste d'un mot sec, le dernier du repas, qui s'achève sans gaîté. C'est une gêne qui pèse sur toutes les têtes, qui les baisse vers les assiettes. C'est une crainte de quelque chose, non d'une impossible discussion entre ce tout jeune homme et M. Moore, mais d'une indéterminable catastrophe que l'on prévoit pour la fin du repas.

Et tous ont le même frisson d'inquiétude, la même idée que voici l'heure venue de l'accident qu'on redoute, quand Merminod se lève brusquement, le premier. Mais c'est à Mrs Moore qu'il s'adresse, avec l'émotion de son entrée... : « Voir la chambre de George..: Avant de partir... »

— Conduisez-le, Charles.

Charles monte, à grandes enjambées de quatre marches, moins vite pourtant que Jean-Baptiste qui est avant lui sur le palier, ne respirant plus, ne voyant plus. La porte de George est ouverte, et Merminod entre, de biais comme un homme ivre, se raccroche tout ébloui au bois du lit, que ses doigts serrent comme un étau, où ses ongles s'incrus-

tent. Il a sur la poitrine un étouffement, un étouffement qui remonte jusqu'à sa gorge, jusqu'à ses lèvres. Il serre les dents, convulsivement. Sa tête branle. Il tourne sur lui-même, se trouve adossé au lit qu'il retient maintenant de ses deux mains.

Et tout à coup un cri rauque lui échappe, un cri qui ouvre sa bouche contractée, qui sort de sa bouche ouverte avec un flot de sang. Et il tombe aux pieds de Charles, il tombe à plat, les deux bras abandonnés, fouettant l'air, puis s'abattant sur le tapis avec un bruit assourdi de claque.

— Maman !... Maman !...

Au cri de Charles, Mrs Moore se dresse, court, folle, prise d'une peur de trouver son fils assassiné là-haut par ce misérable qu'elle croit capable de tout.

— Maman! Il est tombé là...

Et elle se baisse, elle le soulève, l'emporte dans ses bras, cambre ses reins pour supporter le poids trop lourd, puis pose, avec des délicatesses, sur le lit même de son fils, le corps haletant et fiévreux du pauvre fou qui a osé lui disputer ce fils bien-aimé!

— Prévenez votre père, Charles...

Et lorsque Jean-Baptiste revient à lui, l'interroge sans la reconnaître, de ses yeux grands ouverts, de ses yeux fixes et vides,

— Vous êtes dans son lit. Je veille.

VI

Sèche et austère sous ses voiles noirs, toujours noirs, en son éternel deuil de Christ mort, madame Merminod trois jours après, tirait la sonnette de la grille.

— Mon fils?... dit-elle, brève, rude, comme si on lui recélait son enfant. Et elle monta droit à la chambre, lente, raide, sans un mot de merci pour ces inconnus qui avaient recueilli Jean-Baptiste dans un lit, qui l'avaient sauvé des insomnies et des délires à l'hôtel, pour cette créature de pardon et de dévouement qui s'était assise à son chevet, avait élargi l'enveloppement de sa maternité indulgente jusqu'à l'ennemi de sa maternité...

Mon fils... Ce fut son premier mot, et pourtant

elle ne s'était guère pressée, la dépêche reçue. Elle avait pris le temps, en femme d'ordre, de faire ses malles, de cacher ses meubles sous des housses, d'entourer de peau les boutons dorés des portes, de bien clore les volets sur la cour et sur la place Saint-François. Et elle revit Jean-Baptiste sans émotion, sans besoin d'étreinte et de baiser. Elle lui frôla le front du bout des lèvres, comme si elle l'avait quitté la veille et le retrouvait bien portant. Elle prit la brûlante main du malade en sa main sèche et glacée. Jean-Baptiste lui désigna une chaise avec la même indifférence froide, et un solennel respect. — George fût-il entré, il aurait sauté du lit, couru vers George pieds nus sur le parquet, au risque de mourir. — Il dit à sa mère seulement : « J'ai désiré te voir. J'ai cru que c'était fini. Il paraît maintenant que je suis sauvé. »

Et cela ne pâlit point madame Merminod, ne rida pas d'un frisson le parchemin lisse de son visage. Elle eut seulement un geste de ses doigts levés vers le plafond, qui peut-être signifiait : « Louez Dieu. » Puis tranquillement, elle expliqua ses inquiétudes dans son lourd et flegmatique français de Vaudoise, d'un ton net qui contrastait avec l'éternelle pleurnicherie de ses paroles, étrangement. Elle expliqua surtout le tracas du départ

précipité, sa crainte d'avoir oublié des clefs sur les armoires où elle rangeait son linge et ses robes, et elle ajouta, sans un tremblement des lèvres: « J'étais folle de peur et d'anxiété. »

Jean-Baptiste reprit : « Je suis bien heureux que tu sois venue. Mais je regrette presque qu'on t'ait dérangée. »

Madame Merminod était assise au coin de la cheminée, très loin du lit.

— Alors, tout va bien?

Jean-Baptiste avait tiré hors du drap tout son buste long. Il renversait la tête, la nuque appuyée au bois du lit. Il se redressa pour répondre: « Oui. »

— Tu es bien soigné?

— Très bien....

Et brusquement, comme réveillé, revenant de très loin, il se leva tout à fait sur son séant.

— Mais oui, très bien. Je dois vraiment de la reconnaissance à ces Moore. Mrs Moore surtout est bonne pour moi.

Bonne! certes! Après Maurice, qui l'avait fatiguée tant de nuits de ses cris et de ses exigences, de la peur surtout, de la peur constante que les soins ne fussent inutiles et qu'il ne s'éteignît entre ses bras, qui la fatiguait encore en tirant d'elle sa nourriture et sa santé, elle avait veillé Jean-Bap-

tiste toutes les nuits, soumise et patiente à ses caprices, souriant à ses colères, le soignant comme un nouveau fils à elle, l'appelant George quelquefois par une erreur voulue sans doute, afin de lui faire plaisir.

— Et je suis très bien couché !... Le lit de George est bon, ajouta-t-il avec un sourire, feignant de plaisanter. Mais le nom seul de George lui mit des larmes dans la voix et sous les paupières, troubla d'une émotion ce sec et maussade entretien. Il parla de nouveau des Moore, avec onction.

— Nous leur devons une reconnaissance infinie...

Puis, comme pris d'un remords, se rappelant tout à coup.

— As-tu vu quelqu'un... ? Il faudrait remercier.

— Cela serait convenable. Je rendrai une visite.

Mais tout aussitôt madame Merminod fit ses réserves, et d'une voix où sifflait sa sourde haine entre les lèvres pincées :

— C'est une dette qu'ils acquittent... A Lausanne, leur fils a trouvé chez nous une table de famille et un foyer.

Jean-Baptiste plaida pour les Moore, faiblement. Oui, à Lausanne, il avait pris George dans sa mai-

son et dans sa chambre, mais parce qu'il l'aimait éperdument, parce qu'il est écrit : Père, mon désir est que là où je suis, ceux que tu m'as donnés y soient aussi avec moi. Lui, s'était introduit ici de force, et le soir même il était tombé, là, sur le parquet, à cette place qu'elle pouvait voir, au pied du lit, crachant le sang, agonisant.

— C'est leur ouvrage. Qui donc t'a fait du chagrin, t'a rendu malade ? C'est bien le moins qu'ils en pâtissent et qu'ils te soignent, qu'ils te ramassent et qu'ils te jettent sur le premier lit venu, quand après avoir supporté tout un soir leurs ironies et leurs dédains, tu as succombé à la fin, sous leurs yeux, avec le reproche muet de ta chute et de ton sang.

Elle s'est levée, la main tendue, et elle lui prêche l'ingratitude comme un devoir, en ce style ample et pesant de sermon que lui-même jadis parlait à George sur les montagnes et sur les grandes routes. La vieille qui s'est tue si longtemps, laissant crier haut l'éloquence respectée de son fils, maintenant, au chevet de ce fils dont la poitrine est usée et la bouche silencieuse, reprend la parole ; et c'est le même langage violent, amer, la même logique obtuse, entêtée, le même vol haut, lourd.

— On ne pouvait pas t'abandonner dehors...

Tu étais là par terre et il fallait te poser sur un lit.....

Et Jean-Baptiste est convaincu.

— Bien sûr, si l'on avait pu se débarrasser de moi...

Le bienfait des Moore est un grief de plus. Merminod se révolte d'être gisant, sans force, contraint d'accepter leurs services et leurs médicaments. Il voudrait dire : « Je ne prendrai rien de vous. » Une chose le console : c'est qu'ils n'ont droit pour tout cela ni à sa reconnaissance ni à son affection. Il promet à sa mère d'être ingrat. Il dit : « Jamais pourront-ils, ces gens, me faire oublier le mal qu'ils m'ont fait ? »

Et il éprouve un immédiat besoin de protester contre les prévenances et les attentions ; il rudoie le domestique qui entre, apportant le léger repas que le docteur a permis, le potage et l'œuf.

— C'est mal cuit... Emportez.....

Dans sa naïveté de femme parcimonieuse, madame Merminod demande : « Qu'en va-t-on faire ? » Et Jean-Baptiste, qui n'y regarde pas quand c'est les Moore qui paient : « On va le jeter. »

— Quel gâchis dans ces maisons riches ! exclame la vieille, vraie ménagère suisse, proprette et chiche, qui veut bien qu'on dépense pour elle, mais ne se tient pas de critiquer le luxe dont elle

profite. Et elle ajoute : « Est-ce que ta maladie leur coûte cher ? »

Avec de l'indignation presque, Jean-Baptiste énumère les frais : toute une compliquée cuisine de potions.... — ces médecins français cherchent midi à quatorze heures ; ce n'est pas oncle Auguste qui le droguerait ainsi — de la glace à demeure sur la tête, pour éviter les congestions.... Le domestique rentra. Mrs Moore faisait demander si madame Merminod comptait prendre ses repas à la maison. « Accepte, » souffla Jean-Baptiste. Mais l'encouragement était inutile. Elle ne se fit pas prier.

— C'est bien le moins..., murmura-t-elle encore entre ses dents.

Et elle fit des remarques aigres, quand on lui dressa une petite table tout près du lit, avec du linge fin, un joli service pour une personne seule :

— On ne manque de rien ici.

Dès le second plat, elle déclara qu'elle avait assez. Elle n'acceptait que l'indispensable, un déjeuner sur le pouce.

Et elle s'installa dans un fauteuil, tira de sa poche l'interminable bande de tapisserie, comprimée en un petit rouleau, qui ne la quittait jamais.

Mais Jean-Baptiste : « Et ta promenade ? Tu vas entraver ta digestion si tu t'assois. »

— Non, je te reste... Voilà trois jours que tu t'ennuies ici tout seul.

— Ne te tourmente donc pas. Charles va monter. Il passe toute l'après-midi avec moi.

— Belle compagnie ! A-t-il de la conversation ce gamin ?

— Oh ! je ne lui parle pas. Il me fait la lecture.

Il ne l'avouait point ; son grand plaisir de chaque jour était d'avoir Charles au pied de son lit, parce que Charles, en la fidélité de sa ressemblance fraternelle, lui rappelait tout George, son visage, ses allures, ses mots familiers. Et puis — il l'écrivit à George plus tard — il était satisfait de sentir Charles privé de George comme lui-même.

C'est à quatre heures seulement que madame Merminod demanda la maîtresse de l'hospitalière maison, et elle fit sa visite debout, dans le salon obscur dont elle ne laissa pas repousser en son honneur les volets, et tirer les rideaux : une visite, non de remercîments, mais d'excuses, et d'excuses amères, d'une excessive et fausse humilité.

Mrs Moore, elle, s'était assise, avec un sans-façon

de mère et de nourrice, son enfant sur les genoux, et elle examinait avec une ingénue curiosité, des yeux d'étonnement, cette créature de raideur et de glace, cette charpente vigoureuse, décharnée, ces voiles de crêpe si bizarrement choquants lorsqu'ils ne voilent pas un visage marqué des larmes.

Tous les mercis et tous les pardons de cette femme s'aigrissaient en reproches.

— Que de soucis et de tracas pour un étranger, pour un indifférent !

— Je n'ai songé qu'aux inquiétudes de la mère absente... Si je savais un de mes fils malade, loin de moi...

Madame Merminod répliqua : « Loin de vous et dans une maison étrangère... »

Elle insista sur le mot blessant, si fort que Mrs Moore releva l'impertinence, et avec un peu de colère réprimée : « Vous savez bien que Jean-Baptiste n'est pas un étranger pour nous. »

Entre les deux femmes, la pensée de George vient de brusquement surgir, et c'est, en leur antipathie naturelle que chaque parole irrite, que chaque intonation accuse, une telle gêne, qu'elles restent muettes un instant, madame Merminod plus droite, les lèvres plus pincées, Mrs Moore occupée de l'enfant sur ses genoux, qui lui donne une contenance.

Madame Merminod va pour sortir, puis elle se ravise.

— Jean-Baptiste peut écrire dans son lit, dit-elle. Il serait heureux de faire savoir à son ami quel accueil inespéré il a reçu chez vous.

Elle attend la réponse. Mais M[rs] Moore, prise de court, se trouble, baisse les yeux vers Maurice, et c'est une victoire qui tire d'un sourire le visage parcheminé, qui met une flamme dans les yeux éteints de madame Merminod.

— Vous permettrez bien qu'il lui fasse une lettre. Je vous la remettrai, vous écrirez l'adresse.

La timidité de la prière est une moquerie de plus, qui fait monter une rougeur aux joues de M[rs] Moore, mais la redresse, belle de mépris et de franchise.

— George ne se cache pas....

Elle dit cela très haut, pour dissimuler le tremblement de sa voix; et elle jette l'adresse: « Rue Jacob, que Jean-Baptiste écrive lui-même. »

Et tout de suite radoucie, d'un ton presque affectueux de tristesse : « Vous m'avez rappelé des choses bien pénibles... »

Mais puisqu'il fallait absolument parler de George, elle en profita, fut nette et ferme :

— Pour des motifs que vous jugez puérils, j'ai cru devoir interdire à mon fils de revoir le vôtre.

Je sais les sentiments religieux de Jean-Baptiste, et qu'il n'aidera pas George à me désobéir.

Madame Merminod s'inclina, sourit.

— Je comprends, dit-elle, que l'amour maternel soit un peu jaloux.

Puis elle se retira précipitamment, monta chez son fils d'un pas alerte, et dès la porte :

— J'ai l'adresse de George.

Mrs Moore resta immobile, refroidie, puis embrassa Maurice très fort, car c'est une joie d'étreindre les chères personnes quand on quitte les indifférents ou les hostiles; elle le serra contre elle comme George, la nuit où elle avait lu les lettres... Ces lettres!... Des phrases entières lui revenaient, incisives et méchantes comme les phrases de cette femme tout à l'heure. Et certes elle aussi les eût écrites, car elle était tout son fils, moins la phthisie héritée du père, qui avait détraqué ses nerfs, exaspéré son intelligence, et passionné son cœur mauvais.

Et toujours enveloppant son bébé, elle lui murmurait à l'oreille qu'elle n'aurait plus que pour lui les sollicitudes et les empressements, qu'elle ne serait plus mère et garde-malade que pour lui, qu'ils s'arrangeraient là-haut, la mère et le fils, à leur guise; assurément elle les logerait volontiers,

confinés en leur chambre, et y mangeant la nourriture qu'elle leur enverrait; mais elle ne voulait plus entendre parler de ces gens, qui si obstinément troublaient la paix de sa maison.

Elle fut charmée de se faire servir elle-même dans sa chambre, prétextant une migraine, à côté du berceau où Maurice bientôt dormit.

Et tout aussitôt elle allait se mettre au lit très lasse, quand une femme de chambre entra, dit : « M. Jean-Baptiste est seul. Il appelle. »

Elle s'empressa de monter. Elle ne put s'empêcher d'être maternelle et douce.

— Vous êtes seul, mon enfant?

— Oui. Je viens de renvoyer ma mère. Le voyage l'a brisée.

Mrs Moore sonna, et pour, cette nuit comme les précédentes, le veiller, fit préparer la chaise longue où elle s'installait. On roula le meuble avec précaution, et toutefois Merminod bougonnait encore :

— Moins de bruit... Je veux dormir.

Veille ou sommeil? Rêve ou rêverie? Mrs Moore a les yeux fermés, ne sent plus le contact des objets sous sa main ; mais des visions claires lui surgissent dans la nuit. Elle voit George tout petit, quand elle montait avec lui le soir et l'aidait à se

déshabiller. George est là, tout ensommeillé entre ses genoux, abandonnant ses bras morts, la frôlant de sa tête qui s'incline, et elle lui parle tout bas... Puis, quand il était plus grand et se déshabillait tout seul, mais voulait néanmoins qu'elle restât près de lui, jusqu'à ce qu'il fût endormi tout à fait. Et elle se penche vers le lit où il est perdu, le baise au front, sur les cheveux, ses fins cheveux. Mais un appel la relève tout à coup.

— Oui, mon enfant.

Car c'est George n'est-ce pas? Non. Désillusion. C'est l'heure où Jean-Baptiste doit prendre une tisane, et n'ayant qu'à étendre la main pour lui-même se servir, il l'éveille comme une domestique que l'on ne ménagerait pas, ajoutant pour remercîment : « Vous alliez encore oublier. »

... Et elle s'est reposée sur la chaise, a refermé les yeux tout de suite, s'est transportée dans le rêve. Mais c'est un cauchemar maintenant qui lui donne la fièvre et des frissons, tend vers le lit ses bras, tout son corps impuissant à se remuer. Car elle n'a pas bien compris. Merminod est là. Il a donc, en cette lutte inouïe, triomphé, il a séquestré George elle ne sait où, et il s'est mis à sa place, il a pris sa place jusque dans sa maison et dans son lit...

Et c'est soudain un appel nouveau qui la détrompe qui fait monter à sa tête brûlante la fraîcheur du réveil. Il faut qu'elle se bouge encore, qu'elle enveloppe d'un bandeau de glace le front de Jean-Baptiste.

Et quand elle se recouche, la glace lui a laissé aux mains une si engourdissante et dominante sensation de froid qu'elle fait un rêve de froid, elle touche à des objets glacés. Elle touche un front mort... Mon Dieu ! c'est George. Il est renversé là sur le lit en désordre. Elle est debout, égarée ; et sur la table où une seule bougie achève de mourir, c'est le grand paquet des lettres effondrées, un tas de papiers blancs encadrés de filets noirs, rayés d'une écriture violette et pâle, avec au sommet une dépêche bleue, comme prête à s'envoler, battant des ailes...

Elle se redresse, ouvre tout grands ses yeux qui d'abord ne voient pas. Puis elle distingue un à un dans la chambre où la veilleuse fait au plafond un soleil de faible lumière, tous les objets successivement caressés de grandes clartés ou de grandes ombres suivant les sursauts et les inégalités de la flamme. Elle se tourne vers le lit, et voit Merminod, la tête renversée, livide sous ce reflet de veilleuse, comme un mort. Et d'abord elle est toute joyeuse que ce soit lui et non pas George qu'elle

voie couché là. Puis revenue à elle tout à fait, prise de peur, elle s'approche du lit, touche sa main, craignant que le sang ne circule plus. Mais il est bien vivant, certes, car il lui retire cette main brutalement... « C'était bien la peine de me réveiller. »

... Elle aussi cela l'a réveillée pour jusqu'à la fin de la nuit, jusqu'à l'aurore qu'elle voit poindre grise et sans éclat à travers les lames de la persienne. C'est une lutte entre la clarté terne du jour et la lueur bondissante, comme affolée, de la veilleuse. Puis la mèche n'est plus derrière la diaphane porcelaine qu'un point rouge et sans rayonnement, comme un tison éteint, et tout le gris du matin triste entre dans la chambre, se projette sur le visage tourmenté de Merminod, accentuant les bosses, creusant les creux, marquant la cassure du nez.

Et chaque matin, sur son séant, appuyée au dossier de la chaise longue, elle contemplait ainsi Jean-Baptiste endormi, avec cet effarement que met dans le regard la fatigue et l'ennui des insomnies répétées. Elle contemplait, avec plus d'étonnement que de colère, l'irritable mourant qui s'était établi chez elle par surprise, se faisait servir par elle, et qu'elle avait l'angélique et raffinée douceur

de servir sans une parole de reproche et sans un bâillement. Et elle se mettait l'esprit à la gêne afin de comprendre pourquoi cette affectation d'ingratitude, pourquoi cette sottise d'exiger et d'ensuite insulter son dévoûment.

Dix-huit jours il la tortura ainsi.

Madame Merminod ne s'inquiétait pas de son fils. Vraiment, elle pouvait bien rester à Lausanne pour tenir son ménage et soigner son mobilier. Mais c'était un voyage d'agrément pour elle, et qui ne lui coûtait guère, rien que les nuits à l'hôtel, les nuits qu'elle dormait bien, dans un bon lit pendant que « l'étrangère » veillait son enfant. Elle paraissait aux heures des repas, et à quatre heures, car alors elle faisait son courrier, dans la bibliothèque, où elle s'était installée sans permission. Elle ressortait jusqu'au dîner, parcourait la promenade des Anglais, seule. Tous les trois jours elle demandait Mrs Moore, avec une régularité qui accusait la corvée de cette visite, et elle restait au salon cinq minutes, exactement, le temps de placer les mots blessants qu'elle avait prémédités, puis s'esquivait sur cette phrase, toujours la même : « Je monte chez mon fils », comme si son fils eût été chez lui.

Puis Jean-Baptiste se leva, et ce fut par toute

cette maison tranquille un tapage et un désarroi inaccoutumé. Ce garçon grave se faisant enfant terrible, démolissait des meubles et des vitres, avec un entrain de brise-tout.

Un soir, M. Moore trouva tout un rayon de sa bibliothèque déménagé, plus de cent volumes épars sur les tables, les tapis. Un ami de Merminod était venu le voir — celui peut-être qui avait espionné George durant son séjour à Nice ; et il lui avait montré les beaux livres, les exemplaires à toute marge, avec des gravures, qu'ils avaient ensuite abandonnés là, large ouverts, exposés à la cuisson du soleil, à la chute des presse-papier et des écritoires.

Et ce jour-là, ce jour-là seul, M. Moore hasarda un reproche contre lequel Merminod se révolta furieusement. C'était trop. On eut recours à la complaisance du médecin.

« Dès qu'il sera transportable, renvoyez-le... »

Lorsque le médecin dit à Jean-Baptiste : « Vous pouvez partir », il partit le soir même. Il ne voulait pas rester dans cette maison une minute de trop. Mais il avait fait l'après-midi un nouveau dégât, tout un saccage des fleurs dans les corbeilles et dans la serre, un magnifique bouquet pour sa mère, de géraniums blancs et de gardénias. Et hardiment il étala cette botte de pré-

cieuses fleurs dans la voiture qui les emmena tous deux.

Oh ! lorsque M[rs] Moore le vit partir sans une émotion, sans un remercîment sincère, quand elle prit sa main qui ne serra pas la sienne, mais à peine l'effleura, quand elle vit la mère toute droite derrière son fils, plus grande que lui, qui lui touchait le bras comme pour lui dire : « Souviens-toi de n'être pas trop aimable avec ces gens, » elle eut un grand découragement et un long dégoût d'être bonne. Non qu'elle se fût dévouée pour être payée de reconnaissance. Mais toujours affectueuse, elle avait besoin qu'on l'aimât. Cette injuste haine, cette méprisante ingratitude lui répugnait.

Et elle resta longtemps à la grille, suivant des yeux sur la route droite la voiture où la mère et le fils se tenaient rigides, habillés de noir, parmi toute cette neige tombée des fleurs blanches.

Eux n'avaient eu qu'un mot, dès la grille passée : « Enfin ! » Et après un silence, le fils ajoutait :

— Pars pour Lausanne... Moi je vais à Paris... Je vais voir George. Je vais guérir.

VII

Rue Jacob, George Moore demeurait là, tout en haut d'une maison de cinq étages, en face de la Charité. Pas un hôtel d'étudiants : une maison de chambres et d'appartements meublés, très convenable, où il y avait même des sénateurs et des députés, familiale presque avec sa large terrasse où l'on eût attendu des apparitions d'enfants derrière les stores de coutil, sous les verdures qui grimpaient après des ficelles tendues. Sur la terrasse ouvraient les trois pièces que George avait louées. Avec son insouciance d'oiseau de passage, sa facilité à partout trouver un chez-soi et s'improviser un foyer, il s'était acclimaté dès la première semaine. Il vivait très en l'air, dehors, couché et levé tard, ne travaillant guère : il n'avait pas le temps,

avec tous ces dîners et ces bals, l'incroyable multiplicité de ses occupations, leçons de chant et de piano, leçons d'armes et de cheval, et les lettres qu'il écrivait à ses innombrables amis disséminés dans toutes les parties du monde, et les nouveaux amis de Paris qu'il fallait recevoir et visiter.

Ceux-là, George au bout d'un mois ne les comptait déjà plus. Car ce n'était pas seulement les anciens Liardet qu'il avait retrouvés en foule échoués à Paris, venus pour un an, deux ans, prendre un diplôme, un parchemin quelconque à rapporter de France dans leurs patries diverses : Charles Bruderli, le cousin de Jean-Baptiste, qui faisait sa médecine et qu'on avait accueilli rue Jacob à bras ouverts, malgré sa fâcheuse parenté; Sandozet, qui ne faisait rien; Vergani qui courait les filles de magasin, rôdant le soir à la porte du *Printemps* ou du *Louvre*, opérant des levages, tâtant, comme il disait, tantôt des soldes et tantôt des nouveautés. Très parisien d'allure, et puis plaisant à première vue, George avait fait des connaissances dans toutes les classes, à son atelier, et sur le boulevard. Et plusieurs étaient de vraies amitiés, car sérieux de cœur en dépit de sa légèreté, il répugnait aux liaisons de promenades publiques, avec ces personnes que l'on rencontre à heure fixe, aux Champs-Elysées ou au café de la Paix.

Une vraie amitié, l'affection qu'il avait vouée à René Prévost, son ancien à l'atelier, où il venait de commencer des études d'architecture, le premier auquel il eût adressé la parole, malgré la peur que lui faisait sa barbe noire, rare mais bien coupée, sa tête de bédouin décoiffé de son turban; une amitié de shake-hands, reposante après les caresses et les baisers de Merminod. Et René aussi était allé à George la main tendue, tout de suite. Il avait eu devant lui la langue déliée. Il l'avait pris pour confident. Chaque soir, dans le restaurant à prix fixe où il dînait avec George, étant retenu par un concours dans le quartier des Beaux-Arts, René expliquait au petit nouveau (petit? trapu et vigoureux, mais l'air si jeune, une tête imberbe de quatorze ans) au nouveau, respectueux de ses sept ans de plus, de son autorité d'ancien, et penché vers lui dans une pose d'application humble et de silencieuse timidité, les tourments de sa vie actuelle : une chaîne de quatre ans qu'il brisait, et la maîtresse nouvelle, Blanche Pamard — pour le *Gil Blas* Blanche de Piolenc, du nom de son village — qui venait l'attendre au coin de la rue dans son coupé ou dans son buggy.

Puis un soir il l'avait emmené au Parc des Princes, dans la petite maison où il voyait sa maîtresse; et George était revenu souvent par ces

grandes avenues désertes et ces petites ruelles sans gaz qui sont comme des coupe-gorge entre les hautes murailles de propriétés surmontées d'une agitation bruissante des épais feuillages qu'on ne voit pas.

Et ce soir c'est Blanche et René qui viennent rue Jacob.

— Encore un étage?

— Encore deux.

Et quand les crêtes de toits se dessinent aux fenêtres de l'escalier, René dit : « C'est ici. Tourne à gauche. »

A gauche, c'est un bout de corridor un peu sombre, mais où jette une clarté blancle et rose le store chinois que George a collé contre le mur. Et quand René heurte à la porte du pommeau de sa canne, une voix où il y a encore le tremblement du rire que le coup frappé a interrompu, crie : « Entrez », très fort, avec une sonorité, un accent du midi, une intonation qui lui vient de Nice, peut-être.

Blanche tombe sur le canapé, ayant salué d'un signe de la tête et d'un « Bonjour, Messieurs » Bruderli et Vergani debout près de la cheminée.

— Mon ami.... Je n'en puis plus... souffle-t-elle, un peu affectée, et avec un accent méridional elle

aussi, l'accent de Piolenc, qu'elle surveillait, mais qui lui revenait aux instants d'inattention ou de lassitude.

George était près d'elle, tourné vers elle, assis de biais sur le même canapé, empressé, lui tenant les mains, s'extasiant sur sa toilette, mais elle, vite remise, curieuse, s'amusait du garni, travesti en logis d'artiste.

Sur le papier à dix sous, des bandes d'étoffes bleues et rouges, clouées ou chiffonnées, une autre drapée sur la glace dissimulait le cadre dédoré. Partout où le papier de tenture reparaissait, une toile sans cadre clouée là, ou un dessin fixé au moyen de punaises: quelques-uns, de jolies études, d'autres, des pochades obscènes, ainsi *Les Etoiles doublées*, une parodie très trouvée de Faléro. Ou des photographies de monuments, de fragments d'architecture, de statues. Des moulages en plâtre, dans un fouillis d'atelier. Une Vénus de Milo très haute sur la cheminée, avec sa photographie derrière, dans l'angle de la glace. Et sur le piano, sur la table centrale, sur la table à écrire, perdus parmi les livres et les lettres, tous les portraits de la famille Moore, dans des cadres, des presse-papier transparents, ou dans une coupe de bois avec les cartes de visite: les innombrables portraits de tous les amis — Merminod excepté;

un caniche, et une merveilleuse photographie de tête d'âne, envoyée de Nice, vivante sous le hérissement des poils, la rectitude obstinée des oreilles.

Merminod excepté! Certes George n'y pense guère. Et dans cet oubli du mauvais rêve, — effacé de son esprit comme un rêve, complètement, — il a retrouvé sa gaîté bon enfant, sa gaîté de Nice, avec de plus, une gaminerie parisienne, une pointe d'esprit parisien.

Sa liberté, il l'a reconquise vite, oh! bien vite. Car le voilà contant sur la terrasse à Blanche de Piolenc que décidément il accapare, tandis que René Prévost, Charles Bruderli et Vergani causent plus gravement dans un coin en fumant, contant, avec des demandes de conseils et des appels à son expérience, l'histoire de femme qui remplit sa vie depuis un mois. C'est d'hier qu'il connaît son nom. Il s'est risqué à la suivre du restaurant où elle déjeune tous les matins en face de lui, jusqu'au théâtre de la Tour d'Auvergne. C'est une élève de Talbot, Léonie Dorcey. Et il essaie de faire son portrait, parle de sa mise *fort coquette*, de sa poitrine superbe, de sa taille fine, de sa petite tête adorable, cherchant des mots pour préciser, exaspéré de n'en pas trouver qui jettent vivante et palpable sous les yeux l'image obsédante

aussi, l'accent de Piolenc, qu'elle surveillait, mais qui lui revenait aux instants d'inattention ou de lassitude.

George était près d'elle, tourné vers elle, assis de biais sur le même canapé, empressé, lui tenant les mains, s'extasiant sur sa toilette, mais elle, vite remise, curieuse, s'amusait du garni, travesti en logis d'artiste.

Sur le papier à dix sous, des bandes d'étoffes bleues et rouges, clouées ou chiffonnées, une autre drapée sur la glace dissimulait le cadre dédoré. Partout où le papier de tenture reparaissait, une toile sans cadre clouée là, ou un dessin fixé au moyen de punaises: quelques-uns, de jolies études, d'autres, des pochades obscènes, ainsi *Les Etoiles doubles*, une parodie très trouvée de Faléro. Ou des photographies de monuments, de fragments d'architecture, de statues. Des moulages en plâtre, dans un fouillis d'atelier. Une Vénus de Milo très haute sur la cheminée, avec sa photographie derrière, dans l'angle de la glace. Et sur le piano, sur la table centrale, sur la table à écrire, perdus parmi les livres et les lettres, tous les portraits de la famille Moore, dans des cadres, des pressepapier transparents, ou dans une coupe de bois avec les cartes de visite; les innombrables portraits de tous les amis — Merminod certes excepté;

un caniche, et une merveilleuse photographie de tête d'âne, envoyée de Nice, vivante sous le hérissement des poils, la rectitude obstinée des oreilles.

Merminod excepté! Certes George n'y pense guère. Et dans cet oubli du mauvais rêve, — effacé de son esprit comme un rêve, complètement, — il a retrouvé sa gaîté bon enfant, sa gaîté de Nice, avec de plus, une gaminerie parisienne, une pointe d'esprit parisien.

Sa liberté, il l'a reconquise vite, oh! bien vite. Car le voilà contant sur la terrasse à Blanche de Piolenc que décidément il accapare, tandis que René Prévost, Charles Bruderli et Vergani causent plus gravement dans un coin en fumant, contant, avec des demandes de conseils et des appels à son expérience, l'histoire de femme qui remplit sa vie depuis un mois. C'est d'hier qu'il connaît son nom. Il s'est risqué à la suivre du restaurant où elle déjeune tous les matins en face de lui, jusqu'au théâtre de la Tour d'Auvergne. C'est une élève de Talbot, Léonie Dorcey. Et il essaie de faire son portrait, parle de sa mise *fort coquette*, de sa poitrine superbe, de sa taille fine, de sa petite tête adorable, cherchant des mots pour préciser, exaspéré de n'en pas trouver qui jettent vivante et palpable sous les yeux l'image obsédante

qu'il a, lui, présente à l'esprit, dont nul détail ne lui échappe : cette sveltesse de tout le corps plus sensible sous le corsage plissé, lâche, que sous un corsage ajusté, cette grâce un peu précieuse, un peu actrice, des mouvements, cette frimousse toute faubourienne sous les petits cheveux frisés envahissant le front, mais la naïveté de ce regard grand ouvert, tout à fait enfant.

Blanche lui dit : « Ecrivez... Envoyez des fleurs... »

Il n'osera jamais ! Et pourtant il est pris, pris au point de perdre l'appétit et le sommeil. Il le dit du moins... Il le dit : mais comment le croire, cet être d'étourderie et de gaîté qui achève le récit de ses chagrins de cœur dans un chant, décroche la guitare apportée de Lausanne, et repasse tout son répertoire de la Bodega ?

Tout à coup : « Et la roulette ? » La guitare est oubliée sur le canapé, la table débarrassée de tout le bric-à-brac de papiers, de pipes et de cigarettes qui l'encombrent, le tapis vert déroulé ; voici les râteaux et les billes. Et tous vivement s'approchent, avec déjà une ardeur au jeu, une fièvre. Mais Blanche réclame le café turc que George a promis de lui confectionner lui-même ; et c'est une longue opération qui retarde la partie, une mesure scrupuleuse des doses de sucre, d'eau et de café, le liquide écrêmé tout aussitôt, » le Kaïmak » dit

George, puis la petite bouillotte présentée trois fois à la flamme de l'esprit-de-vin. Et pendant qu'il remplit les coquetiers de porcelaine au croissant d'or, ses quatre convives grignotent sur la terrasse, en buvant de grandes gorgées d'eau, une confiture toute cristallisée de sucre, parfumée de rose, que Stamati lui a envoyée de Grèce.

... Oui, le souvenir de Jean-Baptiste est bien oblitéré, car jamais, au temps de son esclavage, George n'eût pris la banque avec de tels rires sonores et de tels éclats de voix. Peut-être se fût-il ménagé le plaisir de jouer en secret, mais avec, en les oreilles, le tintement prolongé de cette phrase qu'avait un jour jetée Jean-Baptiste : « Lorsque tu retourneras à Nice, si ton père t'autorise à jouer, souviens-toi que moi je te le défends. » Et si à cette heure quelque sérieuse pensée efface le sourire sur ses lèvres toujours prêtes à la gaîté, tire ses yeux un peu bridés, toujours humides des larmes du rire, vers le parasol japonais appliqué au plafond pour en cacher la laide rosace, donne à ce visage de grand enfant une contraction d'inhabituelle et presque comique gravité, c'est l'étonnement d'être poursuivi par l'image de cette petite qui déjeune en face de lui, poursuivi — lui toujours à l'idée présente — jusque dans l'appassionnement d'un jeu, avec la hantise d'un béguin naissant.

Seul, à ces instants de rêverie passagère, Vergani est plus silencieux que George, fatigué, abruti par la grande noce de la journée, « une nouveauté » cette fois. Et la femme s'était fait prier deux heures, dans une guinguette de banlieue. Vergani, dès en entrant, avait raconté la chose, avec des détails, montré l'interminable note des consommations dont les soucoupes s'étaient, durant ces deux heures, rangées sur la table de bois du restaurant. Puis il s'était abattu dans un fauteuil, sommeillant parfois. Maintenant, il jouait machinalement, toujours le même coup, deux francs à cheval sur les deux dernières douzaines, et il jouait avec une veine d'endormi, ramassant ses vingt sous à chaque tour de roulette.

Charles Bruderli, lui, combinait des coups, hasardait son argent avec des prudences et des habiletés suisses, excité par le désir du gain ; parlant haut, avec son besoin de bruit, ne craignant plus de crier, maintenant qu'il s'était apprivoisé auprès de Blanche : car d'abord il s'était écarté d'elle, — toujours son instinctive crainte de la femme, comme à Lausanne, grandie encore par l'embarras d'une enfance niaisement prolongée, et contre laquelle réclamaient toutes les puissances inutilisées de son vigoureux corps.

Mais Blanche de Piolenc surtout était tapa-

geuse, tout à son aise parmi ces garçons, garçonnière elle-même, se levant pour des charges et des gamineries, brouillant les mises sur le tapis vert, au grand désespoir de Bruderli, pour le plaisir d'entendre Vergani murmurer dans un grognement : « Mes deux francs... les deux dernières douzaines... à cheval... Vous savez..., » coupant la parole à George quand il annonçait le numéro sorti, pour une question ou une plaisanterie sur Léonie Dorcey.

Donc, c'était un grand désordre : jetons et pièces blanches en tas; la bille ayant sauté, roulé par terre, perdue; demandes de monnaie pour régler les comptes de la banque; additions compliquées; lassitude enfin du jeu, qui avait écarté un peu toutes les chaises de la table, et les balançait renversées, lorsque l'un des garçons de l'hôtel apporta sur un plateau l'assiette de petits fours, la théière vide et une bouillotte d'eau. Alors George ramassa tout le fouillis de la table dans le tapis pris aux quatre angles, et abandonna le paquet dans un coin.

— Je rangerai demain, dit-il.

Blanche de Piolenc dit : « Je fais la cuisine. »

Et elle prit cinq pincées de thé, une par personne, et les jeta dans la théière, les mouilla de quelques gouttes d'eau bouillante, et après quel-

ques minutes, les échauda. Comme elle versait lentement, penchant son visage les brûlures de la vapeur, la main enveloppée d'une serviette, on frappa de nouveau.

Une dépêche : « Arrive ce soir. Embrasse. »

Tout de suite George comprit. « Embrasse », ce mot-là, c'était la signature : Mermilliod venait à Paris.

Une telle rougeur monta à ses joues, un tel tremblement agita entre ses doigts la mince feuille de papier bleu, que Blanche posa la bouillotte sur le plateau, demanda : « Qu'y a-t-il ? »

— Rien, rien, répondit George, le regard perdu.

Et René Prévost insista : « Quelqu'un de malade chez toi?... »

Mais George remit la dépêche à Charles Bruderli. Charles fit : « Aïe », en riant — un rire qui rassura tout le monde ; et ensuite George circula, l'assiette des gâteaux à la main. En passant devant le cousin de Jean-Baptiste, il lui souffla : « Partez... Emmène Vergani... » Bruderli se leva brusquement. Mais Vergani n'était pas pressé, se trouvant bien, paresseux pour se lever. René, sans bien comprendre, fit signe à Blanche de remettre son chapeau. Ce fut une très longue toilette, que n'égayèrent point les amabilités et les flatteries de George, frappé comme d'une chute de pierre sur

le crâne, muet, n'ayant plus qu'une pensée au milieu du bruit de marteaux qui lui roulait dans la tête : seront-ils partis quand il arrivera?

Quand il arriva, ils étaient sur l'escalier, tous, riant, mais à rires étouffés à cause de l'heure tardive et de la maison qui dormait, quelquefois laissant échapper une parole plus forte, un rire plus aigu, Blanche surtout, que René interrompait d'un « Chut, tais-toi donc ». George, sur le palier, tenait haut un bougeoir de porcelaine; soulagé maintenant, heureux de les voir partir, tranquille, malgré la grande appréhension de l'entrevue qui certainement aurait lieu ce soir, car arrivât-il au milieu de la nuit, Merminod viendrait.

Son pas lourd et pénible fit crier l'escalier de bois, et ce fut un coup au cœur de George, qui dit soudain : « Adieu, adieu, » voulut se retirer, mais ne put abandonner ses invités dans la nuit de l'escalier où le gaz était éteint. Et Merminod sortit de cette nuit, entra dans le cercle de lumière que la bougie de George projetait, passa au travers du joyeux groupe, sans un coup de chapeau pour la femme, sans un signe pour son cousin, monta jusqu'à George, dit sèchement : « Bonsoir. »

Un dernier bonsoir partit d'en bas. Bruderli les entraînait tous les trois dans la rue : « Venez

donc... Venez donc... » Et George en rentrant dans sa chambre devant Merminod, entendit monter par la fenêtre restée grande ouverte les pas de Bruderli et de Vergani sur le trottoir désert de la rue Jacob, et sur le pavé inégal, cahotant de la chaussée, le roulement du coupé, qui tourna rue des Saints-Pères à angle droit, se tut subitement.

Merminod était tombé sur un canapé, soufflait bruyamment. George écoutait ce souffle, hébété.

— Ah! c'est toi... c'est toi..., dit-il, pour dire quelque parole. — La lampe charbonnait, emplissait la pièce d'une puanteur d'huile et de mèche brûlée. Il n'y avait plus que deux bougies, tout au fond des bougeoirs: dehors, toujours l'ombre chinoise des toits et des cheminées.

— C'est toi, répéta-t-il... Et il se recula jusqu'à la fenêtre où le suivit, le fixa le regard de Jean-Baptiste, hideux de souffrance et de fureur. George sortit même sur la terrasse, vit la masse noire, haute et lourde de la Charité. C'est là que Merminod aurait dû être, à cette heure, la camisole de force aux bras et aux épaules, couché sur le lit des femmes hystériques.

Mais Jean-Baptiste, subitement, se leva; d'une voix de râle :

— Je vais te donner le fouet.

C'était si sinistrement comique, ce moribond haletant qui allait donner le fouet à ce grand beau et fort garçon en manches de chemise, dont le biceps saillait sous la toile fine, que George rit encore. Il rit très fort, comme les enfants qui chantent pour se donner du courage dans la nuit. Et puis il se rappelait une scène identique. Sur un chemin, derrière Lausanne, un matin, Merminod l'avait jeté dans l'herbe. « Mets-toi là que je te fouette... » Et quand il l'avait vu à terre, il l'avait relevé en pleurant, l'avait embrassé longuement... « Pardon... Pardon... »

Mais ce soir il s'avança, si pâle de haine, si jaune de bile, que George lut clairement dans ses yeux la résolution de le frapper, de marquer ses cinq doigts sur la peau de son visage. Et il étreignit le poignet maigre, il saisit la main levée, lui fit battre l'air comme un membre mort. Mais Merminod « Lâche-moi! » Et cela fut crié avec tant d'autorité que George en effet le lâcha, resta là devant lui terrifié, soufflant comme Jean-Baptiste à grand bruit de sa gorge qu'une soif brûlait.

Alors Merminod entra dans la chambre à coucher, prit une serviette, la tordit comme une corde, la mouilla, revint, et dès la porte, la jeta à la tête de George, à toute volée.

La gifle fut pour la porte en face, pour une académie au fusain collée là, une femme nue dont le corps fut cinglé en travers avec une pluie de gouttes sur le papier gris, sur le chambranle de la porte, jusque sur le plafond.

Posément, Merminod se baissa pour ramasser la serviette, mais George l'empoigna aux épaules, le jeta sur le canapé comme quelque chose de mou et sans résistance, posa le genou sur sa pauvre poitrine.

— C'est fini... C'est fini... Je ne veux plus que tu me battes....

Et la peur que Merminod ne se relevât, ne le soumît d'un regard ou d'un mot à ses violences et à ses coups, tint George longtemps ainsi, le genou appuyé sur un bouton de la jaquette qui le blessait, les mains crispées sur la peau brûlante de Jean-Baptiste, bossuée du gonflement des veines où le sang ne circulait plus.

Quand il sentit sa colère tombée, il lui dit:

— Tu vois que je suis le plus fort... Maintenant tu vas me laisser tranquille, tu entends. Promets-moi... promets-moi...

Mais Merminod: « Tu me fais mal... Tu me fais mal... Oh! j'ai mal... » Ce fut le gémissement d'un enfant qu'on violente et qu'on brise, et George le lâcha; frissonnant, avec un remords de crime,

une peur d'entendre encore ce cri de déchirement et de douleur physique, brute.

Jean Baptiste se redressa très lentement, arrangea les poignets et le col de sa chemise, remit son chapeau, ouvrit la porte.

— Eclaire-moi.

Et George, de nouveau penché sur la rampe de l'escalier, l'éclaira, jusqu'au signal parti d'en bas, monté d'étage en étage: « C'est bien... merci... Bonsoir.... » Et il rentra, fit disparaître les débris de la soirée, les vestiges de la lutte: jetons, gâteaux, un verre brisé, la serviette mouillée, le dessin perdu, lamentablement gondolé contre le mur. Il resta sur le canapé, sans songer à son lit, la tête chaude sous le grand souffle glacial de la fenêtre ouverte, figé dans son accablement comme les toits et les cheminées, de l'autre côté de la rue...

Mais voici qu'une voix très douce l'appelle : « Georgie... Georgie... » Et quelqu'un a gratté à la porte...

— Oh! Georgie!... Je ne puis pas aller dormir ainsi... Je ne dormirais pas... Je veux te demander pardon à genoux... Je veux te jurer que je ne lèverai plus la main sur toi... J'étais fou, vois-tu?... J'étais malade de ne pas t'avoir vu de si longs

mois... Je t'expliquerai... Je ne peux pas te dire toutes les choses à travers la porte... Ouvre-moi, Georgie, ne me force pas à crier plus pour réveiller les gens...

Et George, sans bouger : « Tourne le bouton... Je ne suis pas enfermé. »

Il entend sans tressaillir le pène grincer, la porte qui s'ouvre, et c'est tout à coup sur son front un grand baiser, des larmes chaudes qui mouillent ses joues et ses cheveux, ses mains serrées entre les doigts osseux de Jean-Baptiste, qui lui font entrer ses bagues dans la chair.

Il coucha près de George, sur le canapé du salon, et, les portes ouvertes, il lui parla toute la nuit.

VIII

Et ce fut dans Paris, où ils vécurent isolés, le recommencement du dernier été à Lausanne.

Pourtant, dès le premier matin, avec l'aurore qui lui apparut sur le paysage de mer des toits bleuissants et rougeoyants, coupés de grandes ombres noires, il avait senti entrer dans sa chambre, pénétrer jusqu'à son lit, un grand soulagement tiède. Il avait dit à Merminod : « C'est fini... je ne veux plus que tu me battes.... je suis plus fort que toi..., » et il jouissait plus fièrement de cette indépendance reconquise dans une lutte que de la liberté de fuite et d'exil qu'il avait tout l'hiver joyeusement fêtée.

Il reprit l'offensive, tout de suite.

— Tu sais.... j'ai bien voulu cette nuit.... mais tu ne demeureras pas ici. Mon père le défend.

Merminod répondit : « Bien sûr, » très simplement, sans aigreur et sans ironie.

Il était entré dans la chambre de George, tout ébouriffé. Il se servit de ses peignes et de ses brosses : car il avait la veille au soir, oublié, abandonné tous ses bagages à la gare de Lyon. Et George, affectant de le traiter sans gêne, de lui répondre à peine, restait couché, renversé, une cigarette aux lèvres, lisant dans le nuage de la fumée un roman qu'il tenait en l'air, loin de ses yeux, les deux bras tendus.

Mais lorsque Jean-Baptiste dit : « Je suis prêt, » et que George machinalement se tourna vers lui, d'étonnement, le livre lui tomba des mains. Ce visage aux traits rudes était labouré, couturé par les traces de larmes comme par des cicatrices. Le nez semblait dévié davantage, transparent comme de la cire et pincé aux ailes. Les yeux étaient morts dans une grande cernure d'un noir verdâtre, comme décomposé. Toutes ses colères de Nice lui avaient laissé leur blémissement, et les lèvres, presque, étaient plus pâles que la tache de feu qui surmontait le creux de ses joues résorbées dans la bouche.

Cette nuit, dans l'aveuglement de sa frayeur et de sa rage, George l'avait si peu vu qu'il n'avait pas même remarqué sa barbe poussée, le grand

deuil que sa barbe noire mettait autour de son visage livide. Il eut, dans l'apaisement de la matinée, un attendrissement qui lui fit maladroitement dire : « Comme tu es changé ! »

— Oui.... Je n'en ai plus pour longtemps, répondit Merminod, avec la résignation affectée, le rire sonnant faux des phthisiques au dernier période.

Et ces idées de mort remuèrent profondément le cœur de George, si enfant qu'il ne songeait guère à ces choses, ou même les comprenait mal. Il eut une grande pitié, une grande peur surtout d'être tourmenté par des remords plus tard, si Jean-Baptiste lui mourait sous les yeux dans une crise. Le cri de la veille au soir « Tu me fais mal...., » lui revint tout à coup, et il résolut d'être soumis ou de faire semblant, « tant que cela durerait. »

— Et puis, Jean-Baptiste n'en avait pas pour longtemps......

George fit ingénument cet égoïste calcul.

C'est pourquoi, dès ce matin-là, il se montra soumis à toutes les violences et à toutes les tendresses, obéit sans réplique, aima sans dégoût.

Dévouement inutile. Merminod ne s'abusait pas.

— Tu mens, tu mens..., disait-il de sa voix blanche que secouait un tremblement sénile, une toux de colère, quand George à ses adorations

gesticulantes répondait avec une triste et docile affection : « Je t'aime tant, Jean-Baptiste.

— Tu mens.... »

Devinait-il à sa belle santé que n'altérait plus maintenant la peur obsédante, dévorante, des scènes et des coups, à son teint toujours fleuri et jeune que ne plombait point la stupéfaction du mysticisme imposé, que George n'était plus subjugué, possédé comme autrefois ? Ou bien était-ce la surnaturelle clairvoyance des moribonds, que nul adroit mensonge ne peut tromper ?

N'importe : George Moore jouait son rôle avec une obstination douce de garde-malade, un entêtement digne de Merminod lui-même. Et lorsque vingt fois Jean-Baptiste lui demandait : « M'aimes-tu ? » — comme Christ découragé, désabusé, faisait cette question à Pierre la veille de sa mise en croix — vingt fois lui répliquait du même démenti, George avec la grande tristesse de Pierre, à chaque fois lui répondait : « Tu sais bien que je t'aime. »

— Je sais que non....

Et il fallait certes à George un courage au-dessus des forces de sa jeunesse, au-dessus des forces humaines, pour supporter l'incohérent despotisme où le soumettait cet être haï qui ne le tenait plus par la peur et par l'abrutissement, mais par la

pitié. Car Jean-Baptiste, la tête perdue, incapable de jugement et de conduite, en cette idée fixe qu'il allait mourir, qu'il n'avait plus à lui que peu de temps, prêchait, embrassait, battait à tort et à travers. Dans sa fièvre permanente, il vivait plus vite, comme si les battements multipliés de son cœur et de son pouls eussent multiplié les minutes dans les heures, et les heures dans les journées. Il prenait sur ses nuits, contraignait George à partager ses insomnies, ne couchant plus dans la chambre voisine, mais restant avec lui le soir très tard; le tirant dès l'aube de son sommeil lourd et lassé.

C'était d'inimaginables caprices, des ordres burlesques : « Tu ne fumeras plus cette semaine... », parce qu'il avait trouvé le paquet de cigarettes entamé le matin, presque achevé le soir. Et chaque jour : « As-tu fumé aujourd'hui? » George lui répondait : « Non, » en plein visage, lui soufflant son haleine qu'il parfumait de menthe et d'anis pour détruire l'odeur du tabac...

« Tu n'iras pas au théâtre le dimanche... » Et George restait auprès de lui toute la longue soirée, occupé à des lectures pieuses.

— Tu viendras demain à l'Oratoire avec moi...

Cela fut dit l'un des premiers samedis du carême. Merminod s'était donné jusqu'à Pâques pour

convertir George à la vraie religion, priant Dieu qu'il fît durer jusque-là sa misérable vie.

George refusa nettement, pris ce jour-là d'une fantaisie de résistance, fut inébranlable, malgré le saccage de porcelaines que fit Jean-Baptiste dans sa chambre, brisant deux vases de majolique qu'il lui avait autrefois envoyés d'Interlaken, lui jetant à la tête ses photographies dans les cadres.

Le lendemain, il reçut la lettre prévue, excuses, larmes et baisers. Mais Merminod arriva derrière le facteur, et son premier mot : « Viendras-tu? »

— Oui...

George le suivit, sans bien savoir, se demandant parmi le trouble fébrile de sa pensée, qu'accompagnait bien le mouvement de balançoire du pont des Arts, le grondement subit, en coup de tonnerre, des voitures et des omnibus au débouché de la rue de Rivoli, si sa pitié n'était pas lâche, si son devoir aujourd'hui n'était pas de fuir à toutes jambes, de se perdre parmi ces fiacres rangés à la porte du Louvre, de se réfugier dans le magasin, de s'égarer dans les rayons... Si Jean-Baptiste en mourait?... — Cas de légitime défense, puisque hier, Jean-Baptiste avait failli le tuer.

Et George brusquement lui disait : « Je n'irai pas... Je n'irai pas..., » d'ailleurs continuait son chemin toujours; honteux, à part lui, de son irrésolution.

Merminod le tirait sans répondre, le menait jusqu'à la porte latérale, et là seulement, au pied du perron : « Entre... »

— Non...

— Prends garde.

— Non.

George reçut sa main en plein visage, sur la bouche et sur le nez, sur ses yeux qui se fermèrent instinctivement. Quand il les rouvrit, Merminod était entré seul dans le temple de Dieu. Lui, avait tourné rue de Rivoli, se trouvait adossé à la grille, la main crispée à l'éventaire d'un marchand de cannes ambulant.

Et cette fois, pas de pardons ni de pleurs : « Le Vendredi Saint tu communieras avec moi... » Il le prévenait un mois d'avance.

Trois semaines, tous les deux luttèrent, inflexibles, lui dans son ordre, George dans son refus d'obéir. Et puis, les derniers jours, George céda.

Ce fut un hosannah, un cri de martyr qui entrevoit le ciel :

— Ah ! mon chéri, mon chéri, cette fois je sens que tu m'aimes véritablement, que tu m'aimes bien fort !

Il le catéchisa vite, brocha la conversion, n'eut qu'à récapituler d'ailleurs les choses qu'il avait dites à Genève et sur le Rigi.

Le vendredi matin, il arriva délirant de joie, si exalté que George eut peur de le tuer sur le coup quand il lui dirait dans le temple : « Je ne communie pas. » Car il avait arrangé de n'affirmer son refus qu'à l'instant où le pasteur prononcerait les mots consacrés : « Approchez-vous, mes frères..., » sûr que le respect de la table sainte étoufferait dans la bouche de Jean-Baptiste les insultes, empêcherait les coups, le scandale autre part inévitable.

Et pourtant George était tellement excédé, Merminod l'avait tellement jeté hors de lui-même, de sa bonne et douce nature, qu'au risque de le voir tomber sans connaissance, il lui dit dans l'oreille les mots projetés, il les dit avec une férocité tranquille et dans un sourire épanoui.

Merminod devint livide, articula nettement : « Je le veux. »

— Chut..., et d'un geste vers les voûtes de pierre, George lui rappela le silence et la majesté de ce temple qui lui servait d'asile contre Dieu même.

Jean-Baptiste marcha vers la table, se retourna une dernière fois :

— Va-t'en... c'est fini... Je ne te verrai plus.

Ne plus le voir? Deux heures après il s'installait

dans la chambre de George, sans une parole sur l'incident du matin. Mais c'était fini, en effet. Car George, au mot de Jean-Baptiste qui le chassait du temple, avait couru chez Bruderli, lui avait dicté une lettre à madame Merminod, lettre cruelle et désolée : « Jean-Baptiste se meurt dans l'air malsain de Paris »... Et le lendemain la dépêche arriva, brève et sans réplique : « Reviens. »

Il n'y eut ni déchirement, ni lutte. Tout de suite Merminod résolut d'obéir, et s'étonna que cela lui coûtât si peu. Ce fut un grand calme, un immense bien-être. Du reste il aimait mieux ce dénouement : sa mère le rappelait à l'instant précis du découragement et du dégoût final, comme il allait lui-même lâcher tout. Et puis, du moment que George n'était plus à lui tout entier, sans conteste, ami et esclave, il préférait une séparation définitive, avec, pour lui, la mort à bref délai, pour George, la vie abandonnée sans surveillance à vau-l'eau du péché.

— Je pars ce soir... Es-tu content ?

Certes !... Et pourtant il eut la force d'étouffer sa joie, trouva un mot d'affectueux reproche.

Le soir, Jean-Baptiste ne partit pas : c'était le jour de Pâques, l'anniversaire du jour où il avait vu George pour la première fois.

— Je veux passer cette soirée avec toi, encore...

Demain... Je prendrai le premier... Tu me conduiras à la gare.

Et le lendemain, George [illegible] très vite, deux heures avant l'heure du train guettait l'arrivée de Merminod, penché à sa terrasse. Mais il le voyait venir à pied, sans malle, sans les couvertures et les sacs de voyage.

— Je n'ai pas pu... Je n'ai pas pu, balbutia-t-il en entrant.

Et George pensa : il ne partira jamais.

Il fallut une seconde dépêche de sa mère pour le décider, le mardi. Merminod avait dit : « Je ne monterai pas. Attends-moi en bas. » Et George était à la porte, impatienté du retard, les jambes inquiètes, quand le fiacre parut, lent, attelé d'une rosse, conduit par un cocher jeune qui ne connaissait pas Paris, et que la malle, encombrant le siège, gênait.

— Gare de Lyon... Il n'y a que le temps.

George cria cela au cocher, sauta dans la voiture où Merminod le reçut dans ses bras.

« Nous n'arriverons pas » c'était son idée fixe, et il se voyait déjà, le train manqué, reconduisant Merminod à l'hôtel, toute cette longue route, avec le désappointement de l'avoir encore sur le dos pour une journée. Cette peur le tenait silencieux, détourné de Jean-Baptiste, le nez à la portière ;

Jean-Baptiste se taisait aussi, pressait la main de George, pleurait et regardait la rue à travers ses larmes.

« Nous n'arriverons pas ! » George dégagea sa main pour tirer sa montre et mérita un amer reproche de Jean-Baptiste. Puis ce fut jusqu'au bout le silence, et la contemplation stupide de la rue, l'un à gauche, l'autre à droite.

« Nous n'arriverons pas! » Rue de Lyon, George n'y tint plus : il se pencha pour voir les chiffres et les aiguilles sur le cadran transparent de la gare qui jetait une clarté de veilleuse au fond de la nuit. Il respira : Merminod arrivait à l'heure; mais il n'avait que le temps de prendre son billet, de faire enregistrer son bagage, et de sauter dans le train.

Cela brusqua les adieux. Le temps d'acheter les journaux, la cloche sonnait déjà, la couverture et les sacs furent jetés dans le wagon, la portière fermée par l'employé qui passait, et c'est alors seulement que penché dehors, Jean-Baptiste saisit George à pleins bras, le serra fort, le retint sous son baiser, le train ébranlé déjà, jusqu'à la sortie du hangar vitré ; puis retomba sur la banquette, anéanti. Et le tout s'enfonça dans la lueur de plâtre du crépuscule que givrait jusque très loin le rayonnement lunaire des fanaux électriques.

George regardait, immobile, cet évanouissement de Merminod dans la nuit, et depuis longtemps le train avait disparu dans un sifflement et dans une poussière; qu'il regardait encore là-bas, les lignes de fer qui mènent vers la Suisse inexorablement, avec une peur de voir Jean-Baptiste surgir, descendu du wagon au dernier instant.

Mais un nouveau convoi se formait, une foule, de nouveau, envahissait le quai. C'était des embrassements à la porte du buffet, la promenade désœuvrée des gens qui se séparent, l'empressement des stewarts à la porte des sleepings et des coupés-toilettes. Alors George s'éloigna lentement, traversa la salle d'attente et la salle des pas perdus, puis descendit en courant la pente vers la rue de Lyon, et il s'arrêta, respira.

Oh ! le cri de joie féroce qu'il poussa, jetant haut en l'air son chapeau, le hurrah de triomphe et de révolte ! Et il prit sa course, il courut tout le long de la rue de Lyon. Il traversa comme un fou la place de la Bastille, il courut tout droit, toujours, vers la joie et la liberté du Paris nocturne.

IX

Lorsque Jean-Baptiste, effrayant de lividité dans l'ébouriffement et le débraillé d'une nuit de voyage colla son front à la vitre empoussiérée de charbon, vit le lac d'azur intense, rétréci par la perspective, allongé comme une langue entre les deux lèvres de ses rives que le matin faisait poudroyantes d'or pâle, désert à cette heure, sans une tache blanche de voile, sans une vapeur envolée de bateau, il se rappela les retours de George, et comme ces jours-là il guettait de loin le sillage que traîne derrière lui le lent convoi entre la verdure des petits bois et des vignes.

Aujourd'hui, à cette même place où il avait pour la première fois repris George Moore presque ivre, la joue toute rougie des baisers de hasard

échangés sur la banquette de son compartiment, avec ce même décor de voitures chamarrées d'inscriptions en toute langues, le même sleeping-car égaré là sur la voie, muet et nocturne dans le plein jour, sous ses stores baissés, madame Merminod l'attendait, lui, plus grave et plus desséchée que jamais sous ses voiles noirs, toujours noirs, en son éternel deuil de Christ mort.

Elle voulait l'enlever, le conduire en voiture, directement à Lou Souleillade, sans lui permettre de traverser Lausanne, où il eût rencontré le funèbre cortége d'Alfred Liardet qui l'avant-veille, enfin, avait craché le dernier sang de ses poumons et s'était éteint.

Une volonté de Jean-Baptiste, ces volontés d'agonisants auxquelles on ne résiste point, avait de nouveau exilé les Goetschel à Vevey.

Il s'établit dans leur villa seul avec sa mère, ayant la certitude qu'il mourrait là.

Dès en arrivant, il eut le caprice de monter au tumulus, à son calvaire.

Mais sa mère l'accompagna, lui interdit par sa présence la suggestion des souvenirs, la méditation dans la solitude.

Il ne jeta qu'un regard distrait sur l'horizon étincelant de soleil, sur le printemps qui faisait

les verdures crues, les bleus légers, sur le méridional paysage, l'illusion de Nice qu'il avait devant les yeux.

Le sol du Calvaire se hérissait d'herbes folles, brûlées par le soleil tout le jour, et jaunes comme les herbes foulées aux pieds des soldats sur les remparts d'une ville. Une grande fleur blanche avait poussé là toute droite, se découpait à la crête, dans le vide : une graine apportée par le vent sans doute.

Jean-Baptiste rentra dans la maison, attendit un instant d'isolement et de liberté pour recommencer la promenade. Mais sa mère, qui marchait à pas assourdis comme une ombre, le suivait comme une ombre, ne le quittait pas.

Il dut attendre le soir, et qu'elle fût couchée, endormie. Lui qui ne dormait plus, se leva sans bruit, se vêtit chaudement, s'enroula dans son ulster, et s'étrangla de cache-nez, puis se hasarda dans la nuit sans lune, suivit les allées que violaçait la lumière partout répandue d'un ciel sans clarté d'astres, mais très pur.

Et comme il se glissait ainsi sous les arbres, avec d'instinctives précautions, il se rappela la nuit de neige où il avait épié George Moore et Florence Welti sous le hangar, il lui sembla qu'il suivait de nouveau quelqu'un et qu'il allait voir, dans le

même paysage de nuit et de sérénité, des embrassements dont il serait jaloux.

Puis il déboucha du bois, monta la colline chauve, s'assit au sommet, le buste droit, les jambes descendues sur la pente, écartées, et il regarda devant lui l'horizon de ciel qui était immense, le trou vide du lac, la silhouette insaisissable des collines et des montagnes, en face. Lausanne était invisible. C'était une mort, dans la nuit, de toutes les choses qui avaient assisté à sa jeunesse et à son amour, et dans cette nuit, lui-même se sentait mourir.

Un vent frais s'éleva du Léman, monta jusqu'à Jean-Baptiste par bonds, lui fit fermer les yeux, fermer sa bouche avec sa main, se renverser en arrière. Et il lui parut, sous ce souffle de mort, que c'était la fin.

Et soudain, sans qu'il sût bien qui l'avait retourné ainsi, il se trouva aplati sur le ventre par terre, puis redressé, agenouillé, le visage réchauffé par les larmes qui lui coulaient des yeux, les bras tordus vers le ciel. Et dans cette posture, empli d'un découragement qui lui mettait en la bouche une amertume, un goût de fiel, il racontait à Dieu dans une prière le drame de sa mission avortée: Lausanne, le Rigi, Genève, les lettres écrites à Nice, la lutte à voix basse dans l'Oratoire de Paris,

le départ en fuite précipitée, pour que la mort eût lieu ici.

Alors il s'exalta : « Christ ! Christ ! merci...

— O Christ ! j'ai compris ta politique. Ta volonté ne fut point que je convertisse cet enfant à la religion où tu m'as fait la grâce de naître. Tu as voulu seulement me punir par la douleur et par la mort d'avoir aimé plus que toi ce misérable enfant de matière et d'humanité, tu as voulu qu'il répondît à mon amour par l'ingratitude, et me prouver ainsi que toi seul es digne de mon amour et de la dépense que j'ai faite pour lui de ma vie et de mon sang !... »

Il parlait à voix haute, le visage ruisselant de larmes, magnifique de la beauté des martyrs. Mais comme il fallait qu'il conservât sur lui, toujours, quelque chose du caractère vulgaire et bourgeois de sa religion, cette tête de voluptueux énervement et de spasmodique douleur s'engonçait dans l'emmitouflement ridicule des cache-nez et des paletots ; et tandis que tous ses traits convulsés disaient le dégoût d'exister et l'indifférence de mourir, une peur du froid mortel tenait le maigre corps recroquevillé sous les étoffes en paquet et sous les épais molletons...

— O Christ ! vous êtes l'ami qui n'abandonne

pas, qui est partout avec ceux qui l'aiment, duquel on ne se sépare jamais !...

Et plusieurs fois, il répétait cette phrase, analysait et développait son idée. Les absences et les séparations, ç'avait été les grands chagrins de sa vie; s'il avait su se borner à l'amour mystique de Christ, il aurait possédé l'unique aimé toujours, dans son pays et dans les pays étrangers, il aurait ignoré le supplice des départs, des semaines tout entières passées sans nouvelles. Car il humanisait à ce point Jésus-Christ de comparer la possession mystique de sa divinité à la possession de l'être qu'il avait aimé comme un Dieu, et il regrettait de ne pas avoir préféré Christ à George, uniquement parce que George l'avait fait souffrir en l'abandonnant et en ne lui écrivant pas.

Et maintenant il lui restait si peu de jours pour réparer la folie de son inexpérience et de sa jeunesse ! N'importe : ces jours de grâce, il les emploierait à aimer Dieu seul avec les mêmes élans et la même fièvre, dans une extase continuée jusqu'au dernier soupir.

—Ne soyez plus jaloux, ô mon Dieu !...

Il se révéla tout entier par ce cri naïf, et comme si Dieu se fût penché du ciel vers lui, avec un visage de reproche et de jalousie, il lui expliqua

d'une voix balbutiante et enfantine que tout son cœur vidé, lavé, était à lui maintenant

« A Dieu seul, jusqu'à la mort !... » Et la mort lui apparut toute prochaine, car une montée nouvelle de son pauvre sang vers sa bouche étouffa sa voix dans sa gorge. Il resta prostré, les bras en croix, comme un blessé en pleine poitrine, qui est couché sur le dos, et qui regarde le ciel.

— A Dieu seul jusqu'à la mort ! répéta-t-il quand il se releva encore, se traîna sur les genoux, les yeux hagards. Mais le nom de George lui vint aux lèvres, démentit ses paroles. Le cri : « George !... George !... » monta dans la nuit claire, désespéré comme un Lamma Sabachtani.

Et ce nom adoré toujours, Jean-Baptiste l'avait prononcé si haut qu'il se leva tout debout, écoutant, inquiet, craignant que le sommeil léger de sa mère ne l'eût entendu, que madame Merminod ne vînt à sa recherche dans la nuit, avec des lumières.

C'était, tout autour, le même absolu silence, dans cette noirceur des arbres et de la terre, et cette teinte neutre du ciel uni.

Alors Merminod se rassit, se reposa quelques minutes, fixa l'ombre de nouveau.

Et il refit, par pénibles étapes, le court chemin

jusqu'à son lit. Il s'anéantit sous les couvertures, s'endormit dans un rêve : toute la vision de sa vie résumée, avec le décor du lac et des campagnes en grandes ondulations de collines, qu'enveloppait peu à peu une nuit violette et très dense.

X

George est retourné dans le caboulot à prix fixe d'où Merminod l'a tenu écarté tout son séjour, le forçant à déjeuner et à dîner seul avec lui, rue Jacob, dans le salon, ou, les beaux jours, sur la terrasse.

Il y est retourné dès le matin suivant, très surpris d'un ressouvenir immédiat de Léonie Dorcey, si longtemps oubliée, dont le nom distinctement perçu, comme prononcé à son oreille par une voix, l'image apparue, jetée soudain devant lui avec un charme troublant de rêve et une vision nette de veille, l'a cloué sur le trottoir en plein boulevard, au milieu de sa course folle, le soir du départ de Jean-Baptiste.

C'est fini la tentation d'une soirée à l'Eden, d'une

nuit tout entière passée à l'Américain. George rentre rue Jacob plus lent, attristé, comme s'il regrettait Merminod qui roule vers là-bas, vers la Suisse...

Viendra-t-elle demain s'asseoir à la table accoutumée? Reconnaîtra-t-elle son voisin après l'absence longue, inexpliquée? Par quel signe de timidité muette lui fera-t-il comprendre qu'il n'est revenu que pour elle, pour le recommencement des heures d'admiration silencieuse, un peu niaise?...

Elle est là... Elle lui parle de ce regard familier, amical et souriant qu'on a pour les personnes rencontrées tous les jours, dont la disparition est à notre cœur maniaque et routinier irritante comme la perte des personnes intimes.

Et George, par dessus le *Figaro* déplié tout grand, la guette, l'observe, rougissant de toute sa peau blanche, malgré le rempart du journal.

Puis il pique d'un cure-dent le papier, la voit mieux, à travers ce trou d'épingle, grignoter à jolies dents de nacre ses trois plats et son dessert.

Chaque jour c'est la même fixité d'observation derrière le journal troué, et la toquade qui grandit, le fait soucieux et absorbé, oublieux de rappeler à lui ses amis éloignés tout le carême, de jouir à son aise de la liberté reconquise et de Merminod parti.

Un jour Bruderli entra, un peu pâle, un peu agité, frissonnant.

Il se pencha sur la table de George, dit : « Merminod est mort... »

George faisait des signes. Léonie répondait, l'engageait. — Il se dressa, dit : « Mort... » et le journal glissa sur ses genoux.

— Avant-hier...

Bruderli raconta : Une imprudence... Sorti le soir... Et dès le lendemain la fièvre finale, le délire, une agonie de larmes et de désespoir...

— Je suis passé rue Jacob. J'ai pris tes lettres... Et il les lui tendit, une de madame Merminod rétrécie par le cadre noir. C'était le récit navré de la journée suprême.

Bruderli sortit, laissa George seul avec le deuil de la mère, et George déchiffra péniblement l'écriture fine, toute de jambages parallèles ; de lassitude levant les yeux parfois, et toujours, rencontrant le regard obstiné de Léonie qui se promettait toute, prise la première à cet appât d'un corps jeune et d'une chair saine, auquel il dut par la suite de s'attacher tant de femmes, sans nulle diplomatie et sans nulle fatuité d'homme à bonnes fortunes.

« Jean-Baptiste est mort cette nuit, et je vous

l'écris à vous d'abord, tout de suite : c'est lui qui me l'a fait promettre une minute avant la fin; mais le courage qu'il me faut pour remplir la promesse faite au mort, George, vous le comprendrez sûrement. Et pourtant, non, vous n'imaginerez jamais tout ce qui me remonte et me remue au cœur à votre seul nom prononcé. Il vous a tant aimé! Il a eu tant d'ambition pour vous, une passion et une rage de vous voir heureux, honorable, travailleur, et il est mort cette nuit, avec moi seule près de lui, cet ami tendre et dévoué, souvent méconnu, mal jugé, mais dont les erreurs et les fautes, s'il en a commis, ne sont jamais venues que d'aimer trop...

» Mon cher George, j'essaie d'oublier l'abandon où vous l'avez laissé durant sa maladie. Je comprends: vous avez une vie d'amusements et de légèretés, vous êtes heureux et bien portant, vous... J'oublie... Je ne veux penser qu'aux chers souvenirs de la grande affection qui vous unissait.

» Je désire rester avec vous en rapports et en correspondance d'amitié — encore une volonté de celui qui est mort... Je désire vous suivre dans vos succès, comme je le faisais de tout mon cœur pendant la vie de mon bien-aimé Jean-Baptiste... »

—Compte là-dessus, grommela George exaspéré des reproches aigres et des insinuations méchan

tes, des rancunes et des ironies de cette douleur maternelle.

Et renfermé dans sa colère, il oublia Léonie, qui restait pour lui, son déjeuner fini.

Maintenant, c'était tout le petit trafic de souvenirs — bibelots, bijoux et meubles, qu'on fait autour de la mort : « J'ai réservé pour vous son épingle de cravate et ses boutons de manchettes... » Puis un ordre : « Brûlez ses lettres », une promesse : « Je brûlerai les vôtres *sans les lire* ». Sans les lire ! elle était bien la mère de Jean-Baptiste, celle qui avait écrit et souligné ces trois mots.

Et tout à coup, dans une explosion de sa douleur, dans un éclat de sanglots et un débordement de larmes, elle lui écrivait la nuit funèbre, en des pages d'une si sauvage éloquence, qu'on eût dit que Merminod lui-même racontait son agonie.

« George, si vous saviez avec quels cris vers vous il est mort. Si vous saviez dans quel délire de fou je l'ai trouvé le matin, la veille, parce qu'il était sorti dans la nuit, pour s'asseoir une dernière fois à l'endroit du parc où il avait le plus souvent pensé à vous !... Dieu ! cette chambre de campagne, aux meubles légers et aux tentures claires, toute calfeutrée et capitonnée malgré le grand soleil ; l'agitation stérile autour du lit ; et ce pauvre corps qui se vide de tout son sang, qui

fond en une heure comme de la cire sous les draps, George, je vois tout cela depuis hier sans un instant de sommeil, sans une minute de répit. George... »

Ah! George ne la voyait guère la chambre aux odeurs de fièvre, ni le lit où se fondait et s'amaigrissait jusqu'au fantôme le malheureux qui l'avait tant aimé! Il lisait distraitement, un mot, puis un autre, ayant repris son poste d'observation, caché seulement derrière la lettre comme tout à l'heure derrière le journal déplié. Il comprenait que Léonie était prise, qu'elle l'attendait, et son cœur battait fort, et il souriait de joyeux orgueil au petit papier encadré de noir...

Et Jean-Baptiste est toujours dans son lit, et râle, pâle des mains, pâle du visage, avec les pommettes seules de fièvre toutes rougies. L'ample chemise où il est tout maigre est tachée de rouge, comme s'il avait sué sur le calvaire la sueur sanglante de Jésus-Christ...

Léonie se leva, irritée, impatiente, marcha lentement vers la porte, avec un dernier regard vers George, un regard d'appel ou de reproche.

Alors, chancelant, George se leva, jeta sa monnaie, et suivit la femme.

Et il oublia sur la table la lettre de la mère, la lettre mouillée de larmes; il oublia parmi les miettes de pain et les taches vineuses de la nappe l'agonie de son ami.

Vevey, août 1883. — Paris, août 1884, octobre 1894.

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-s-Seine.—A. Pichat et Pépin.

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
28 *bis*, rue de Richelieu, Paris.

OUVRAGES DE ABEL HERMANT

MONSIEUR RABOSSON (L'ÉDUCATION UNIVERSITAIRE). . . 1 vol.
LE CAVALIER MISEREY . . . . 1 vol.
NATHALIE MADORÉ . . . . 1 vol.
LA SURINTENDANTE . . . . 1 vol.
CŒURS A PART . . . . 1 vol.
AMOUR DE TÊTE . . . . 1 vol.
SERGE . . . . 1 vol.
ERMELINE . . . . 1 vol.
LES CONFIDENCES D'UNE AÏEULE . . . . 1 vol.
LA CARRIÈRE . . . . 1 vol.
EDDY ET PADDY (COLLECTION OLLENDORFF) . . . . . 1 vol.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — PICHAT ET PEPIN.